

A2c



John Carter Brown



1 - 16 ✓

1.4.

299 \$ 1.25

ce 6 janvier 1780



HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEAUX.
TOME PREMIER.

Contarini

Rich p. 59,

U

HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEAUX
DANS LE
GOLFE PÉROU



Handwritten signature or mark, possibly 'J. B. de la Roche'.

22 R 498
796

HISTOIRE DE L'EXPEDITION

DE
TROIS VAISSEAUX,

Envoyés par la Compagnie des Indes Occi-
dentales des Provinces-Unies,

AUX TERRES AUSTRALES
EN MDCCXXI.

PAR MONSIEUR DE B***

TOME PREMIER.

anquetil

Superr



A LA HATE,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.
M. D. CC. XXXIX.

HISTOIRE
DE
L'EXPLORATION

21-9-42
242

TROIS VAISSEAUX

LES TROIS VASQUES
EN MDCCXII

LE MOIS DE MARS
L'AN DE LA LIBERTÉ



LES DEBATS DE LA CONSTITUTION
LE 17 MARS 1791



P R E F A C E.

LEs différentes découvertes que j'ai eu occasion de faire dans un Voïage de long cours, m'ont engagé à en faire part au Public. Je n'ai point affecté d'écrire dans un stile épuré; il m'a paru au contraire que la vérité des faits que je rapporte n'avoit besoin d'aucun ornement. J'ose assurer d'avoir vu tout ce que j'avance, & je me flatte que le Public voudra bien ajouter foi à des faits que je suis toujours en état de justifier. Prévenu qu'il aura autant d'indulgence pour ce qui regarde mon stile que de confiance en ma sincérité, je m'explique sur l'intention que j'ai

Tome I. * 2 eue

P R E F A C E.

eue en lui rendant compte du succès de l'expédition des trois Vaiffeaux que la Compagnie des Indes Occidentales des Provinces-Unies envoya aux Terres Australes en mille sept cent vingt & un. Je n'ai en but que d'inspirer de l'encouragement pour une Entreprise dont on connoit tous les avantages, & qui sans doute devroient servir de motifs à ne point les perdre de vûe. S'il m'est échappé dans le cours de cet ouvrage quelques réflexions, je les soumets volontiers au jugement du Lecteur. On trouvera que je suis souvent d'un sentiment opposé à celui de quelques Voyageurs ; cependant ce n'est point par l'ambition que j'ai de me singulariser, c'est seulement parce que j'ai eu occasion de me mettre au fait de juger de certains effets de la Nature.

TABLE



TABLE

DES CHAPITRES.

TOME I.

- CHAP. I. *Embarquement de l'Auteur pour l'Expédition de la Découverte des Terres Australes.* pag. 1
- II. *Voïage de l'Auteur, depuis le Texel jusqu'à l'Isle de Teneriffe.* 11
- III. *Autre voïage depuis les Isles de Canarie jusqu'au Brezil.* 22
- IV. *Détail de ce qui est arrivé à St. Sébastien.* 35
- V. *Description de la Ville de St. Sébastien & de l'Idole qui s'y trouve. Départ de cette Ville.* 47
- VI. i. *De l'Isle Aukes Magdeland.* ii. *D'un violent Ouragan.* iii. *La cause de cet Ouragan.* iv. *Du Hoos ou Trompet.* v. *De la découverte de l'Isle nommée Belgie Australe.* 59
- * 3
- VII.

T A B L E

- VII.** I. Description des Détroits de Magellan & de le Maire. II. De plusieurs Monstres marins. III. Des glaces de la Mer du Sud. IV. De la côte de Chili & de l'Isle de Lamocho. 70
- VIII.** I. Description de l'Isle de Lamocho & du país de Chili. II. Arrivée à l'Isle Juan Ferdinando. 85
- IX.** I. Description de l'Isle Juan Ferdinando. II. La demeure que deux personnes y avoient faites a donné lieu à l'histoire de Robinson Crusœ. 95
- X.** I. Description du cinquième climat. II. On prouve que ce climat est le meilleur de tous. 109
- XI.** I. Départ de l'Isle Ferdinando. II. Découverte d'une Isle. III. Description de cette Isle & remarques sur la Cicogne. 118
- XII.** I. Découverte des Mauvaises Eaux, & de cinq nouvelles Isles. II. Description de ces Isles. III. Naufrage & perte du vaisseau la Galere d'Afrique. 140
- XIII.** I. On découvre plusieurs Isles au nombre de neuf. II. Description de ces Isles. 151
- XIV.** I. On assemble le Conseil pour délibérer, si l'on devoit changer de voiage

DES CHAPITRES.

- voiage & quitter les Terres Australes. II. Raison principale pour laquelle on n'a pas réussi dans ses desseins. III. Route plus commode pour aller aux Terres Australes. 164
- XV. I. De la navigation de Salomon. II. Du vaisseau du Grand-Mogol destiné au transport des tributs. III. De la Mousson dans les Indes. IV. Du véritable Ophir. V. De la Terre Australe. 171
- XVI. I. Voiage à la nouvelle Bretagne & à la nouvelle Guinée. II. Découverte de cinq Isles. 204
- XVII. I. Découverte de la nouvelle Bretagne avec plusieurs autres Isles. II. Mauvaise rencontre avec les habitans. III. Tempête violente. IV. Description du país & de ses habitans. 218.

T A B L E

T O M E I I.

CHAP. XVIII. I. *Description des Isles de Moa & d'Arimoa & de leurs habitans.* II. *Des noix de Cocos & de leur usage & vertu.* III. *Découverte des mille Isles, de leurs habitans, de l'Oiseau de Paradis.*

pag. 1

XIX. I. *Description des Isles de Boere & de Button.* II. *Arrivée à l'Isle de Java.*

20

XX. I. *Description de la Ville de Japara & de la côte de Java.* II. *Arrivée à Batavia.*

30

XXI. I. *Les Vaisseaux sont arrêtés & l'Equipage fait prisonnier. Il retourne en Hollande sur une flotte de la Compagnie des Indes Orientales.* II. *Description de la Ville de Batavia & de ses habitans.*

42

XXII. *Du Gouvernement de Batavia & des autres Etats soumis à la Compagnie des Indes Orientales.*

72

XXIII. *Du Gouvernement Ecclésiastique, Militaire, & de la Marine, aux Indes.*

105

XXIV. *Suite de la description de Batavia & de l'Isle de Java.*

113

XXV.

DES CHAPITRES.

- XXV. Du Gouvernement de l'Isle de Ceylan. Description de cette Isle & de ses habitans. 124
- XXVI. Description du second & du troisième Gouvernement, savoir, d'Amboine & de Banda. 144
- XXVII. Des quatre autres Gouvernemens, savoir de Macassar, de Ternate, de Malacca & du Cap de Bonne-Esperance. 159
- XXVIII. Des quatre Directoires, Coromandel, Surate, Bengale & Perse. 173
- XXIX. Des Commandeurs ou Chefs de Malabar, de Gallo, de Java, & de Bantam. 188
- XXX. Des Chefs résidans à Sumatra & au Japon. 198
- XXXI. Des trois Résidens, de Cheribon, de Siam, & de Mocca. 210
- XXXII. Du commerce de la Compagnie dans l'Isle de Borneo & dans la Chine. 219
- XXXIII. I. De l'arrivée de l'Auteur au Cap de Bonne-Esperance. II. Description des païs, soumis à la Compagnie des Indes Orientales, en Afrique. III. Des monstres & bêtes sauvages d'Afrique. 227
- XXXIV.

TABLE DES CHAPITRES.

XXXIV. I. *Départ du Cap de Bonne-
Esperance.* II. *Description des Isles
de Ste. Helene & de l'Ascension.* III.
Des herbes marines & de courans.
IV. *Retour de l'Auteur en Hol-
lande.* 247.

Fin de la Table des Chapitres.



HISTOIRE DE L'EXPEDITION DE TROIS VAISSEAUX,

*Envoies par la Compagnie des Indes Oc-
cidentales des Provinces-Unies, aux
Terres Australes en MDCCXXI.*

CHAPITRE I.

*L'Auteur s'embarque pour l'expédi-
tion de la découverte des Terres
Australes.*

L est inutile, je pen-
se, d'entrer dans le
détail de ce qui re-
garde ma famille &
ma naissance. Ce ré-
cit, ne faisant rien au sujet que je
me propose de traiter, ne pour-
roit

Tome I. *A*

2 *Histoire de l'expédition*

roit que déplaire au Lecteur & l'ennuier. Je dirai uniquement, que c'est à Mecklenbourg, ville du Duché de ce nom, que j'ai vû le jour.

L'inclination extrême que j'ai eue dès ma tendre enfance à voir les pais étrangers, ne m'a pas permis de rester longtems dans le lieu de ma naissance. J'attribue l'origine de cette passion à un voiage que je fis, à l'âge de cinq ans, en Pomeranie. On m'y avoit envoyé, à la sollicitation de quelques-uns de mes parens qui y étoient établis, & qui souhaitoient de me voir. J'y trouvai tant d'amusemens & de plaisirs, que j'y restai jusqu'à la mort de ma grand' mere. Ce triste événement m'obligea de revenir dans ma patrie. En y arrivant, bien loin de songer à un établissement fixe, ainsi qu'on me le conseilloit, je sentis en moi redoubler l'envie de voiaager par
ter-

terre & par mer. Mes parens firent tout au monde pour me détourner de ce dessein. Ils ne cessèrent de me représenter les dangers qu'on court sur mer ; alléguant entre autres les tristes exemples de mon grand-pere & de mon oncle maternels, qui, l'un & l'autre Capitaines de vaisseau au service du Roi de Dannemarck, ont péri sur mer. Mais toutes ces représentations n'étoient pas capables de ralentir une passion trop invétérée & qui m'étoit trop chere ; ainsi je demeurai inébranlable dans mon dessein, bien résolu de m'éloigner de ma patrie, aussi-tôt qu'il me seroit possible.

Je commençai donc l'exécution de mes projets l'an 1713. Je partis d'abord pour Rostock, & de-là pour Lubec. Quelques affaires me rappellerent alors à Mecklenbourg ; mais je n'y restai pas long-tems. J'allai de-là à Königsberg,

où je fis un séjour de quelques années. Je me rendis ensuite par la Courlande & la Livonie à Petersbourg; & en revins peu après par une partie de la même route à Elbing, & de-là à Dantzic. Ici je formai le dessein de faire le voyage de Coppenhague par mer. Je m'embarquai pour cela sans perte de tems; mais je n'y arrivai point, le vaisseau, au bord duquel je me trouvai, aiant été pris par un Armateur Suédois. Cet accident m'affligea d'autant plus que je m'y attendois le moins. On fait que dans ce tems, savoir en l'année 1717. la Suède étoit engagéé dans une guerre ruineuse contre plusieurs Puissances Maritimes. On ne crut point que cette Couronne ôsât faire alors quelques entreprises, de quelque nature qu'elles fussent, sur mer. Cependant, malgré le peu d'apparence, & malgré les flottes que
l'An-

l'Angleterre, la Hollande, la Russie & le Dannemarck avoient envoyées dans la mer Baltique; les Armateurs Suédois ne laissoient pas d'y paroître, & de prendre sans distinction tous les navires qu'ils pouvoient attrapper. Aussitôt que je fus pris prisonnier, on me mena à Calmar, où je restai jusqu'à ce que Charles XII. qui dans ce tems-là se trouvoit en Schonen, m'eût fait expédier un passeport pour m'en retourner dans ma patrie. Aussi-tôt que je l'eus reçu, je partis pour Carls crone, & de-là je me rendis à Westerwick pour y chercher l'occasion d'un vaisseau prêt à faire voile pour Dantzic, ou quelque autre port. On m'avoit bien averti, que ces occasions étoient fort rares, parce que les Suédois avoient arrêté un grand nombre de bâtimens étrangers, pour pouvoir, en cas de besoin, en faire des vaisseaux de transport.

6 *Histoire de l'expédition*

port. En effet toutes mes recherches furent inutiles, & je me vis obligé de retourner à Calmar. En y arrivant, je fus agréablement surpris d'y trouver un de mes parens, neveu du second mari de ma mere. Il y étoit en qualité de premier Chirurgien à bord d'un des Capres Suédois qui croisoient dans la mer Baltique. Nous fumes l'un & l'autre dans une joie extrême d'une rencontre si inopinée. Je trouvai enfin ici l'occasion d'un vaisseau prêt à faire voile pour Flensbourg dans le Holstein, où j'arrivai, non sans grand danger d'être pris encore une fois par un Armateur qui nous poursuivoit. De Flensbourg j'allai en Suède & en Dannemarck. Après avoir parcouru ces deux Roiaumes, je me rendis à Hambourg, & de-là à Hanover, Osnabrug, Munster, & enfin en Hollande.

Les

Les voïages que j'ai faits depuis ce tems-là sont assez considérables, eu égard à l'éloignement des pais que j'ai, ou vûs ou parcourus, & aux choses qu'on y trouve & qui m'ont fourni de la matière à faire plusieurs observations. J'en ai même déjà rendu au Public, mais d'une manière courte & abrégée. Comme je promis alors d'en faire, aussitôt qu'il me seroit possible, une rélation plus ample & plus circonstanciée, j'ai crû devoir à présent dégager ma parole.

En arrivant en Hollande, j'entendis parler d'une expédition extraordinaire que la Compagnie des Indes Occidentales y méditoit de faire pour la découverte des Terres Australes. Cette nouvelle me fit beaucoup de plaisir par l'envie que j'eus d'avoir quelque part à cette expédition. Je résolus donc sur le champ d'aller offrir mes services à la Compagnie.

Pour en être bien reçu, je fus assez heureux de rencontrer un ancien ami, nommé Gaspard Scherrer, natif de Zurich, qui voulut bien me recommander à l'Amiral Roggewein. Celui-ci me donna d'abord la place de Sergent, ou Commandeur dans les troupes que la Compagnie avoit levées pour cette expédition. Monsieur Roggewein étoit de la Province de Zélande. Feu son pere avoit déjà délivré en 1669. à la Compagnie des Indes Occidentales un Mémoire, contenant un projet pour faire la découverte des Terres Australes. Ce Mémoire fut bien reçu, & la Compagnie ordonna l'équipement de trois vaisseaux; mais les brouilleries qui survinrent entre l'Espagne & les Provinces-Unies, en empêcherent l'exécution. On dit que Monsieur Roggewein, peu avant sa mort, exhorta son fils de

de ne pas perdre de vûe une chose si importante ; & que celui-ci le lui promit. Il tint aussi sa parole donnée, mais un peu tard. Il paroît même, qu'il n'y ait pas fait beaucoup d'attention au commencement ; car après la mort de son pere, il se livra entièrement aux études, & alla ensuite aux Indes Orientales, en qualité de Conseiller de la Cour de Justice. A son retour, il pensa sérieusement au projet en question, & présenta en 1721. à la Compagnie des Indes Occidentales un Mémoire, dans lequel il se réfère uniquement à celui que feu son pere avoit délivré sur le même sujet. Sa demande eut tout le succès imaginable. La Compagnie donna ordre d'équiper en toute diligence trois vaisseaux, qui étoient :

L'*Aigle* , vaisseau - Amiral ,
monté de trente-six pièces de canon & de cent onze hommes ,

A 5 com-

commandé par le Capitaine Jobon Koster.

Le *Tienhoven* de vingt-huit pièces, aiant à bord cent hommes d'équipage, commandé par Jacques Bauman.

La *Galère d'Afrique*, portant quatorze pièces, avec soixante hommes d'équipage, commandé par Henri Rosenthal.

Comme Monsieur Roggewein m'avoit reçu avec beaucoup de bonté lorsque je lui offris mes services, il voulut aussi me distinguer, & me fit l'honneur de m'assigner le poste, qu'il m'avoit confié, au bord du vaisseau-Amiral. Aussitôt que tout fut appareillé, cette petite Escadre sortit du port d'Amsterdam le 16. Juillet 1721. & arriva heureusement au Texel au bout de trente-six heures.

CHAPITRE II.

*Voïage de l'Auteur, depuis le Texel
jusqu'à l'Isle de Teneriffa.*

AUSSI-tôt que nos vaisseaux furent pourvûs & chargés de tout ce qui étoit nécessaire pour une longue navigation, nous mîmes à la voile; ce fut le 21. Août 1721. Nous étions accompagnés d'un grand nombre d'autres bâtimens. Nous eumes aussi un vent très-favorable, mais il ne dura pas longtems, & devint contraire le lendemain; enforte que nous fumes obligés de louvoyer pendant trois jours dans la Manche. Tantôt nous vîmes les côtes d'Angleterre, tantôt celles de France. Enfin le quatrième jour nous entrions dans les mers d'Espagne: on le fait par la profondeur de l'eau. Il est nécessaire, lorsqu'on

y entre, d'observer le véritable courant, sans quoi on s'expose à de grands dangers.

Nous continuâmes notre cours à Sud-Ouest pour atteindre la hauteur des côtes de Barbarie. Mais un gros tems s'éleva avec tant de violence, que nous nous crûmes tous périr. Ce péril s'augmenta par un grand calme qui succéda tout à coup; car, comme nos voiles n'étoient plus déployées faute de vent, les vagues, qui ne s'appaisent pas si-tôt, jetterent nos vaisseaux çà & là. Les coups en font quelquefois si rudes, qu'ils font abattre la grand' hune & même le mât de misaine. Pendant un pareil mouvement du vaisseau il est impossible de se tenir debout, & encore moins de manoeuvrer. Dans le navire où j'ai été, nous étions le plus exposés. Nous perdîmes la vergue de la grand' voile; comme elle fut brisée, les pièces
blessé-

blesserent plusieurs de nos gens. Peu s'en fallut même que la chaloupe ne fût détachée du vaisseau. Enfin, au bout de deux jours les flots se calmerent, & le vent s'éleva en sorte que nous fumes en état de réparer les dégâts du vaisseau. Il est certain que dans les mers d'Espagne on est plus en sûreté durant la tempête que pendant un grand calme qui suit immédiatement la tempête, malgré les vagues épouvantables, qui en se poussant les unes les autres, s'élèvent à une hauteur prodigieuse, & même dix fois plus que dans la mer du Nord & dans la mer Baltique. La raison en est la profondeur immense des mers d'Espagne, qui fait que les flots se poussent fort lentement & portent ainsi doucement le vaisseau; au lieu que dans les mers où il n'y a pas beaucoup de profondeur, ils donnent de rudes secousses au navire

vire & l'exposent à de grands dangers. On peut voir cette différence sensible, lorsqu'en sortant des mers d'Espagne, on entre dans le Canal, ou de l'autre côté, quand on entre dans la mer du Nord. La profondeur des mers d'Espagne est comme un abîme : on y a employé souvent des sondes dont les cordes étoient de plusieurs millions de brasses, mais jamais on n'a pû trouver fond.

Après que nous fumes échapés à ce danger, nous eumes un vent gaillard qui nous fit faire beaucoup de progrès ; & notre cours alla à Sud-Oüest vers les Isles de Canarie. Nous vimes souvent avec étonnement une grande quantité de poissons volans, dont quelques-uns tomberent dans nos vaisseaux. Nous vimes aussi au travers de l'eau un grand nombre de bonites & d'albicores ; ce sont des poissons de proie qui donnent la chasse aux
pois-

poissons volans qui leur servent de nourriture. J'en ouvris un qui avoit dans le ventre six poissons volans. Ce dernier poisson ressemble beaucoup au harang ; ses ailes sont comme celles des chauves-souris ; il est fort bon à manger. Les gens de mer même le nomment à cause de son goût, le Roi des poissons. Le bonite est un poisson long d'environ deux pieds ; sa peau est raïée en long, d'une couleur grisâtre. Sa tête ressemble à celle d'une carpe, hormis qu'elle est un peu plus pointue. La chair en est sèche, dure, coriace & d'un goût desagréable. Les albicores sont longs de cinq à six pieds, larges de trois pieds. J'en ai vû qui pesoient jusqu'à cent cinquante livres ; de sorte qu'avec ce poisson seul on peut donner un repas à tout l'Equipage d'un vaisseau. A l'égard de la couleur, de la figure de la tête & du goût

goût, ils ressemblent aux bonites, & n'en diffèrent que par la grosseur. Nous vîmes aussi chaque jour plusieurs sortes d'oiseaux aquatiques, & enfin aussi des cerelles. Lorsqu'on voit ces derniers, les mariniers disent qu'on n'est pas fort éloigné de terre. Il y a deux différentes sortes de cet oiseau. Les uns ont la queue longue en forme de flèche; d'autres au contraire l'ont plus courte & fourchue comme celle de certains poissons. Ils sont tous d'une couleur grisâtre; mais leur plumage entre les ailes sur la poitrine est moucheté de noir & de brun. Ils sont environ de la grosseur d'un canard.

Enfin, nous arrivâmes à la hauteur de vingt-huit degrés, où nous crûmes ne pas être fort éloignés des Isles de Canarie. Mais avant que nous étions dans la distance à voir la terre, le Gabier de la hune du grand mât cria qu'il s'apercevoit,

voit d'un vaisseau faisant voile vers nous, & portant de même que nous pavillon Anglois. Aussitôt que ce navire fut dans une distance à pouvoir être apperçû de nous, nous remarquames qu'on ôtoit son pavillon; qu'il se tournoit & s'éloignoit de nous. Mais une heure après il revenoit accompagné de quatre autres navires, & arboroit tantôt un pavillon blanc, tantôt rouge, & tantôt d'une autre couleur; ce manège nous fit penser, qu'ils pourroient bien être des Ecumeurs de mer ou Pirates. Nous nous mimes donc en posture de les bien recevoir, au cas qu'ils vinssent nous attaquer. Notre Amiral donna d'abord le signal pour nous ranger en ordre de bataille. Nous fîmes donc d'abord caler les grandes voiles des mâts, & enfermer les hamacs dans leurs lacis; & après avoir fait tenir les vergues par les chaines, nous tinmes prêt un

grand nombre de grenades. Après cela nous eumes aussi le bonheur de gagner le vent, avantage considérable dans un combat naval. Les Pirates, voyant nos préparatifs & nos résolutions de nous bien défendre, arborent un pavillon noir, où étoient peints un poudrier, & une tête de mort, & au-dessous deux ossements mis en croix. Ils se rangèrent aussi en bataille. Aussitôt que nous fumes de part & d'autre à portée à nous charger, nous leur présentames le stribord du Vaisseau-Amiral. Nos deux autres vaisseaux furent attaqués de la même manière de nos ennemis; mais sans grande perte. Après que le combat eut duré environ deux heures, les Corsaires prirent la fuite avec précipitation. On ne les poursuivit point, parce que l'Amiral disoit à ceux qui songoient à le faire: *Laiſſés aller ces*

coquins. Si le Lecteur est surpris de la retenue & de la contenance que l'Amiral fit paroître dans cette occasion, il faut qu'il sache, qu'il n'est pas permis aux vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales ni à ceux de la Compagnie des Indes Occidentales de se détourner de leurs cours. S'ils sont attaqués, ils doivent uniquement se défendre sans poursuivre l'ennemi; c'est en partie la teneur de l'Instruction qu'on donne aux Chefs. Il est vrai qu'il arrive quelquefois que les Commandans poursuivent l'ennemi, comme j'en ai été témoin dans une autre occasion; mais dans ce cas-là ils se rendent responsables de tous les malheurs qui arrivent. Nous étions cependant bien aises de nous voir débarrassés de ces Pirates. Nous eumes dans le Vaisseau-Amiral quatre hommes de tués, entre lesquels se trouvoit un Quar-

tier-maître, & neuf de blessés; le nombre des morts & des blessés étoit dans chacun des deux autres vaisseaux à peu près le même. Nos Charpentiers cependant eurent bien de l'ouvrage après ce combat, un des bords de notre vaisseau aiant été extrêmement endommagé par les coups de bale.

Aussi-tôt que nos navires furent radoubés, nous continuâmes notre voiage; & ce fut le 5. Novembre que nous arrivâmes à la vûe de l'Isle Madere. Cette Isle paroît charmante à la voir de loin. Elle est située à la hauteur de vingt-huit degrés de latitude. Elle est chargée de montagnes, de broussailles & de bois; fertile en grain, vin, sucre, miel & en toutes sortes d'excellens fruits. On y trouve aussi du bois de cedre & d'ébene. Son commerce avec les Portugais à qui elle appartient, est

est considérable. Les Hollandois & les Anglois y trafiquent aussi ; mais leurs vaisseaux se tiennent toujours à la rade , fort éloignée de l'Isle. Sa situation est très-propre à y mouiller & faire de l'eau ; quoiqu'on remarque que les vaisseaux des Compagnies des Indes Orientales & Occidentales y abordent rarement. Il y a deux villes & plusieurs villages. Dans le voisinage de Madere on voit une Isle déserte , où les Corsaires vont souvent y faire l'eau & chercher des rafraîchissemens. Au Nord-Oüest est l'Isle de Pont-Saint , très-fertile en grain & paturage , & plusieurs bons fruits. On y trouve la gomme nommée sang de dragon. Nous vîmes le Pic de Canarie , montagne extrêmement haute en forme de pain de sucre , dans l'Isle de Ténériffe ; nous en étions , selon nos conjectures , alors éloignés d'environ

vingt-cinq lieues. C'est de ce point que les Hollandois tirent leur Méridien.

CHAPITRE III.

*Voïage depuis les Isles de Canarie
jusqu'au Brezil.*

EN quittant les Isles de Canarie, nous cinglames toujours à Sud-Oüest vers les Isles de sel. Nous eumes constamment un vent de Nord-Est qui nous étoit très-favorable, & nous continuames notre cours avec beaucoup de succès & tant de facilité, que pendant six semaines nous n'eumes pas besoin de toucher ni aux cables ni aux voiles. Pendant ce trajet il y eut des jours, où l'ardeur du soleil étoit presque insupportable. Plusieurs de l'Equipage commencerent à murmurer & à se plaindre de la portion de
bois-

boisson qu'on leur distribuoit, disant qu'elle n'étoit pas suffisante à étancher la soif. Un de nos Mousses extrêmement altéré, entamant un tonneau d'eau de vie, en prit tant qu'il devint yvre. Dans cet état il chercha querelle, & descendant aussi-tôt dans le fougion, il renversa un plat rempli de graisse. Le Cuisinier qui étoit présent, fâché de voir la graisse répandue, sans examiner si c'étoit par inadvertance, ou par malice du Mouffe, lui dit, *Maraut, je vous tordrai le col.* Le Mouffe ne restant pas court, lui répondit: *Et moi je vous tuerai, si vous faites le moindre bruit.* Aussi-tôt dit, il se saisit d'un couteau & s'élança sur le Cuisinier, sans cependant l'attrapper. Ce tumulte fit accourir quelques-uns, qui d'abord faisoient tous leurs efforts d'arracher le couteau des mains de ce furieux; ils en vinrent aussi à

bout, mais non sans empêcher que le Cuifinier ne reçût deux ou trois estafilades au visage. On fit aussitôt donner la bastonnade au Mousse; ce qui le piqua si fort, que dans la rage il courut vers le mât d'artimon, d'où il se laissa tomber au second pont. Là il se saisit d'un couteau, avec lequel il se donna trois coups dangereux dans le ventre. On eut pourtant soin de lui, & il fut enfin guéri; mais il n'évita pas le châtement qu'il avoit mérité. Sa punition se fit après sa guérison de la manière suivante. Premièrement on le déclara infame. Après cela on le plongea trois fois dans la mer, en le faisant passer chaque fois par dessous le vaisseau. Ensuite il reçut trois cens coups avec tant de force, que ses culottes furent emportées par pièces. De plus, d'un couteau on lui perça une de ses mains, & l'accloia ainsi au mât. Quelques

ques momens après on l'enchaina à l'extrémité du vaisseau, où pour sa nourriture il n'eut que du pain & de l'eau. Le tems marqué pour la durée de ce dernier châtiment étant fini, on le mit aux fers, & on le garda jusqu'à ce qu'on pût l'exposer quelque part; ce qui fut ensuite exécuté dans le Brezil, comme je dirai ci-après.

Pendant ce cours il ne nous arriva rien de remarquable. Nous vîmes de tems en tems des oiseaux aquatiques, & nous primes quelquefois des poissons. Vers la fin du mois d'Octobre nous arrivâmes à la vûe de Bonaville. Cette Ile est située à la hauteur de seize degrés de latitude Septentrionale. Elle est pourvûe d'un fort assez considérable; plusieurs maisons y sont situées le long des côtes. Il n'est pas permis ici de sonner des cloches, parce qu'on dit qu'aussitôt qu'on le fait, les habitans, tant

de cette Isle que de celles qui sont voisines, courent aux armes, s'imaginant qu'on veut les attaquer. On voit ici plusieurs de ces Isles, nommées Isles de sel à cause de la grande quantité de ce minéral qui s'y trouve. Elles sont situées à diverses latitudes. Quelques-unes en sont très-fertiles; & on y trouve des cochons, des boucs & toutes sortes de volaille. Elles sont toutes sous la domination du Roi de Portugal. Les habitans sont la plupart gens sans aveu & bandits, chassés pour crime, de leur patrie. On peut appliquer à ces Isles le proverbe qui dit: *un ciel d'airain & une terre de fer*, parce qu'il n'y pleut jamais. Mais on m'a assuré qu'il y tombe une espèce de brouillard ou de rosée qui humecte la terre & la rend fertile; aussi y trouver-t-on en quelques endroits des herbes & d'excellens fruits. Il y a d'au-

d'autres païs où il ne tombe jamais de pluie, comme à Rio de Lagoa, sur les côtes d'Afrique, où les Chrétiens qui y habitent, ne se souviennent point d'y en avoir jamais vû. Il n'en tombe point non plus sur les côtes du Perou, depuis Capoblanco jusqu'à Coquimbo, à trente degrés de latitude Méridionale; & c'est la raison pourquoi les habitans y bâtissent des maisons peu solides, comme ne pouvant être exposées ni aux orages ni à l'humidité. Tout le monde fait aussi, qu'il ne pleut jamais en Egypte; la raison, selon moi, en est, qu'il n'y a que les vents de Norst-Est & de Sud-Est qui y soufflent & qui y regnent tour à tour. Ces deux vents n'amènent pas, comme fait le vent d'Oüest, des vapeurs & des particules humides qui se changent en eau, mais tout au plus une forte de rosée dont on
ne

ne s'apperçoit presque point. Il arrive aussi très-rarement ici, qu'on voit tomber de la pluie par le vent d'Est, puisque ce vent, lorsqu'il est accompagné, du côté du Midi de la ligne équinoxiale, d'un vent de Zud, est rude & sec. La même chose arrive lorsque le vent d'Est se joint en deçà de la ligne au vent du Nord. Mais le vent du Nord soufflant directement par la ligne, est agréable & chaud, & fait le même effet que le vent du Zud chez nous. On observe aussi dans toute l'Asie, qu'il y regne pendant toute l'année deux Moussons ou vents-réglés, savoir l'un de Nord-Oüest, & l'autre de Sud-Est, chacun pendant six mois; & qu'il n'y pleut jamais que par les vents d'Oüest. La pluie y est souvent mêlée de tonnerre & d'éclair, & tombe en si grande abondance que ses raïons sont quelquefois de

de l'épaisseur d'un doigt. On peut inférer de tout cela, que le vent de Sud-Est soufflant constamment vers le Pole Arctique, & le vent de Nord-Est soufflant vers le Pole Antarctique, doivent être la seule cause pourquoi on ne voit jamais tomber de pluie dans plusieurs endroits de la terre.

Nous continuâmes toujours notre cours vers la ligne ; le trop grand changement de plusieurs vents nous le rendoit assez incommodé, & la soif s'augmentoit à mesure que nous y approchions. Plusieurs de nos gens furent attaqués du scorbut ; & lorsqu'il reugnoit un grand calme, & que par conséquent le soleil étoit ardent, on en vit qui devinrent enragés. D'autres furent attaqués de la fièvre chaude, ou tomboient en défaillance. La plupart de nous perdirent l'appetit, à cause de l'excès de la soif. L'eau douce
que

que nous avions , étoit gâtée & remplie de vers. Les viandes salées , notre nourriture ordinaire , commença aussi à se gâter , & étoit plus propre à exciter la soif que l'appaiser. On dit communément , que la famine est de tous les maux le plus terrible , mais que la soif le surpasse encore. Quelqu'un aiant envie d'en faire l'expérience , n'a qu'à passer la ligne dans le tems que le soleil se trouve dans l'Equateur , ou lorsqu'il fait un grand calme. Dans le tems que nous étions sous la ligne , il arrivoit quelquefois vers le soir , que toute la mer étoit en feu & paroissoit couverte de souffre allumé. Ce phénomène nous surprit beaucoup. Nous fimes remplir quelques seaux de l'eau de la mer pour l'examiner de plus près. On la trouva remplie d'une infinité de boules ou gouttelettes , ressemblant à des perles ordinaires & pour la
gros-

grosseur & pour la couleur. Lorsqu'on les mettoit sur la main, elles y restoient quelques momens avant que la lueur s'en allât ; & en les ferrant entre deux doigts, on vit qu'elles n'étoient qu'une substance terreuse, grasse comme du limon.

Ceux d'entre nos matelots qui avoient le plus d'expérience, disoient n'avoir jamais rien vû de pareil. Je laisse aux Physiciens d'expliquer ce phénomène, & en découvrir la cause. Il me semble cependant, que sans l'attribuer ni au soufre ni au salpêtre, comme il paroît d'abord qu'on dût penser, on peut dire, que ce ne sont que des parties phlegmatiques & grossières de sel, qui pendant un grand calme s'amaissent par la chaleur du soleil, & qui ensuite étant dispersées par le vent, offrent à la vûe un spectacle si extraordinaire ; à quoi contribue beaucoup le courant

rant de la côte de Guinée en Afrique, à la hauteur de laquelle on voit souvent la même chose.

Enfin nous passâmes la ligne avec plusieurs petits grains de vent jusqu'à trois degrés de latitude. La Mousson se leva alors qui nous fit avancer avec beaucoup de diligence. Ce passage étoit fort heureux : nous ne perdîmes qu'un seul homme sous la ligne, qui mourut de la fièvre chaude. Ceux qui étoient malades furent ensuite tous rétablis dans le Brezil. A cinq degrés de latitude Méridionale nous avions le soleil directement sur nos têtes ; la chaleur y étoit presque aussi forte que sous la ligne même. On ne sauroit alors prendre hauteur, n'y ayant aucune ombre sur l'astrolabe. On est dans le même embarras lorsque le soleil passe le Tropique ; on ne peut alors prendre aucune latitude pendant cinq ou six jours, soit
vers

vers le Nord, soit vers le Sud, toute la différence n'étant que de cinq ou six minutes. Nous primes ici une grande quantité de poissons, qu'on appelle Dorade & Dauphin. A dire le vrai, c'est le même poisson: Dorade est la femelle, & Dauphin le mâle. Quelques-uns sont longs de six pieds, mais peu larges à proportion. Ils ont la tête courte, semblable à celle d'une carpe; la peau en est belle. En les voyant dans l'eau, ils offrent à la vue des rayes d'or. Ce poisson est d'un goût agréable. Nous primes aussi plusieurs poissons de proie, nommés Requins, dont il y eut un qui étoit long de dix pieds. Ils ont la gueule de travers au-dessous de la tête. Ils mangent les corps morts qu'on jette dans la mer. Dans les Indes il y en a une grande quantité. Les baigneurs s'y exposent beaucoup; on a des exemples que ces

poissons leur ont arraché une jambe ou un bras. Les matelots mangent ce poisson; la chair en est cependant fort coriace & d'un goût desagréable.

Notre voiage avança beaucoup vers le Brezil. Nous eumes constamment un vent gaillard. Nous passames plusieurs Isles désertes, comme celle de la Sainte Trinité & d'autres. Sur la fin de Novembre, nous vimes à notre grande joye la côte du Brezil. Nous la côtoïames avec un vent favorable. Notre dessein fut d'abord d'aller à l'Isle de Riogrando. Mais l'ayant déjà doublée de huit lieuës, nous nous trouvames obligés de chercher quelque autre port; & nous entrames enfin à vingt-quatre degrés de latitude Méridionale dans celui de Porto, où nous fimes jetter l'ancre.

CHAPITRE IV.

*Détail de ce qui nous est arrivé à
St. Sébastien.*

AUssitôt que nous fumes arrivés à la vûe de Porto, plusieurs de notre équipage se mirent dans un esquif pour aller à terre ; j'en étois du nombre. Notre dessein étoit d'y ensevelir un de nos soldats , de faire de l'eau & chercher d'autres rafraîchissemens dont nous avions grand besoin. Avant que d'y aborder, nous vîmes de loin une troupe de Portugais armés , qui avançoient avec beaucoup de diligence du côté où nous voulions mettre pied à terre. Ils nous firent connoître par des gestes, qu'ils vouloient que nous nous éloignassions du rivage, ou qu'ils feroient feu sur nous. Mais leur ayant montré le cadavre, ils

nous laisserent aborder, & nous montrèrent même un lieu de sépulture. Comme nous desirions être informés de ce qui regardoit le país, nous leur fimes plusieurs questions. Ils nous disoient pour toute réponse, que Porto étoit un avant-port de St. Sébastien, mais qu'il n'étoit pas marqué sur les Cartes. Ils ajoutoient qu'ils étoient habitans de Rio de Janeiro, éloigné d'environ huit milles.

Nous les priames d'aller à bord d'un de nos vaisseaux, mais ils le refuserent, pensant que nous pourrions bien être des écumeurs de mer. Ils n'avoient pas tant de tort de se défier de nous, puisqu'il arrivoit souvent, que des Pirates y venoient sous prétexte de faire de l'eau, mais qui ensuite pilloient tout ce qu'ils trouvoient. Six mois auparavant de notre arrivée, il y en eut un qui y aborda; mais

mais un vaisseau François survint, & le coula à fonds. Un autre eut le même sort près de Catrie. La charge du premier estimée pour la valeur de sept millions, périt presque toute entière dans un endroit où il n'y avoit que treize brasses de profondeur. On avoit fait venir exprès des plongeurs de Portugal, pour retirer s'il se pût, une partie de ces richesses.

Enfin à force de prières, deux de la troupe vinrent à bord de notre vaisseau. Nous les reçûmes avec beaucoup d'honnêteté. On leur donna des habits, & on leur fit plusieurs autres présens pour les engager à nous conduire dans quelque bon port. Ils nous le promirent, & tinrent parole.

Le port de Porto est de très-bon ancrage. Sa profondeur est de six jusqu'à huit brasses. On peut dire que c'est plutôt une ri-

vière qu'un Golfe, puisqu'après l'avoir traversé, nous sortimes du côté opposé. En y entrant du côté de Sud-Oüest, on voit à droite la terre ferme & à gauche une Isle fort étendue. Toute la côte le long de laquelle nous passames, est fort haute, entrecoupée de montagnes & de vallons chargés de broussailles & de bois. Porto est à peu près dans une affiette pareille, mais il n'y habite personne. Nous pêchames ici des poissons & des tortues d'un goût exquis. Cette nourriture soula-gea beaucoup nos malades, parmi lesquels il y avoit déjà quarante d'attaqués du scorbut. Après avoir relâché ici deux jours, & après avoir fait des provisions en bois & eau douce, on leva les ancres, & nous remimes à la voile. Nous continuames notre chemin vers le Sud-Oüest. Après un trajet de six lieues qui nous fit décou-

couvrir plusieurs petites Isles, nous nous trouvâmes à la rade de St. Sébastien. Aussi-tôt que nous fumes arrivés à l'embouchure de la rivière, il s'éleva une tempête avec tant de violence, que pour empêcher que nos vaisseaux ne donnassent contre les rochers, on fut obligé de jeter l'ancre, & d'attendre la marée. Le lendemain matin on remit à la voile, & nous vinmes mouiller sous la ville. Nous la saluâmes d'abord de sept, cinq, & trois coups de canon. On ne nous répondit cependant pas, soit que leurs canons ne fussent pas en état, soit que notre arrivée ne leur fut pas agréable. Ce qu'il y a de certain, c'est que les habitans de la ville nous prirent aussi pour des Pirates, quoique nous portions pavillon Hollandois. Notre Amiral écrivit aussi-tôt une lettre au Gouverneur, le priant de nous fournir

ce dont nous avons besoin, comme du bétail, des herbes, fruits, de l'eau & du bois, le tout pour de l'argent. Il le prioit aussi de nous donner quelques cabanes à y pouvoir mettre nos malades à couvert, pour les y soigner plus commodément. Le Gouverneur répondit, que dépendant de celui de Rio de Janeiro, il ne pouvoit rien faire de sa propre autorité; qu'il y alloit envoyer un Exprès pour lui donner connoissance de notre arrivée & de notre demande. Il ajoutoit que comme il étoit obligé d'exécuter les ordres qu'il en recevroit, il faudroit que nous prissions patience jusqu'au retour de cet Exprès. Cette réponse ne satisfit point notre Amiral, qui fit dire au Gouverneur, que s'il ne vouloit point nous accorder de bonne volonté ce que nous avions demandé, il se verroit obligé de l'obtenir par un moien

moïen qui ne lui seroit pas agréable. En attendant la réponse, nous apprimes qu'il y avoit dans la ville un Monastere de Franciscains. L'Amiral y envoya quelqu'un pour notifier notre arrivée à ces Peres, & leur faire part de la réponse du Gouverneur; ce message étoit accompagné de quelques présens pour eux. Heureusement pour nous, le Prieur de ce Monastere étoit de la Province d'Utrecht, nommé Thomas. Il se rendit d'abord avec beaucoup d'empressement à bord de notre vaisseau, accompagné de plusieurs Religieux. Il se réjoüissoit beaucoup de voir encore avant sa mort des personnes de sa patrie, disant que désormais il mourroit content, puisqu'il avoit pû jouir d'un bonheur après lequel il avoit soupiré depuis vingt-deux ans. Nous traitames de notre mieux ces bons Peres, & nous leur fournimes

mes plusieurs choses, dont ils disoient avoir besoin dans leur Couvent. Nous nous plaignîmes envers eux de la résolution du Gouverneur, qui ne vouloit pas nous assister; & nous ajoutâmes, que son refus nous obligeroit à avoir recours aux armes, & d'obtenir par la force ce que nous pouvions obtenir pour de l'argent & de bonnes paroles. Le Pere Prieur nous promit de mettre tout en usage auprès du Gouverneur, pour le faire changer de résolution; nous priant d'avoir patience pendant quelques jours jusqu'au retour de l'Exprès envoyé à Rio de Janeiro; qu'il enverroient en attendant de son Couvent tout ce qui étoit nécessaire pour la table de l'Amiral. Après cette assurance le Prieur & les Peres prirent congé de nous, & s'en retournèrent chez eux. Sur ces entrefaites les Portugais vinrent

rent en foule se poster sur les côtes, particulièrement dans les endroits où ils virent bien qu'une de nos chaloupes aborderoit pour faire de l'eau. Ils tirèrent ensuite sur elle, & blessèrent un de nos gens à l'épaule. On leur répondit sur le champ de la mousquetterie, & deux d'eux furent couchés à terre. Ce malheur faisit les autres de fraieur : ils quitterent leurs postes, la chaloupe aborda, & on fit ainsi de l'eau les armes à la main.

Après que la chaloupe fut de retour & qu'on eut appris les circonstances de cette hostilité, notre Amiral fit faire des préparatifs pour attaquer la ville. Il assigna à chaque vaisseau l'endroit de l'attaque. Le plus petit devoit approcher de la ville le plus près qu'il seroit possible. Le Tienhoven devoit garder les côtes; & le vaisseau-Amiral se poster près du
Cou-

Couvent, pour y mettre le feu. Mais tout cela n'étoit qu'un jeu. Nous voulions seulement inspirer de la terreur aux Portugais pour parvenir à notre but. Nous craignîmes que ces actes d'hostilités n'allumassent une guerre entre les deux nations. Aussitôt que les Portugais s'aperçurent de nos préparatifs, un Capitaine qui étoit en même tems Sous-Gouverneur, vint à bord du vaisseau-Amiral pour pacifier les choses, nous promettant des rafraîchissemens pour quelques jours de même que du bois & de l'eau, dont nous puissions avoir besoin. Mais l'Amiral exigea qu'on laissât à sa disposition quelques maisons pour y mettre nos malades; & qu'on nous fournit du bétail, des herbes &c. Il demanda aussi satisfaction de l'insulte qu'on nous avoit faite, en tirant sur ceux qui avoient été dans la chaloupe. De
l'au-

l'autre côté il donna les assurances les plus fortes qu'on ne feroit aucun mal aux habitans ; & pour ce qui est des vivres, qu'on leur donneroient en échange des marchandises Européennes. Mais on se défioit de nous ; les Portugais craignoient que nous les traiterions de la même manière que firent les François il y avoit quelque tems , qui au lieu de dégager leurs promesses, menaçerent des coups de canon si l'on s'avisait de leur demander la moindre chose. Enfin , après plusieurs rapports & mouvemens, on tomba d'accord de part & d'autre , & nous obtinmes tout ce que nous avions demandé. L'expérience a fait voir avec combien de sincérité & d'équité nous avons agi à leur égard. Nos malades furent d'abord logés dans quelques maisons de l'Isle de St. Sébastien , située vis-à-vis de la terre ferme. On

nous

nous fournit ensuite pour notre entretien, pendant le séjour que nous fîmes ici, des bêtes à cornes, des moutons, toutes sortes d'herbes, de fruits, enfin de tout ce que le pays y produit. Nos malades se rétablirent peu-à-peu. Ceux de notre équipage qui se portoient bien, ne songeoient qu'aux plaisirs & aux divertissemens. Ils firent connoissance avec les Portugais, leur vendant toutes sortes de marchandises, & achetant d'eux en échange, du tabac, du sucre, & de l'eau de vie, malgré les défenses du Gouverneur. Ainsi nos brouilleries se changerent en amitié au point, que les Portugais, lorsque nous primes congé d'eux, ne purent s'empêcher de verser des larmes. Ils nous disoient qu'ils n'avoient jamais crû, que les Hollandois fussent de si bonnes & de si honnêtes gens ; ajoutant que nous étions

étions bien différens des François, qui quoiqu'ils professassent la même Religion, leur avoient fait souffrir bien des maux. Ils avoüoient aussi, que le souvenir de ces mauvais traitemens de la part des François, & la peur d'en essuier de pareils & d'être pillés par nous, les avoient portés, dès notre arrivée, à sauver & cacher leurs meilleurs effets.

CHAPITRE V.

Description de la Ville de St. Sébastien & de l'Idole qui s'y trouve. Départ de cette Ville.

LA ville de St. Sébastien est située à 24. degrés de latitude & 60. de longitude. Son étendue est médiocre. Elle est peu fortifiée, entourée de palissades, & pourvue de quelques canons. On y a bâti une Eglise assez

sez belle. Le palais, où le Gouverneur réside, est magnifique ; les maisons en général sont bâties à la manière des Indiens. Du côté du Sud il y a un Monastere de l'Ordre de St. François ; on y entretient environ trente Moines. Le Pere Prieur, nommé Thomas, dont j'ai déjà fait mention, nous y fit voir un Idole qu'on y conserve, que les anciens habitans adorerent. C'est une statue de la figure moitié Tigre moitié Lion, haute de quatre pieds, & large d'un & demi. On nous dit que la matière en étoit d'Or massif. J'ai de la peine à y ajouter foi, & crois qu'elle est simplement dorée. Ses pieds ressembloient aux pattes de Lion. Sa tête étoit ornée d'une double couronne, hérissée de douze flèches, de la figure des dards ou javelots Indiens, dont il y avoit de chaque côté une brisée à demi.

mi. Derrière la tête il y avoit de chaque côté une aîle semblable à celles d'une cicogne. Dans l'intérieur de la statue se trouve celle d'un homme armé de toutes pièces à la manière du pais, portant sur son dos un carquois plein de flèches, tenant de sa main gauche un arc, & de sa droite, une flèche. La queue de ce monstrueux Idole étoit fort longue & entortillée trois ou quatre fois autour du corps de l'homme armé; sa pointe ou tête ressembloit à celle d'un dragon. Les habitans appelloient cet Idole *Nasil Lichma*. Nous ne pumes le regarder sans étonnement. Outre cette statue il y avoit plusieurs autres antiquités tant d'Europe que d'Amerique, dont ce Couvent étoit en possession.

Le port, ou plutôt la rivière de St. Sébastien contient trois ou quatre lieues en longueur & une demie en largeur. Vers le Nord-

Est se trouve une Isle fort belle, dont l'étendue est d'environ quatre milles; elle est entourrée de plusieurs autres petites Isles. La grande, porte comme la Ville, le nom de St. Sébastien. Au reste on peut dire, que le Brezil est un très-grand & très-riche païs; on prétend même que le Roi de Portugal en tire plus de richesses que le Roi d'Espagne n'en tire de toute l'Amerique. La raison en est, que ce dernier Roi n'a que la dixième partie de tout ce que les mines d'or & d'argent y produisent, au lieu que le Roi de Portugal garde tout pour lui sans aucun partage. Les Provinces du Brezil s'étendent vers le Zud, l'Est, & le Nord. Du côté de Midi est Rio de la Plata; ses principales Villes sont Salvator, Ville capitale, Siara, Olinta, Reiff, Seregipidel, Rey, Rio de Jenairo & St. Vincentes. Plusieurs de ces Villes sont fortifiées.

fiées & pourvues de bons ports. Cette Province fut découverte par Petro Alvano en l'an 1501. lorsqu'il y fut jetté par une tempête. Les rivières qui arrosent ce païs, sont Mananhou, Tapicua, Mangnodaluis Bopa, St. François & Jenairo. Les anciens habitans étoient Antropophages, & ils vendoient la chair humaine comme nous vendons dans nos boucheries le bœuf ou le mouton. Mais aujourd'hui que les Chrétiens y dominent, ces horreurs y cessent : on dit cependant qu'on y en trouve encore quelques uns de ces monstres. Les habitans sont en général fort grossiers, d'une taille ramassée, assez noirs. Ils ont de grosses lèvres, le nez plat & écrasé.

Leurs cheveux sont frisés, comme la laine de mouton ; ils ont les dents extrêmement blanches. Il y a dans ces Provinces un grand

nombre de Portugais, tant de ceux qui y sont nés que de ceux qui viennent s'y établir de tems en tems. Tous les habitans se nourrissent des fruits du pais, comme de Citrons, Pisans, Cocos, Ananas & d'autres. Ils plantent aussi du Tabac.

Les Portugais y avoient découvert une mine de Diamans; mais ils n'en étoient pas les maîtres dans le tems que nous étions à St. Sébastien. Ils méditoient alors une expédition contre les Naturels du pais pour s'en mettre tout-à-fait en possession: ils nous prièrent même de les assister & prendre part à ces richesses; ce qui ébloüit tant nos soldats, que neuf d'eux désertèrent. Je ne fais s'ils ont été heureux, n'en aiant vû aucun depuis ce tems-là. Il est certain au reste que les Portugais tirent présentement du Brezil une quantité considérable de Diamans, qui se répandent ensuite dans toute l'Europe.

rope. On les trouve sur des montagnes dans une terre rougeâtre mêlée d'or, dont le sable entraîné par les torrens est jetté dans les rivières voisines. Cette découverte a fait tomber beaucoup le trafic des Diamans qui nous viennent de l'Orient.

Le Brezil abonde en toutes sortes d'oiseaux, de poissons & d'animaux, tant apprivoisés que fauves. Les tygres y font de grands dégâts. Les éléphants font au contraire d'un grand profit à cause des dents, dont il se fait ici un commerce fort avantageux. Dans les endroits déserts il y a beaucoup de serpens & d'autres bêtes vénimeuses. La Religion dominante ici est la Catholique-Romaine. Mais les habitans qui demeurent bien avant dans le país, sont adonnés aux divers cultes d'idolatrie. Les Portugais n'ont pas encore pû les réduire : ils sont cruels,

vindicatifs; & quand un Chrétien a le malheur de tomber entre leurs mains, il doit s'attendre à être égorgé & leur servir de nourriture. L'air est ici fort sain; mais il y fait en certains tems marqués une chaleur excessive. Le pays en général est fort élevé: les montagnes en quelques endroits se perdent dans les nuës. Les vents qui soufflent sur les côtés, sont des vents de terre & de mer, dont les derniers contribuent beaucoup à la fertilité du terroir, & à la pureté de l'air. J'en ai ressenti l'effet; & me remis entièrement de quelques indispositions qui m'incommodoient. Nos malades se rétablirent aussi & reprirent leurs forces. Nous primes ici chaque jour une grande quantité de toutes sortes de poissons & de tortues dont le goût étoit exquis. Il faut bien que les habitans se méfioient beaucoup de nous, puisque toutes les nuits ils avoient

avoient mis sentinelle en plusieurs endroits ; & ils n'eurent pas plutôt entendu le moindre bruit, qu'on les vit courir aux armes & garnir les côtes. Quelques-uns de notre Equipage s'étant trop familiarisés avec les femmes Indiennes, on en porta des plaintes à notre Amiral, qui fit châtier les coupables comme ils l'avoient mérité, & leur défendit d'aller désormais à terre. On est ici incommodé des mousquites, espèce de cousin dont la pique est dangereuse. Quelques-uns de notre Equipage s'en ressentirent par des enflures terribles. Le Pilote du vaisseau sur lequel je me trouvai, aiant un jour trop pris d'eau de vie, faite à la manière des Indiens, & s'étant couché peu après, trouva à son reveil ses mains, ses jambes & sa tête si fort enflés, qu'il étoit méconnoissable ; & peu s'en fallut qu'il n'eut perdu la vie. Sa gorge

étoit fermée tellement, qu'on n'y pouvoit pas faire passer une goutte d'eau. Enfin au moien de plusieurs remedes & des soins infinis il échappa & fut guéri.

Après avoir séjourné ici quelque tems & fait radoubber nos vaisseaux, comme rien ne dut nous arrêter plus long-tems, & que d'ailleurs nos malades étoient entièrement rétablis, nous fîmes des préparatifs pour continuer notre voiage. Sur ces entrefaites il arriva un vaisseau de Rio de Janeiro. Nous ne pumes savoir à quoi il étoit destiné; & c'étoit peut-être à visiter les nôtres. Il est certain que le Gouverneur de St. Sébastien avoit appris de quelques-uns de nos déserteurs, que notre dessein étoit d'aller faire la découverte des Terres Australes. Comme cette nouvelle ne lui fit pas plaisir, il crut devoir en empêcher l'exécution autant qu'il dépendoit de
de

de lui. Pour cette fin voulant nous priver des provisions & d'autres choses nécessaires pour continuer notre route avec succès, il songea un moien de nous faire quitter au plutôt ces côtes; & il nous menaça de l'arrivée de cinq ou six vaisseaux de guerre, qu'il attendoit incessamment de Jenairo, qui nous obligeroient bientôt de nous éloigner. Mais nous tinmes bonne contenance & achevames nos préparatifs. Il est vrai, que pour éviter ici toute fâcheuse rencontre, nous avions toujours dit que notre dessein étoit d'aller sur les côtes de Chili & du Perou & d'y trafiquer avec les Espagnols. Il se peut qu'on eut songé à nous attaquer; mais comme on n'ignoroit pas nos forces, on n'ôsoit peut-être pas. Ainsi tout fut tranquille de part & d'autre. Avant que de partir nous fimes réclamer nos deserteurs, mais en vain. Nous les

abandonnâmes donc, ne voulant pas les ravoïr par force. Nous donnâmes aussi au Gouverneur pour les rafraîchissemens toutes sortes de marchandises Européennes, comme des armes, chapeaux, bas de soye, linge, eau de vie distillée, beurre, Stockvis; & par dessus tout cela on lui fit encore un présent. Il fut reconnoissant, & nous envoya du bétail. Ainsi finit le séjour que nous fîmes à St. Sébastien. Le Gouverneur de même que les habitans nous témoignèrent combien ils étoient contens de nous, & combien ils s'étoient trompés à notre égard. Nous remîmes donc à la voile; mais avant que de gagner la hauteur, nous fîmes exposer le Mouffe arrêté, dont j'ai fait mention ci-dessus, dans une Isle à trois lieues de la Ville. Nous prîmes ensuite notre cours à Sud-Oüest vers l'Isle d'Aukes Magdeland.

CHA-

de trois Vaisseaux.

CHAPITRE VI.

- I. *De l'Isle Aukes Magdeland.*
- II. *D'un violent Ouragan.* III. *La cause de cet Ouragan.* IV. *Du Hoos ou Trompet.* V. *De la découverte de l'Isle nommée Belgie Australe.*

NOUS arrivâmes enfin à la hauteur de trente degrés de latitude Méridionale, où doit être située l'Isle d'Aukes Magdeland, ainsi appelée du nom de celui qui l'a découverte, il y a plus de cent ans. On dit que lorsqu'il la découvrit, il vit du feu allumé, mais qu'il n'y fit point de descente.

Comme la situation doit être fort avantageuse & dans un bon climat, notre Amiral songeoit d'abord à y établir une colonie pour la commodité des vaisseaux qui

qui iroient dans les Terres Australes & qui en reviendroient. On se promettoit d'autant plus d'avantages de ce projet , que par son exécution on pouvoit éviter toutes les côtes des païs qui sont sous la domination des Portugais, lorsqu'on veut faire de l'eau , ou qu'on cherche des rafraîchissemens. Mais toutes nos recherches furent inutiles. J'ignore si ce qu'on dit de cette Isle est une pure fable, ou si nous avons mal pris nos mesures pour la découvrir. Ceux qui feront une seconde expédition dans les Terres Australes, en pourront parler avec plus de certitude. Nous changeames donc notre cours, & cinglames à Sud Oüest vers les Isles neuves , appelées par un Armateur François Isles de St. Louis. Nous fîmes beaucoup de progrès avec des vents de terre & de mer, puisque dans le commencement
nous

nous ne nous éloignames des côtes de l'Amerique que de quarante ou cinquante lieuës ; ce qui est nécessaire à faire , puisque si l'on s'en éloigne un peu plus, on tombe immanquablement dans la Mousson d'Oüest: ainsi le moïen le plus sûr de l'éviter, est de se tenir le plus près des côtes qu'il est possible. Tout voïageur aura sans doute remarqué, que lorsque le soleil revient du Zud, les vents d'Oüest sont absolument contraires.

Le 21. Décembre lorsque nous étions à la hauteur de quarante degrés de latitude Méridionale , il s'éleva tout à coup un Ouragan des plus véhemens, accompagné de tonnere & d'éclairs. Ce que nous pumes faire de meilleur, c'étoit d'attacher d'abord nos voiles. La mer étoit si grosse, que nous appréhendames à tout moment d'être engloutis par les vagues. Le vaisseau le *Tienhoven* fut d'abord

bord détaché de nous par la violence des vents, & nous ne le retrouvâmes que trois mois après. Cette tempête dura environ quatre heures, & ne s'appaisa entièrement qu'au bout de quelques jours. Comme le vent se tournoit alors au Nord-Est, nous fîmes caler la voile du mât de misaine. Ce qu'il y avoit de plus heureux pour nous pendant la violence de cette tempête, c'est qu'aucun de nos mâts ne fut abattu: ils tinrent ferme; on auroit dit qu'ils étoient de fer. Ces Ouragans sont extrêmement dangereux & brisent souvent des vaisseaux avec une rapidité & une véhémence incroyables. Ils sont plus fréquens dans les Indes Occidentales que dans les Indes Orientales. Ils arrivent ordinairement dans certaines saisons de l'année, principalement dans la Mousson d'Ouest, qui est environ depuis le 20. Juillet jusqu'au

qu'au 15. Octobre. C'est pour cette raison que dans plusieurs endroits les vaisseaux, selon le cours qu'ils doivent prendre, restent dans les ports jusqu'au tems qu'on peut calculer qu'il n'y a plus rien à craindre. Mais comme ces Ouragans ne s'élevent pas toujours au tems fixé, & qu'il se passe même quelquefois une année entière sans qu'ils arrivent, les vaisseaux sont souvent attrappés. Cependant dans la mer Méditerranée on a une espèce d'ouragan, qui revient tous les ans au tems marqué. Sur le fleuve de Gange dans le Royaume de Bengale, on en a par an quelquefois jusqu'à huit, à ce que disent les marini-
ers. On donne dans ces quartiers de même que dans la mer Méditerranée le nom d'*Eliphant* à cette sorte de tempête. Ceux qui font le voiage au Japon, sont souvent exposés à cet inconvénient;
aussi

aussi la navigation vers cette Isle est regardée comme la plus dangereuse dans toutes les Indes. On a des exemples que des vaisseaux ont été obligés d'errer sur mer pendant trois ans sans y avoir pû arriver. Le signe le plus ordinaire qui annonce un Ouragan, est premièrement le beau tems, un grand calme qui regne en sorte qu'on ne voit pas la moindre ride sur la surface de l'eau. Ensuite paroît dans l'air une petite nuée noire de la grosseur d'un poing, qui dans un moment couvre le ciel. Le vent commence alors à souffler à l'Oüest, fait le tour de la boussole, & élève des vagues effroyables: & comme il souffle tantôt d'un côté tantôt d'un autre, les flots contraires en se brisant, donnent de furieuses secousses aux vaisseaux; en sorte qu'ils échappent rarement au naufrage. Ceux qui apperçoivent la petite nuée, dont je viens de parler,

ler , ne peuvent faire mieux que d'appareiller au plutôt & s'éloigner de la terre. Ce qu'il y a de remarquable , est que plus on approche du Pole les Ouragans sont moins fréquens , & à cinquante ou soixante degrés on n'en a plus rien à craindre. Il est vrai que les vents deviennent sous ce climat plus véhémens & l'air plus vif , mais ils ne se contrarient point , ou plutôt le même vent ne fait pas aussi rapidement le tour de la boussole. Ils diminuent aussi avec plus de lenteur que ne font les vents sous les Tropiques , qui s'élèvent avec violence , & cessent quelquefois tout à coup. La cause de cette différence est peut-être l'air chaud sous les Tropiques & la constance des vents , soufflant du Nord & du Sud sous les deux Poles. On observe aussi que les Ouragans se font rarement sentir au milieu du grand Océan. Ils arrivent ordinairement

du côté des côtes remplies de minéraux, & aux environs des embouchures des grands fleuves. Fondé sur cette observation on peut dire, que les particules d'air, d'eau & de minéraux étant poussées par la chaleur dans certains tems réglés, principalement pendant la Mousson d'Oüest, causent cette fermentation si funeste à ceux qui courent les mers. Il y a des gens qui croient que les Ouragans sont causés uniquement par les particules d'air raréfié & échauffé, lesquelles étant enfermées dans la terre, doivent par leur agitation faire une éruption que quelque ouverture leur facilite, ou qu'elles se font elles-mêmes par la force. Un autre phénomène surprenant sur la mer, sont les tourbillons qu'on appelle Syphons. Les Hollandois les nomment *Hoos ou Trompe*. Ces tourbillons sont causés par le soleil; en tournant toujours en rond, ils enveloppe

loppent tout ce qu'ils rencontrent & engloutissent quelquefois des vaisseaux. Ils emportent souvent des poissons, grenouilles & d'autres choses; ce qui de loin paroît comme une fumée ou vapeur épaisse. Les Anglois, pour en arrêter le cours, tirent dessus; & quand ils peuvent diviser le tourbillon, tout ce qui étoit attiré, retombe, & la mer redevient calme.

Après cette digression je reviens au recit de notre navigation. Aussitôt que l'Ouragan eut entièrement cessé, nous nous trouvâmes à Sud-Sud-Oüest; d'où continuant notre route, nous vinmes à l'aide des vents de terre à la hauteur du Détroit de Magellan. Nous y découvrimus une Isle, qui a deux cens lieuës de circuit, éloignée des côtes de l'Amerique d'environ quatrevingt lieuës. Comme nous n'y vîmes ni feu, ni aucun navire, nous crûmes qu'elle ne dut pas être habitée.

bitée. Autrefois elle n'étoit point fréquentée du côté d'Orient; mais un Armateur François y avoit abordé du côté d'Occident, & lui avoit donné, comme je l'ai déjà dit au commencement de ce Chapitre, le nom de St. Louis : les Hollandois l'appellent les Isles neuves, parce qu'ils croient que certains caps ou pointes en étoient séparées. Cette Isle est située à cinquante-deux degrés de latitude Méridionale & à nonante-cinq de longitude. Comme elle n'étoit pas encore connue du côté d'Orient, nous appellâmes les premières pointes, *pointes de Rosendahl*, nom que portoit le Capitaine d'un de nos vaisseaux, qui les avoit vûes le premier. A l'égard de la dernière pointe, on l'appella pointe de nouvel an, parce qu'elle fut découverte ce jour-là. Nous donnâmes le nom de *Belgie Australe* à toute cette côte, comme étant située à

à la même hauteur au Sud, que les Païs-Bas le sont au Nord. Ici nous étions véritablement antipodes des habitans des Païs-Bas, puisqu'à la hauteur de cinquante ou soixante degrés les Poles sont directement opposés. En allant au-delà de soixante degrés, on a pour antipodes les habitans de Laponie, de Siberie & de Groenlande. Cette Isle paroissoit un païs très-beau & très-fertile. Elle est entrecoupee de montagnes & de vallées, chargée de beaux arbres. La verdure étoit par tout charmante; & comme c'étoit dans la belle saison, il y a de l'apparence que si nous y avions fait des recherches, nous y aurions trouvé d'excellens fruits. Mais notre Amiral ne voulut pas perdre du tems, parce que ce retardement auroit pû causer des obstacles à passer le Cap de Horn. Ainsi il voulut différer cette recherche jusqu'au retour des Ter-

res Australes; dessein qui n'a point été exécuté, puisque nous primes, pour retourner, la route des Indes Orientales. Cette belle Isle demeura donc inconnüe; & notre Amiral eut dans la suite bien des regrets de ne l'avoir pas fait parcourir, du moins en partie, pendant quelques jours. En la quittant nous retournames au Détroit de Magellan, dans le dessein d'y attendre le vent favorable pour continuer notre navigation.

CHAPITRE VII.

I. Description des Détroits de Magellan & de Le Maire. II. De plusieurs monstres marins. III. Des glaces de la mer du Sud. IV. De la côte de Chili & de l'Isle Lamoche.

ENfin le vent d'Oüest commença à tourner heureusement pour nous, sans quoi nous n'aurions
ja-

jamais pû passer le Détroit de Magellan. Ce Détroit est ainsi appelé de Ferdinand Magellan qui l'a découvert. C'étoit le premier & le seul passage pour entrer dans la mer du Sud jusqu'en 1616. que Guillaume Schauten de la ville de Horn découvrit le Détroit de Le Maire. Ce dernier passage, comme étant infiniment plus commode que le premier, a été depuis ce tems-là fréquenté de tous les voyageurs. Celui de Magellan est dangereux & sujet à mille incommodités. L'eau y est peu profonde; les deux flots de la mer du Nord & du Sud s'y joignent & s'y entre-choquent; & le fonds étant rempli de rochers, n'est pas de bon ancrage. D'ailleurs on y esluie presque en tout tems des tempêtes, qui soufflent avec fureur des montagnes dont ce Détroit est bordé. Il a environ cent vingt lieues de longueur & deux, trois, cinq

E 4 jus.

jusqu'à sept de largeur. Notre vaisseau le *Tienhoven*, qui fut détaché de nous par l'Ouragan dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, prit aussi sa route par ce dernier Détroit.

La découverte du Détroit de Magellan doit être plutôt attribuée à la vengeance qu'à l'intérêt. Voici ce qui en est : Ferdinand Magellan, Capitaine-Général des Galères de Portugal en Afrique, demanda une petite augmentation de ses appointemens. La Cour ne trouva pas à propos de la lui accorder. Piqué de ce refus, Magellan quitta le service du Roi Emanuel, & alla en Espagne. Il y fut bien reçu. Tout le monde sçait que le Pape Alexandre VI. pour finir les différends entre les Rois de Castille & de Portugal au sujet des Indes, fit tirer en 1493. une ligne ou Méridien, passant sur l'embouchure du fleuve Maragnon & par les Caps de Houmos & de Malabrigo

go en Amerique. Par ce partage les Castillans devoient posséder tous les païs situés à l'Occident, & les Portugais ceux de l'Orient. Malgré cette convention les Isles Molucques devinrent bientôt l'objet de dispute entre ces deux nations, les Espagnols prétendant qu'on pouvoit y aller aussi bien du côté d'Occident que d'Orient. Mais il n'étoit pas assez de le dire; il falloit le prouver par l'expérience. Pour cette fin les Espagnols cherchoient un passage pour aller à l'Orient, mais la fortune ne les favorisa point, quoiqu'Americus Vespucius qu'on avoit envoyé à faire cette découverte, se trouvât assez près de celui qu'on nomme aujourd'hui Détroit de Magellan. On conçut ensuite le dessein de percer L'Isthme de Darie, pour faire communiquer les deux mers du Sud & du Nord, & transporter par ce moyen les marchandises de l'une

dans l'autre. Cette entreprise donna lieu à bien des réflexions. Quelques uns disoient, qu'elle étoit sujette à trop de difficultés; qu'on n'en viendrait jamais à bout, & que c'étoit une chose ridicule que de vouloir détruire ce que la nature avoit ainsi établi. D'autres prétendoient prouver que quand même on viendrait jusqu'à unir les deux mers, le risque & les dangers qu'on courroit dans la suite, étoient trop considérables, puisque selon toutes les apparences les eaux de la mer du Nord venant à être agitées comme d'ordinaire, inonderoient infailliblement les pays voisins. Ils ajoutoient que c'étoit aussi ce qui avoit empêché le Roi d'Egypte Selostris & l'Empereur des Turcs Soliman de percer l'Isthme Cathabatique, comme ils en avoient conçu le dessein. Les choses étoient dans cet état & la Cour d'Espagne

gne fort embarrassée, lorsque Magellan y arriva. Aiant d'abord appris de quoi il étoit question, il présenta à l'Empereur Charles V. un mémoire dans lequel, en offrant ses services à S. M. il exposoit ses pensées touchant cette affaire. Il délivra en même tems un projet, promettant de l'aller exécuter, si l'on le trouvoit à propos. Son projet plut à ce Prince, qui fit équiper en toute diligence cinq vaisseaux, & ordonna à Magellan de faire voile le long de la côte de l'Amerique jusqu'au bout, à moins qu'il n'y eût trouvé auparavant un passage pour aller d'une mer à l'autre. Magellan partit avec cette Escadre & découvrit le Détroit, qui porte encore son nom, de la manière que tout le monde fait. Dans les pais situés autour de ce Détroit, il y a diverses sortes d'habitans, parmi lesquels on en trouve d'une hauteur extra-

traordinaire ; la plûpart sont blancs, & se nourrissent de fruits & de bêtes sauvages. Les Espagnols y bâtirent une ville & un fort pour défendre l'entrée du Détroit contre les autres nations. Mais la Colonie qu'ils y avoient établie, ne subsista pas longtems. Elle eut trop à souffrir de la part des naturels du païs. Une bonne partie y mourut , & les autres se retirèrent à Rio la Plata.

Quelques autres voïageurs ont entrepris de faire cette même découverte, mais sans y réussir. Ils arriverent bien jusqu'au Détroit en question : mais ils ne purent jamais s'imaginer que ce dût être un passage d'une mer à l'autre ; enforte qu'ils s'en retournerent sans avoir réussi. François Drak, Chevalier Anglois , grand voïageur de mer, en eut tout une autre idée. Il traversa tout le Détroit jusqu'à Quivira. Il alla ensuite

suite même à Borneo dans l'esperance d'y trouver vers le Nord un passage pour arriver par cette route sur les côtes Septentrionales d'Angleterre. Mais il ne put exécuter ce dessein à cause du froid excessif ; ainsi après avoir atteint la hauteur de quarante-deux degrés, il fut obligé de s'en retourner. Le Capitaine Dampier fut d'un autre sentiment , qui étoit de naviger de Californie dans la Tartarie à l'endroit &c. mais que si la saison étoit trop avancée, il falloit dans ce cas passer l'hiver en Chine. La raison pourquoi cette route a demeuré cachée, c'est parce que la Terre Australe n'étoit pas encore découverte. Au reste il est à observer que lorsqu'on navige vers le Pole Méridional , on doit le faire , accompagné du soleil , pour m'exprimer ainsi ; sans cela on ne pourroit guères , à cause des vents d'Oüest, doubler le Cap de Horn.

Horn. Il faut suivre à cet égard l'exemple de ceux qui vont en Groenlande: ils y font voile lorsque le soleil tourne au Nord.

Mais il est tems de revenir à la continuation de notre voiage. Les vents étant devenus favorables, nous primes notre cours au Sud, pour passer par le Détroit de Le Maire. Pendant cette route nous vîmes tous les jours quantité d'oiseaux aquatiques, dont la plupart étoient d'un plumage brun. Nous vîmes aussi plusieurs monstres marins, qui nous étoient tout-à-fait inconnus, de même que des baleines. Entre ces monstres il y en avoit, dont la tête étoit extrêmement grosse, sur laquelle on appercevoit une ouverture. Quelques-uns de notre Equipage les prenoient pour des chevaux marins & des vaches marines. Un autre poisson, que les Hollandois nomment, *Diable de mer*, nous suivit pendant quatre semaines.

maines. Nous nous donnâmes toutes les peines du monde pour le prendre, mais sans succès. Il avoit la queue extrêmement large, le corps large & court, & la queue longue comme un Dragon. Enfin nous arrivâmes à la hauteur de cinquante-cinq degrés, où nous présumâmes n'être pas fort éloignés du Détroit de Le Maire. Nous vîmes d'abord le *païs des Etats*, & entrâmes ensuite dans ce Détroit. La fureur des vagues & les courans des eaux donnerent de terribles secousses à nos vaisseaux, & les jetterent çà & là; enforte que nous craignîmes beaucoup pour nos mâts & nos vergues. Nous aurions bien souhaité de prendre terre; d'autant plus qu'ayant jeté la sonde, nous trouvâmes le fond dans cet endroit de bon ancrage, mais le gros tems ne le permit pas. Ainsi nous passâmes ce Détroit qui a environ dix lieues
en

en longueur , d'un bout à l'autre , & six dans sa plus grande largeur. Ce passage se fit , à cause du courant d'eau , d'une vitesse incroyable. Ces mêmes courants au-delà du Détroit , joints au vent d'Oüest qui souffloit alors , nous éloignèrent beaucoup des côtes de l'Amérique ; de sorte que pour être sûrs de pouvoir passer le Cap de Horn , nous cinglames vers la hauteur de soixante-deux degrés & demi. Ici nous eumes pendant trois semaines de suite des tempêtes terribles d'Oüest , accompagnées de grele , de neige & de froid. Nous appréhendames , que la violence des tempêtes pendant les brouillards ne poussât nos vaisseaux dans les glaces ; dans ce cas-là il eût été presque impossible d'échapper au naufrage. Pendant un tems clair & serain , nous n'eumes presque pas de nuit , puisque nous étions ici au milieu du
mois

mois de Janvier, & par conséquent dans le tems des plus longs jours d'été. Le Capitaine Davids, Anglois, étant obligé, il y a quelques années, de naviger jusqu'à la hauteur de soixante-trois degrés, son vaisseau se trouva tellement engagé dans des montagnes de glace, qu'il le crut perdu, ainsi que rapporte Waffer dans sa description du Détroit de Darie. Ces montagnes de glace, qu'on peut déjà voir lorsqu'on est à la hauteur du Cap de Horn, prouvent que les pais du Sud s'étendent aussi bien jusque sous leur pole, que les pais du Nord sous le leur; étant certain que ces glaces ne peuvent, pour ainsi dire, pas croître dans la mer ou s'y former par le froid ordinaire. Il faut donc dire qu'elles sont causées par la force des courants & les vents froids qui soufflent des golfes & des rivières. De l'autre coté il

n'est pas moins certain, que les courants qu'on voit dans l'Océan, viennent tous des embouchures des rivières, lesquelles tombant d'un Continent un peu élevé & se jettant dans la mer avec impétuosité, conservent ce cours impétueux.

La grande quantité d'oiseaux que nous vîmes ici, aussi bien que la force de ces courants, nous firent présumer que nous ne devions pas être fort éloignés de quelque terre. On pourroit demander ici si ce Continent doit être habité ou non? Pour moi, je suis pour l'affirmative. On me dira peut-être comment il seroit possible que des hommes pussent vivre dans un climat si éloigné jusques à septante degrés, où l'été est si court & l'hiver si long, & ou même pendant quelque tems il ne fait pas jour? Je reponds à cela en disant, que ceux qui y demeurent, s'y rendent au com-
men-

mencement de la belle saison à cause de la pêche qui y est bonne, & s'en retournent ensuite, imitant en cela les Russes & ceux du Détroit de Davis, qui après avoir fait leurs provisions de pêche sur les côtes des pays extrêmement froids, se retirent & se cachent dans quelques cavernes pour y vivre des poissons qu'ils ont pris. Si l'on croit quelques-uns de ceux qui vont régulièrement en Groenlande & au Détroit de Davis pour la pêche de la baleine, il doit se trouver des habitans dans ces pays-là jusques sous la hauteur de septante degrés, en hiver aussi bien qu'en été.

Les vents contraires nous avoient éloignés du Continent jusqu'à la distance de cinq-cens lieues; en sorte que nous jugeames alors être déjà au-delà du Cap de Horn. Nous nous étions cependant détournés de notre cours

pendant un tems de trois semaines, en prenant la route de Nord-Est Nord vers la côte de Chili. Ne voyant pas alors aucune terre, nous changeames d'opinion & crumes que nous n'avions pas passé le Cap de Horn, & que nous nous étions éloignés de l'Amérique, allant toujours au Nord; ce qui peu de tems après se trouva tout autrement. Enfin à la hauteur de trente-sept degrés & demi, le 10. de Mars nous vîmes à la grande joye de notre Amiral & de l'Equipage la côte de Chili; & allames d'abord mouiller à la rade de l'Isle de Lamocho, éloignée d'environ trois lieues de la terre ferme.

CHAPITRE VIII.

I. *Description de l'Isle de Lamocha*
& du país de Chili. II. *Arrivée*
à l'Isle Jan Ferdinando.

Nous nous flattames de trouver dans cette Isle les rafraîchissemens, dont nous avions besoin, comme des moutons, des bœufs & des herbes; mais à notre grand chagrin nous la trouvâmes entièrement déserte ou plutôt abandonnée de ses habitans, qui s'étoient retirés sur la côte de Chili, habitée autrefois. Nous y vîmes cependant quantité de chevaux & d'oiseaux. Il y avoit aussi deux cabanes, où se tenoient quelques chiens. Comme nous aperçûmes ensuite sur le bord de la mer les débris d'un vaisseau Espagnol, il y a de l'apparence, que ces chiens s'étant sauvés du naufrage, se retirèrent là. A l'égard des chevaux que nous avons vûs, nous ne pûmes

savoir, s'ils avoient appartenus aux Espagnols, ou si les habitans les y avoient laissés à cause de la bonté du paturage, & dans le dessein de les reprendre quand bon il leur sembleroit. Il faut cependant que le nombre des habitans n'ait pas été fort grand, & même que quelques districts de l'Isle n'aient été tout-à-fait déserts, puisque les oiseaux n'avoient pas peur de nous & se laissoient prendre aisément. Nous y tuames quantité d'oyes, de canards & d'autres oiseaux sauvages. Cette Isle n'est pas fort étendue; nous en fîmes le tour dans une journée. Elle est assez élevée, remplie de broussailles & d'arbrisseaux si fort entrelacés, principalement du côté du Sud, qu'il ne nous fut presque pas possible d'y pénétrer. Elle est de difficile abord; & nous avons été obligés pour prendre terre, de passer par l'eau jusqu'au col,

col , à cause des rochers , qui étant près les uns des autres , ne laissent qu'un petit espace d'eau entre eux ; de sorte qu'un navire ne sauroit y passer. Ces rochers qui y sont en quantité , s'étendent dans quelques endroits jusqu'à quatre lieues dans la mer ; ce qui y rend la navigation très-dangereuse : & peu s'en fallut que nous n'en eussions fait une triste expérience. La mer y produit des moules très-rare , & d'autres choses qu'on ne voit guères ailleurs. Comme il n'y avoit rien à faire pour nous dans cette Isle , on songea à en partir au plutôt. On assembla le Conseil , dans lequel on résolut de prendre la route des côtes de Chili , dans l'esperance d'y trouver un port , & de pouvoir y faire provision des vivres & d'autres rafraîchissemens qui nous manquoient. Cette résolution ne fut cependant pas exécutée : nous

craignimes d'être repoussés par le canon que les Espagnols y avoient planté en différens endroits , & dont les Garde-côtes y croisoient continuellement , qui auroient rendu notre dessein inutile. La côte de Chili en quelques endroits nous parut de loin extrêmement élevée; mais lorsque nous y approchames de plus près, nous ne la trouvames pas plus haute que les côtes d'Angleterre. Ce qui nous frappoit ainsi de loin, sont quelques montagnes qui se perdent dans les nuées, & dont la cime en quelques endroits est couverte de neige tant en été qu'en hiver. Le país en général est très-beau & très-fertile, & est situé sous le meilleur climat. On dit qu'il fut découvert l'an 1540. par Diedo Almagno. Il s'étend du côté de Septentrion au Perou , à l'Orient au Rio de la Plata, du côté de Midi au país des Patagones, & au Couchant il est

est borné par la mer du Sud. Il est rempli d'un grand nombre de belles villes, & pourvû d'un bon port. Les principales villes sont Sterno, Mandoza, St. Jean, St. Lago, de la Conception, des los Infantes, Imperial, Villa Pica, Baldivia, Osorno, Castro & autres. La plupart de ces villes sont fortifiées, & appartiennent toutes au Roi d'Espagne, qui tire du país une grande quantité d'or, d'argent & de cuivre. Quoique cette Couronne y ait interdit tout commerce aux étrangers, & que pour maintenir cette défense, elle y entretienne des Gardes côtes qui y croisent continuellement, plusieurs nations pourtant y trafiquent. Les François sur-tout y viennent souvent de St. Malo, pour s'enrichir des trésors de Chili & de Perou.

On trouve dans ce país beaucoup de bêtes à corne & de moutons; ces derniers sont si grands

& si forts, qu'ils peuvent pendant une journée entière porter une charge de soixante livres. Les fruits que le pais produit, sont en partie d'un meilleur goût que ceux de l'Europe. Dans les bois & forêts qui y sont fort étendues, il y a beaucoup de gibier. On y trouve entre autres des tygres. Les habitans de cette Province sont grands, robustes, colériques. On dit qu'ils sont adonnés aux sortilèges, & qu'ils savent quelquefois susciter de fâcheuses affaires à ceux qu'ils haïssent. Il est certain du moins, que quelques-uns d'eux, qui n'étoient point soumis aux Espagnols, adoroient le Diable.

Comme nous n'osions pas faire ici une descente, nous levâmes l'ancre le troisième jour, accompagnés du vaisseau la Galère Afriquaine, qui malgré toutes les tempêtes ne s'étoit jamais séparé de nous.

nous. Nous primes la route à l'Oüest-Nord-Oüest vers l'Isle Jan Ferdinando, éloignée d'environ quatre-vingt-dix lieuës. Il souffla alors un vent alisé de Sud-Est, qui nous étoit très-favorable, & qui nous mena à Caphorn, & dans la suite aux Indes Orientales. En continuant notre cours, & lorsque nous étions encore sous les côtes de Chili, nous y vîmes la nuit plusieurs feux; apparamment que les habitans en nous voiant, nous prirent pour des Espagnols, à qui ces feux devoient servir de guides.

Le quatrième jour de notre départ, nous fumes à la vûe de l'Isle Ferdinando; mais comme il faisoit un grand calme, nous ne pûmes d'abord y mouiller. Le lendemain nous approchâmes de la côte; & nous fumes bien étonnés d'y appercevoir un navire. Nous pensâmes d'abord que c'étoit un vais-

vaisseau Espagnol ou François ; un moment après nous crumes fortement que c'étoit un Pirate. Ce qui nous le fit croire, étoit la nouvelle que nous avions apprise quelque tems auparavant ; savoir qu'un Pirate avoit échoué sur les côtes de cette Isle. Nous vîmes ensuite une chaloupe portant pavillon Espagnol, qui fit mine d'approcher de nous. A cet aspect nous nous préparâmes au combat. Mais quel fut notre surprise, lorsque nous la reconnûmes pour la chaloupe du vaisseau l'Aigle, que nous crumes perdu ! Nous nous étions donné la parole que si par malheur l'un ou l'autre vaisseau seroit détaché des autres, nous nous attendrions dans cette Isle pendant six semaines : qu'au cas que nous ne puissions nous y rejoindre, nous continuâssions notre route jusqu'à la hauteur de vingt-huit degrés de latitude Mé-

ri-

ridionale , c'est-à-dire , jusqu'à la hauteur du païs de Davis , où nous devons croiser aussi pendant six semaines : mais que si cet expédient ne réussit point , le Capitaine du vaisseau , qui auroit ainsi attendu en vain , seroit tenu d'ouvrir en présence du Conseil , assemblé à son bord , les instructions secretes & cachettées qu'on avoit remises à chacun , & auxquelles il se conformeroit entièrement. Nous eumes donc une joye extrême de revoir nos camerades. Le Capitaine Bauman se trouva lui-même dans la chaloupe. Aussitôt qu'il fut à notre bord , il donna le signal à ceux qui étoient restés dans son vaisseau , comme il étoit convenu avec eux , au cas que ce seroient nos deux vaisseaux , pour éviter les dangers qu'il y auroit à craindre de la part des étrangers. Ainsi nous nous saluames réciproquement de cinq coups de

canon. Le Capitaine nous dit qu'il étoit arrivé la veille dans cette Isle. Il raconta ensuite de quelle manière il fut séparé de nous; avec combien de peines & de dangers il avoit passé le Détroit de Magellan; combien de tempêtes & d'ouragans il avoit essuies sous les côtes de l'Amerique, & que son vaisseau en avoit été fort endommagé; ajoutant qu'il n'auroit jamais cru de nous revoir, s'imaginant que nous fussions tous périés. Il nous invita après à son bord pour y manger de bons poissons, dont les côtes de cette Isle abondent.

Comme il faisoit un tems extrêmement calme, nous ne pumes ce jour-là mouiller à l'endroit où nous aurions souhaité, quoique nous eussions été assez près du rivage, & que nous tinmes prêt l'ancre touëux pour entrer dans le golfe du côté de l'Est, où se tenoit

noit le Tienhoven, & où le fonds étoit de bon ancrage. Ainsi nous fumes obligés de mouiller la nuit sur quatre-vingt brasses d'eau. Le lendemain nous eumes le bonheur d'y entrer tout-à-fait, & nous donnâmes fonds à quarante brasses à côté du vaisseau le Tienhoven, qui n'étoit éloigné du rivage que de la portée d'un fusil... Pour mettre nos vaisseaux à l'abri des tempêtes & des coups de mer, nous fîmes encore jeter l'ancre d'affourche.

CHAPITRE IX.

I. *Description de l'Isle Jan Ferdinando.* II. *La demeure que deux personnes y avoient faites a donné lieu à l'histoire de Robinson Crusôe.*

AUssitôt que nos vaisseaux furent sur les ancres, nous mîmes

mes nos chaloupes en mer, tant pour transporter à terre nos malades, que pour aller chercher des rafraîchissemens & des vivres. Je me portai très-mal alors d'une partie de plaisir que nous avions faite la veille de Noël à la hauteur de Magellan. J'y bûs un peu trop de ponche, sorte de boisson, dont les Anglois se servent, composée d'eau, de sucre, de noix de muscat & d'Arak, ou d'eau de vie Indienne, laquelle, comme je n'y étois pas accoutumé, me causa des reserremens & une colique des plus violentes; de sorte que je perdis non seulement la parole, mais par la quantité des médicamens, aussi toutes mes forces, jusques-là qu'on commença à douter de mon rétablissement. Il est certain pourtant, que cette même maladie a contribué dans la suite beaucoup à la conservation de ma vie, je veux dire, que comme nous avions été
deja

déjà assez long-tems sur mer, & que la mauvaise nourriture en nous épaisissant le sang, nous avoit donné le scorbut, tant de médicamens avoient tellement purifié le mien que je fus plus qu'aucun autre en état de me tenir sur mes pieds, lorsque nos maux parvinrent au comble, comme je le marquerai cy-dessous. Mais ce n'est qu'au Très-Haut, qui fortifie les foibles, que je dois principalement la conservation de ma vie. Après que nous eumes mis pied à terre, nous fîmes d'abord construire quelques cabanes de paille d'avoine, pour y mettre nos malades. Les avoines y étoient en grande quantité & les tuyaux en quelques endroits si élevés, que la hauteur en égaloit celle d'un homme à cheval. J'ignore si cette graine s'y produit naturellement comme l'herbe, ou si elle y a été semée. Nous y trouvâmes aussi une grande quan-

tité de graine de moutarde, dont on peut se servir, outre une espèce de raves, mais qui sont d'un goût amer.

Il y a dans cette Isle plusieurs petites rivières & ruisseaux, bordés d'herbes & de plantes. L'eau qui y coule sort des montagnes & est chargée de minéraux, aussi ne se gâte-t-elle jamais. On peut conclure de-là, que dans les pays montagneux il doit y avoir des métaux. Du côté de la baye d'Est sont trois montagnes, dont celle du milieu ressemble à la montagne de la Table au Cap de Bonne-Esperance. Derrière ces montagnes il y en a encore plusieurs autres, dont l'assiette & la figure sont semblables aux montagnes, qui promettent des métaux; aussi en voit-on exhaler un brouillard extrêmement épais qui ne peut provenir que des minéraux. Les vallées qui sont entre ces montagnes sont fort agréables, chargées de

de bon paturage pour toutes sortes de bétail; mais on n'y voit que des boucs sauvages dont le nombre est prodigieux. Ce fut Jan Ferdinando de la Province de Biscaye, qui découvrit cette Isle, & qui y fit mettre de cette espèce de boucs, qui depuis se sont ainsi multipliés. C'est aussi lui qui sollicita le Roi d'Espagne d'envoyer une Colonie dans cette Isle. Au Couchant le terrain est un peu moins inégal qu'au Levant. La mer y a formé un havre où les gros vaisseaux se peuvent tenir; mais il est assez mauvais. Les montagnes y sont chargées de toutes sortes d'arbres, parmi lesquels on trouve aussi des palmiers, dont le fruit est très-bon à manger. Cet arbre est de la même hauteur que le cocotier. Il porte sur la cime une couronne ou une espèce de bourrelet. Le tronc en est si peu solide, qu'on

le peut couper facilement en deux avec un couteau. La moëlle qui se trouve au sommet, est bonne à manger : lorsqu'on la coupe & qu'on la fait bouillir, elle a le goût des choux pommés. Les Hollandois l'appellent *Palmiten-Kohl*, chou de palmitte. On la mange aussi en salade, & elle est fort rafraîchissante. Les autres arbres qui y viennent, sont pour la plupart des palmiers sauvages. Le tronc en est extrêmement dur & solide. Nos gens en voulant en abattre quelques-uns, gâterent leurs haches : on auroit dit que les coups donnoient sur le fer, & ce n'est pas sans raison qu'on appelle ce bois, bois de fer. Cet arbre est ordinairement d'une couleur jaunâtre ; le tronc en est extrêmement gros, & peut-être autant que cinq ou six hommes ensemble. On en fait des ais des mâts & d'autres pièces qui com-
po-

posent un vaisseau. Les montagnes bien loin d'être steriles, fournissent au contraire outre les arbres, du bled & du paturage. On y trouve aussi une espèce de fruit qu'on nomme cubebes. Il y a de l'apparence, que le terroir est propre à produire tout ce qu'on voudroit y planter ou semer ; de sorte qu'il est dommage que ce pays ne soit pas habité. Je ne ferois mieux au reste décrire cette Isle qu'en la comparant au Cap de Bonne-Esperance.

A l'égard des bêtes sauvages, on n'y en voit d'autres que des boucs, des chats, & sur les côtes toutes sortes d'animaux de mer, des vaches-marines, lions marins, & des chiens-marins. Le bouc sauvage est assez grand ; la chair en est fort bonne à manger. Nous n'en tuâmes pas beaucoup à cause du danger qu'il y avoit de le poursuivre dans

les montagnes éscarpées & hautes, où ils se tiennent ordinairement. Un de nos bas Officiers, celui qui avoit soin de distribuer les vivres, y perdit la vie de la manière du monde la plus tragique. Il s'égara dans les montagnes, la nuit le surprit; & comme il vouloit descendre d'un rocher, il fit un faux pas & tomba d'une hauteur horrible; nous le trouvames le lendemain en pièces. Comme la pêche est fort abondante dans cette Isle, nous nous soucions peu d'aller à la chasse. Nous primes une quantité de cabellau, des bracksen, d'écrevisses de mer &c. Les vaches marines y sont d'une grandeur prodigieuse, il y en a qui pesent jusqu'à mille livres. Elles ressembtent aux vaches domestiques, excepté qu'elles n'ont point de cornes. La chair en est bonne, & d'un goût agréable. En Afrique on s'en sert comme

me

me d'une médecine. Les lions marins ont la tête & le cou d'un lion de terre ; mais les autres parties tiennent plutôt d'un chien marin. Ils ont dix à douze pieds de longueur, & autant de largeur. La chair n'est bonne qu'à en tirer de l'huile pour les lampes ; ce que nous fîmes aussi. La quantité de chiens marins & d'autres animaux de mer qui se trouvent sur ces côtes , est prodigieuse. Ils font quelquefois des hurlemens & des cris si affreux qu'on est saisi d'horreur. Ils se retirent ordinairement vers le soir dans la mer pour s'associer aux poissons, qui y sont en si grande abondance, que dans deux heures on en peut prendre pour rassasier cent personnes. Nous en fîmes saler & secher quelques milliers, qui nous furent d'un grand usage dans la suite de notre voiage.

Je trouvai dans cette Ile deux

huttes ou cabanes, habitées autrefois par un Pilote Anglois, nommé Silkart, de la ville d'Edimbourg; & ensuite par un Indien, nommé Hil. Le premier y fut relegué par Stratling Capitaine de vaisseau Anglois, parce qu'il ne pouvoit pas s'accorder avec ses camarades qui étoient dans le vaisseau, ou plutôt parce qu'il vouloit absolument passer par le Détroit de Magellan ou de Cap Horn, malgré la défense du Capitaine. Le second y fut abandonné par un accident malheureux: ce pauvre Indien étant allé à la chasse des boucs sauvages, l'Armateur Anglois avec lequel il étoit venu, & qui mouilla à la rade de cette Isle, fut obligé de lever l'ancre & de s'enfuir pour échapper à la poursuite de quelques Capres Espagnols. Ainsi il fut dans la nécessité d'établir son domicile dans cette Isle le
mieux

mieux qu'il put, comme avoit fait le Pilote Anglois. Les cabanes, lorsque je les vis, étoient couvertes de peaux de chien marin & de bouc sauvage. Ces deux Solitaires y avoient vécu, l'un deux ans & l'autre trois, de la manière qu'on peut lire dans l'histoire de Robinson Crusoë. Il y a dans cette histoire bien des choses qui sont vraies à l'égard de ces deux hommes, comme on peut s'en assurer dans le relations des voyages de Messieurs Dampier & Rogers, faits à la mer du Sud & autour du monde, à l'article de l'Isle Jan Ferdinando. Le premier de ces voyageurs en y abordant, y trouva le Pilote & le remena dans sa patrie; le second en fit autant à l'égard de l'Indien. Il est certain que les aventures de ces deux hommes, sur-tout la vie solitaire qu'ils ont été forcés de mener dans l'Isle en question, a donné naissance

à l'histoire de Robinson Crusoë ; car outre la conformité de plusieurs particularités, ce livre parut en Angleterre l'an 1709. justement un peu après que le Pilote y fut de retour. L'Auteur cependant y a mêlé une infinité de fables, jusqu'à ne pas sauver même la vraisemblance ; de sorte que son livre est plutôt un Roman qu'une histoire. Il faut pourtant avouer, qu'il savoit parfaitement bien l'art d'embellir son sujet : on y trouve des endroits des plus touchans, capables d'exciter jusqu'aux larmes la compassion du Lecteur. Cette matière parut si riche & si intéressante à quelques autres Auteurs, qu'en suivant la même route sous le même titre d'un second Robinson, ont forgé des Romans, ou les aventures qui y sont racontées, choquent si fort la vérité, qu'on ne sauroit les parcourir sans ennui. Je me suis bien gar-

gardé de tomber dans le même défaut en donnant au Lecteur cette relation des voïages que j'ai faits : je n'y avance rien qui ne soit conforme à la verité.

Pour reprendre le fil de ma narration, je dirai que nous vîmes aussi sur les côtes de cette Isle un vaisseau Espagnol qui y avoit échoué. Les Espagnols en avoient sauvé & transporté les effets à Chili ; nous y trouvâmes cependant encore quelques vaiselles d'argent. Notre Amiral conçut d'abord le dessein de s'assurer de la possession de cette Isle à son retour. Sa situation & sa fertilité étoient de grands motifs. Tous les vaisseaux qui seroient allés dans les Terres Australes, ou qui en seroient revenus, y auroient relâché & s'y seroient pourvus de vivres & de toutes sortes de rafraîchissemens. On y auroit pû établir une nombreuse colonie, étant certain , que
plus

plus de six cens familles y trouveroient aisément leur subsistance. D'ailleurs il y a grande apparence, qu'avec le tems on auroit découvert quelque riche mine dans les montagnes. Mais comme notre grande expédition pour la découverte des Terres Australes échoüa malheureusement, ce beau dessein de Monsieur Roggwein n'a pû s'exécuter. L'Isle de Jan Ferdinando est située à la hauteur de $33\frac{1}{2}$ jusqu'à 34. degrés de latitude Méridionale. Elle a quinze lieuës de circuit, éloignée d'environ cent lieuës des côtes de Chili. L'air y est fort sain; & nos malades s'y rétablirent en peu de tems. Aussi cette Isle est-elle située sous le meilleur climat, savoir au milieu du cinquième. Tous les pais tant au Nord qu'au Sud, qui sont situés dans ce climat, passent pour les plus fertiles; j'en parlerai plus au long dans le Chapitre suivant.

Aussi.

Aussitôt que nous eumes assez de provision de vivres & de rafraîchissemens & que nos vaisseaux furent radoubés, nous remimes à la voile au mois de Mars, après avoir fait dans cette Isle un séjour de trois semaines; & nous continuâmes notre voiage vers les Terres Australes.

CHAPITRE X.

- I. *Description du cinquième climat.*
- II. *On prouve que ce climat est le meilleur de tous.*

POur ce qui regarde les endroits les plus fertiles de la terre, ils sont tous situés, ainsi que l'Isle dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent, au milieu du cinquième climat, savoir à trente-trois jusqu'à trente-quatre degrés de latitude. Il est certain que c'est au soleil qu'il faut attri-

attribuer le produit des fruits de la terre. Les pays froids sont par conséquent les moins fertiles. Mais de l'autre côté il n'est pas moins vrai que les pays extrêmement chauds n'aient le même défaut. C'est donc uniquement dans les pays tempérés qu'on doit trouver la plus grande fertilité. Mais comme il faut établir leur situation & leur donner une hauteur fixe, voici simplement ce qu'il y a à observer. Les jours les plus longs de l'été, savoir à la hauteur de soixante-six degrés trente minutes, étant de vingt-quatre heures, la hauteur que nous cherchons, en prenant le milieu, doit nécessairement être à peu près au degré trente-trois.

L'examen de cette position en pourra rendre la vérité plus claire. On conviendra aisément, que les Provinces de Barbarie, de Perse, de Syrie, de Chaldée, de l'Indostan, de
mê-

même que les Isles de Candie, de Chypre & de Japon sont les païs les plus fertiles de la terre. Elles sont, comme chacun sait, toutes situées dans le cinquième climat, savoir entre le trentième & le trente-sixième degré de latitude. On remarque la même chose dans le païs de Canan, ou la Province de Galilée passe pour la plus belle & la plus fertile, parce qu'elle est située au Septentrion, & par conséquent plus près que les autres de la hauteur que nous venons de fixer. Il est de même du nouveau monde, dont les Provinces de Caroline, de Floride, du nouveau Mexique & de Californie, toutes situées au Nord sous le cinquième climat, peuvent être comparées aux belles & aux plus fertiles régions de la terre; & c'est grand dommage que les habitans ne les cultivent pas autant qu'il faudroit.

Dans

Dans l'Amerique Méridionale il y a des Provinces qui par leur beauté & leur fertilité peuvent aller de pair avec les plus vantées de toute la terre. Le Cap de Bonne-Espérance est un país si charmant, qu'il y en a peu qui le surpassent. L'air y est fort sain. La terre y produit en abondance du vin, du bled, des fruits; & elle nourrit une quantité prodigieuse de toutes sortes de bestiaux & de gibier, tellement que les habitants y vivent comme dans un paradis. Le país de Chili est encore une de ces belles contrées. Sa ville Capitale, nommée St. Jago, est située entre le 33. & 43. degré de latitude. Les Espagnols, à qui cette Province appartient, disent qu'elle n'a point la pareille. On trouve à peu près les mêmes richesses de la nature dans le país de Panaguai, situé à l'Est de Chili. L'Uruguai la Plata, Tukuma &c.

&c. toutes Provinces du cinquième climat, sont tellement fertiles, qu'on peut les mettre au-dessus de toutes les autres.

Ceux qui ont passé différens climats conviendront tous avec moi, que la chaleur est beaucoup plus forte dans l'Isle de Ceylan & sur les côtes de Malabar que dans les pais situés sous la Zone torride ou sous le premier climat. De l'autre côté il est certain, que la chaleur dans le Royaume de Bengale & à Suratte est encore plus véhémente, comme étant dans le troisième climat, au lieu que Malabar est sous le deuxième. La chaleur d'été & la fertilité augmentent toujours à mesure de Suratte jusqu'à Detey, ville Capitale du Grand-Mogol, celle-là étant située à vingt-un, celle-ci à trente degrés de latitude. Le soleil est beaucoup plus fort à Gameron, ville située dans le golphe

phe de Balsera, appartenante au Roi de Perse, qu'à Suratte, parce qu'elle est située dans le quatrième climat. La même augmentation de chaleur se fait sentir toujours à proportion de Gameron jusqu'à Hispahan, parce que la première est à vingt-six & l'autre à trente-deux degrés de latitude. Tout ce que je viens d'avancer est si clair & si évident, qu'on ne sauroit raisonnablement y faire la moindre objection.

De toutes ces remarques fondées sur l'expérience on peut inferer & prouver d'une manière invincible, que les pays du cinquième climat sont les meilleurs & les plus fertiles. S'il n'en étoit pas ainsi, la chaleur dans les pays qui sont sous le premier climat ou la Zone torride, seroit si forte que personne ne pourroit y habiter; le terroir même seroit comme brulé & incapable de rien produire.

duire pour servir de nourriture aux hommes & aux bêtes. D'autres régions d'un climat froid auroient par contre au milieu de l'été si peu de chaleur, que rien ne pourroit y croître. Cependant on fait que dans nos pays de Nord comme la Suède, Pologne, Livonie &c. la force du soleil en été fait plus d'effet dans deux ou trois semaines qu'il n'en fait pendant deux ou trois mois dans les pays qui sont sous la ligne même. La raison en est claire : c'est que dans les pays du Nord les nuits étant en été extrêmement courtes, le terroir ne sauroit se rafraîchir, mais reste toujours échauffé, & la chaleur y est quelquefois aussi véhémente que sous le premier climat. Mais elle ne dure pas longtems, car aussi-tôt que le soleil commence à y darder ses rayons obliquement, les nuits durent plus longtems; de sorte qu'il arrive souvent que les

fruits & les plantes ne parviennent pas toujours à leur maturité.

Les païs du sixième climat sont moins fertiles que ceux du cinquième. Par la même raison ceux du septième, huitième & neuvième doivent le céder à ceux du sixième ; & c'est ainsi qu'ils diminuent en bonté & fertilité jusqu'au vingt-quatrième climat, sous lequel sont une partie de Laponie, la Russie, la Sibirie.

Si quelqu'un vouloit, pour s'assurer de la vérité que je viens d'avancer, faire un voyage par les différens climats de la terre, il trouveroit que la position que j'ai établie *que les païs du cinquième climat sont les plus beaux & les plus fertiles*, est vraie & inébranlable. Supposé que quelqu'un voulût faire le voyage dans cette vûë, il faudroit qu'il allât d'abord à Tyr en Sirie, ville située à trente-trois degrés de latitude. Cette Provin-

ce,

ce, sur-tout les environs de cette ville est un païs délicieux abondant en toutes sortes de bonnes choses. De-là le curieux voïageur seroit tenu de se rendre à Tunis ou à Salée, villes sur les côtes de Barbarie, & à la hauteur de trente-trois degrés de latitude. On ne sauroit disconvenir, que la Barbarie, sur-tout les contrées de la dite hauteur ne soient une des Provinces les plus belles & les plus fécondes de toute la terre. Notre voïageur pourroit continuer sa route & aborder au Cap de Bonne-Esperance, où il trouvera un terroir qui produit les plantes les plus belles & des fruits les plus délicieux, & qui surpassent infiniment ceux des autres païs, parce que cette région est aussi située à la hauteur de trente-trois degrés de latitude. Enfin il pourroit terminer son voyage en allant

118 *Histoire de l'expédition*

à la Chine, & y examiner particulièrement les environs de Nankin, autrefois ville Capitale de cet Empire, & située à la même hauteur ; aussi ces contrées sont-elles des plus charmantes & des plus fertiles qu'on puisse voir. La Province de Honan, pareillement située dans le cinquième climat, peut aussi être mise au rang des pays les plus abondans & les plus délicieux ; ses fruits tant connus qu'inconnus en Europe en font une preuve parlante.

CHAPITRE XI.

I. *Départ de l'Isle Ferdinando. Découverte d'une Isle. III. Description de cette Isle & remarques sur la cicogne.*

EN partant d'ici nous primes notre route vers le pays de Davids, qui est une partie de la
Ter.

Terre Australe , située à Oüest-Nord-Oüest. On dit qu'il fut découvert l'an 1680. par le Capitaine Davids qui commandoit alors un Capre Anglois. Dampier & Waffer l'assurent du moins dans leurs relations de voïages faits à la mer du Sud. A dix milles de Joan Ferdinando nous vimës l'Isle de petit Ferdinando. Elle étoit déserte , & paroissoit moins fertile & plus petite que les autres Isles que nous avions vûes. On dit qu'il s'y trouve beaucoup de boucs sauvages. S'il est vrai, la chasse de ces animaux y doit être bien aisée, à cause du peu d'élevation des montagnes. Je ne saurois dire, si cette Isle est pourvûe de quelque havre , & si ses côtes sont de bon ancrage, parce que nous n'y avons pas abordé. Nous avançames toujours beaucoup par la Mousson de Sud-Est , qui nous mena presque par toute la mer du Sud. Enfin

nous arrivâmes à la hauteur de vingt-huit degrés de latitude Méridionale , & de deux cent cinquante-un degrés de longitude. Nous nous flattâmes de trouver à cette hauteur le pays de Davids. Ce qui nous confirma d'abord dans cette opinion, fut une grande quantité d'oiseaux , parmi lesquels il y avoit beaucoup de serfelles. A quoi il faut ajouter la variation du vent qui commença alors, ce qui sur les côtes où souffle la Mousson, est un signe qu'on n'est pas fort éloigné de terre. Quelques-uns même de notre équipage prétendirent l'avoir vûe. Mais nous ne vîmes point de pays de Davids, au grand étonnement de notre Amiral. Je crois ou que nous l'avons passé, ou qu'il n'y a point de pays à cette heure. Ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart des côtes des Terres Australes s'étendent vers l'Est & l'Ouest, ou
l'Est,

l'Est, le Nord & le Sud-Oüest ; cette situation est peut-être une des principales causes, pourquoy ces terres ont demeurées inconnues à tant de voïageurs. Lorsqu'on a le vent d'Oüest-Nord-Oüest, on les passe ; & avec le vent de Nord-Oüest on s'en éloigne entièrement. J'ai vérifié ceci après un examen des plus mûrs, par une carte exacte que j'ai dressée de toutes les Terres Australes découvertes. On y voit clairement, que les voïageurs les ont toujours laissées à côté, ou qu'avec un vent de Nord-Oüest ils s'en sont détournés tout-à-fait. Nous allames encore vers l'Oüest à douze degrés au-delà de la longitude cy-marquée ; & nous vîmes continuellement plusieurs oiseaux de terre & de mer, qui nous accompagnèrent jusqu'à ce que nous atteignîmes la hauteur d'une Isle. Comme c'étoit le sixième d'Avril,

jour de l'anniversaire de la Résurrection de Notre Seigneur, nous l'appellâmes l'Isle de Pâques. Elle a dans son circuit environ seize lieues. La Galere Africaine, un de nos vaisseaux, y approcha fort près, & rapporta ensuite qu'elle paroissoit très-fertile; & qu'il falloit qu'elle fût habitée, puisqu'on y avoit vu de la fumée en quelques endroits. Le lendemain nous y fîmes voile avec tous nos vaisseaux, pour y chercher un port. Un des habitans vint au-devant de nous jusqu'à deux milles dans un cannot. Nous lui fîmes signe d'aller au bord du vaisseau Amiral où nous le reçûmes bien. On lui donna d'abord une pièce de toile pour se couvrir, car il étoit tout nud. On lui offrit aussi du corail & d'autres brimborions; il les pendit tous, avec un poisson sec au col. Son corps étoit tout peint de toutes sortes de figures. Il étoit brun;
ses

ses oreilles étoient extrêmement longues & pendoient jusqu'aux épaules , apparemment qu'il avoit porté des pendans d'oreille qui par leur pesanteur les avoient ainsi allongées , comme on voit pratiquer la même chose parmi les Negres du pais du Grand-Mogol. Il étoit assez grand , fort & robuste , d'une phisionomie heureuse. Il étoit gai , vif & agréable en gestes & lorsqu'il parloit. On lui donna un verre de vin , il le prit , mais au lieu de le boire il se le jetta aux yeux ; ce qui nous surprit beaucoup. Pour moi je crois , que cet Insulaire s'imagina , que nous eumes dessein de l'empoisonner ; ce qui est assez en usage parmi les Indiens. Nous l'habillames ensuite , & on lui mit un chapeau : mais on voioit bien qu'il n'y étoit pas accoutumé ; il s'y prit fort lourdement. On lui donna aussi à manger ; mais il ne sçut se servir ni de cuil-

cuiller ni de fourchette ni de couteau. Après qu'il fut régalé, on ordonna aux Musiciens de jouer de plusieurs sortes d'instrumens. La symphonie lui donna beaucoup de gaieté ; & chaque fois qu'on le prit par la main , il commença à sauter & à danser.

Quant à nous, nous étions charmés de l'arrivée de cet Insulaire. Comme nous ne pumes pas jeter l'ancre le même jour, nous le renvoyâmes chez lui en lui laissant tous ces petits presens, afin que les autres pussent savoir de quelle manière nous l'avions reçu. Mais il paroissoit nous quitter à regret. Il leva ses deux mains, tourna les yeux vers l'île, & commença à crier avec grande force, en proferant ces paroles: *Odorroga! Odorroga!* Il eut bien de la peine à se résoudre de rentrer dans son canot; & il nous fit comprendre, qu'il souhaitoit qu'on le laissât dans notre vais-

vaisseau & qu'on le débarquât ensuite dans son Isle. Il y a de l'apparence qu'en faisant ces cris il ait imploré son Dieu, puisque nous vîmes quantité d'idoles dressées sur les côtes. Nous demeurâmes à la rade toute la nuit. Le lendemain à la pointe du jour nous entrâmes à Sud-Est dans un golfe pour y mouiller. Plusieurs milliers de ces Insulaires s'y rendirent. Quelques-uns nous apportèrent des poules avec quantité de racines. D'autres restèrent sur les côtes, courant & revenant d'un endroit à l'autre comme des bêtes sauvages. Ils vinrent aussi en foule voir nos vaisseaux de plus près, apparemment curieux de la nouveauté du spectacle, ou pour savoir ce que nous étions venus y chercher. Ils allumerent aussi des feux aux pieds de leurs idoles pour y faire des offrandes, & pour les implorer. Nous ne pûmes cependant
pas

pas y aborder ce jour-là. Le lendemain, de grand matin, nous vîmes qu'ils s'étoient prosternés le visage tourné vers le lever du soleil, & qu'ils avoient allumé plusieurs feux servant apparemment d'holocaustes du matin à l'honneur de leurs idoles. Nous fîmes aussitôt tous les préparatifs pour la descente, mais avant que de l'exécuter l'Insulaire que nous avions reçu à notre bord deux jours auparavant, vint une seconde fois accompagné de plusieurs autres, nous apporter une grande quantité de poules & de racines apprêtées & accommodées à leur manière. Il y avoit parmi eux un homme tout-à-fait blanc. Il portoit des pendans d'oreille ronds & blancs, de la grosseur d'un poing. Il avoit l'air extrêmement dévot, & il y a de l'apparence que c'étoit un de leurs Prêtres. Un de ces Insulaires qui étoit dans son canot, fut tué d'un

d'un coup de fusil, je ne fais comment. Cet accident malheureux répandit parmi eux une consternation si grande que la plûpart se jetterent dans la mer pour gagner les côtes à la nage; d'autres restèrent dans leurs nasselles & tacherent de se sauver à force de rames. Enfin on fit la descente tant désirée, avec cent cinquante hommes tant soldats que matelots. Notre Amiral s'y trouva en personne, & me donna le commandement d'une petite troupe. Je fus le premier qui mis pied à terre. Les habitans vinrent aussi-tôt au-devant de nous en si grand nombre, que pour avancer il falloit presser la foule & se faire jour par force. Comme quelques-uns d'entre eux ôserent toucher à nos armes, on fit feu sur eux; ce qui les effraia & les dispersa tout à coup, mais quelques momens après ils se rallierent. Cependant ils n'approcherent pas de

de nous aussi près qu'auparavant ; ils demeurèrent toujours éloignés de dix pas, dans la persuasion d'être à cette distance à couvert & à labri de l'effet de nos mousquets. Par malheur le feu que nous avons fait sur eux en avoit tué plusieurs, entre lesquels étoit celui, qui étoit allé le premier au-devant de nous ; ce qui nous chagrina beaucoup. Ces bonnes gens, pour avoir les corps morts, nous apportèrent de nouveau toutes sortes de vivres. Leur consternation étoit au reste très-grande. Ils firent des cris & des lamentations lugubres. Tous, hommes, femmes & enfans en allant au-devant de nous, portoient des branches de palme & une esce d'étendart rouge & blanc. Leurs présents consistoient en figures d'Indes, noix, cannes à sucre, racines poulées. Ils se jetterent ensuite à genoux, planterent leurs drapeaux

peaux devant nous, & nous présenterent leurs branches de palme en signe de paix. Ils nous témoignèrent par leurs postures les plus humiliées combien ils souhaitoient d'avoir notre amitié. Enfin ils nous montrèrent leurs femmes en nous faisant connoître que nous pouvions disposer d'elles & en emmener quelques-unes dans nos vaisseaux. Touchés de toutes ces démonstrations d'humilité & de soumission la plus parfaite, nous ne leur fîmes aucun mal. Au contraire on leur fit présent d'une pièce entière de toile peinte, longue de 50. à 60. aunes, du corail, petits miroirs &c. Comme ils virent par-là, que notre dessein étoit de les traiter en amis, ils nous rapportèrent un peu après encore cinq cens poules, toutes en vie. Ces poules ressembloient à celles de l'Europe. Ils les avoient accompagnées de racines rouges & blanches, &

d'une grande quantité de pommes de terre, dont le goût est à peu près comme celui du pain, aussi ces Insulaires s'en servent-ils à sa place. On nous donna aussi quelques centaines de cannes à sucre, outre beaucoup de *Pisans*. Ce sont des figues d'Indes, grosses comme une courge, & longues à proportion, couvertes d'une écorce verte. La chair en est douce comme du miel & comme des figues ordinaires. On en trouve quelques-fois jusqu'à cent à une seule tige. Ses feuilles sont larges de trois pieds, & longues de six à huit pieds. On prétend que ce sont les mêmes feuilles, dont nos premiers Parens se couvrirent après leur chute; mais ce n'est qu'une conjecture fondée sur ce que cette feuille est la plus grande & la plus forte de toutes les plantes qui croissent dans le pays d'Orient & d'Occident.

Nous

Nous ne vîmes dans cette Isle d'autres animaux que des oiseaux de toutes sortes ; mais il se peut qu'au cœur du pais il y en ait d'autres, puisque les habitans firent connoître d'avoir vû des pourceaux lorsqu'ils virent ceux que nous avions dans nos vaisseaux. Pour apprêter leurs mets, ils se servent comme nous des pots de terre. Il nous parut, que chaque famille avoit son hameau pour elle séparé des autres. Leurs cabanes sont profondes de quarante à soixante pieds, larges de six à huit pieds, composées d'un grand nombre de perches, cimentées par une terre grasse ou limon, & couvertes de feuilles de palmier. Pour ce qui est de leur entretien & leur subsistance, il est certain, qu'ils la tirent entièrement du produit de la terre. Tout y étoit planté, semé & labouré. Les arpens étoient séparés les uns des autres avec beau-

coup d'exactitude, & les limites tirées au cordeau. Dans le tems que nous y fumes, presque tous les fruits & plantes étoient dans leur maturité. Les champs & les arbres en étoient chargés abondamment. Je suis persuadé que si nous avions pris la peine de parcourir ce pays, nous y aurions trouvé encore bien des bonnes choses. Dans leurs maisons il y avoit peu de meubles & tous sans prix, excepté quelques couvertures rouges & blanches, qui leur servoient tantôt d'habit & tantôt de matelats. L'étoffe en étoit douce à toucher comme de la soye, & il y a de l'apparence qu'ils ont des metiers pour la fabriquer.

Ces Insulaires sont en général vifs, bien faits, vigoureux, assez minces, & savent courir avec beaucoup de vitesse. Ils ont l'air doux, agréable, modeste & soumis; & ils sont extrêmement

ment peureux & craintifs. Toutes les fois qu'ils nous apportent quelques provisions, soit poules soit fruits ou autre chose, ils les jettent à nos pieds avec précipitation, & s'en retournerent dans le moment aussi vite qu'ils pouvoient. Ils sont en général bruns, comme les Espagnols; on en trouve cependant qui sont assez noirs, & d'autres qui sont tout-à-fait blancs. Il y en a encore, dont le teint est rougeâtre comme s'ils étoient brûlés du soleil. Les oreilles leur pendoient jusques aux épaules; & quelques-uns y portoient deux boules blanches comme une marque d'un grand ornement. Ils ont le corps peint de toutes sortes de figures d'oiseaux & d'autres animaux, les uns plus beaux que les autres. Leurs femmes sont en général fardées d'un rouge très-vif & qui surpasse de beaucoup celui que nous connoissons; nous

n'avons pû découvrir de quoi ces Insulaires composent une couleur si belle. Elles se couvrent de couvertures rouges & blanches, & portent un petit chapeau, fait de roseau ou de paille. Elles s'affirent souvent près de nous & se deshabillerent, en souriant & nous agaçant par toutes sortes de gestes. D'autres qui restoit dans leurs maisons, nous appelloient & nous firent signe de venir auprès d'elles. Les habitans de cette Isle ne portent point d'armes, du moins n'en avons-nous vû aucunes; mais j'ai remarqué, qu'en cas d'attaque ces pauvres gens se fioient entièrement sur l'assistance de leurs idoles, érigés en quantité sur les côtes. Ces statues étoient routes de pierre, de la figure d'homme avec de grandes oreilles: la tête étoit ornée d'une couronne, le tout fait & proportionné selon les regles de l'art; ce qui nous

nous étonna beaucoup. Autour de ces idoles de vingt à trente pas à la ronde il y avoit un parquet fait de pierres blanches. Plusieurs des habitans servoient les Idoles plus fréquemment & avec plus de dévotion & de zele, ce qui nous fit croire que c'étoient des Prêtres; d'autant plus qu'on voioit sur eux quelques marques distinctives: non seulement de grosses boules pendoient à leurs oreilles, mais ils avoient aussi la tête toute rasée. Ils portoient un bonnet fait de plumes blanches & noires, qui ressembloit parfaitement à celles de cicognes; ce qui nous fit d'abord naître la pensée que ces oiseaux pourroient bien, en quittant l'Europe, se réfugier ici en partie. Cependant aiant réfléchi depuis à cette conjecture, je ne l'ai pas trouvé fondée. Il est bien vrai, que si la cicogne ne cherche autre chose que les pays toujours

chauds, elle le trouveroit bien ici, cette Isle étant située à la hauteur de vingt-huit degrés & demi de latitude. Mais l'expérience nous montre le contraire, cet oiseau étant en Europe au commencement du printems. Pour moi je suis du sentiment, que lorsque la cicogne quitte l'Europe, elle s'envole vers le climat sous le Pole Méridional. Le principal motif, si j'ose m'exprimer ainsi, que cet oiseau puisse avoir de changer ainsi de climat, est à mon avis la crainte de ne pas trouver en Europe sa nourriture au-delà de l'automne, & qu'il cherche un pais, où le printems, à son arrivée, commence, pour la trouver sûrement. Ainsi il se peut que la cicogne quittant l'Europe, cherche sa nourriture sous le climat de quarante à cinquante degrés de latitude Méridionale, soit dans quelques terres inconnues, soit dans
le

le païs de Hernandus Gallego ,
découvert en l'an 1595 , & qu'elle
y reste jusqu'à l'automne , qui la
fait retourner au Nord. On trou-
ve d'ingénieuses observations sur la
nature de cet oiseau dans les livres
des Savans , comme d'Epiphane ,
Franciscus Heidelinus , Guicciar-
din , Munster & d'autres.

Vers le soir nous nous retira-
mes tous au bord de nos vaisseaux ,
dans le dessein de revenir le lende-
main & de parcourir le païs par
tout pour le connoître plus parti-
culièrement. Au reste nous ne pû-
mes savoir si ces Insulaires étoient
soutmis à un Chef ou Prince. Ils
se voioient & se parloient sans dis-
tinction. Les plus âgés d'entre eux
portoient sur la tête des plumes
ressemblantes à celles d'autruche , &
un bâton à la main. On pouvoit re-
marquer que dans chaque maison ou
famille le plus ancien y gouvernoit
& donnoit des ordres. Cette Isle est

fort commode à y relâcher, & y chercher des rafraîchissemens. Tout y est cultivé & labouré; elle est remplie de bois & de forêts. Le terroir m'a paru propre pour la semence des grains; & il y a des endroits élevés où l'on pourroit planter des vignes, chose très-commode pour ceux qui voudroient aller dans les Terres Australes. Il nous fut impossible d'exécuter le dessein que nous avions formé de parcourir cette Isle. Il s'éleva un vent d'Oüest avec tant de violence que deux de nos ancres furent détachées; de sorte que nous nous trouvâmes obligés de gagner la hauteur, si nous ne voulions courir risque d'échoüer. Le malheur n'eut pas été fort grand, puisqu'à la perte de nos vaisseaux près, nous aurions pu vivre tranquillement parmi ces Insulaires, & nous servir de cette occasion à les convertir au Christia-

tianisme. Nous flottames d'abord pendant quelques jours sur la même hauteur, & fimes tout ce qui étoit possible en prennant différens cours pour découvrir le país de Davis; mais toutes nos peines étoient inutiles. Nous fimes donc voile vers la Mauvaise Mer de Schouten, cinglant toujours à l'Oüest, dans l'espérance de découvrir quelque país. Mais il y a de l'apparence, que nous fimes une grande faute & qu'il fallut prendre la route à Sud, & non pas à l'Oüest, parce qu'il s'éleva tout à coup un vent alisé de Sud-Est, qui souffla avec impétuosité, & que nous ne vimes plus aucun oiseau, marques certaines que nous nous étions éloignés de terre. Ainsi je crois fermement, que si nous avions tourné à Sud-Oüest, nous n'aurions pas manqué de découvrir du país. Il falloit donc nous consoler par
l'es-

l'espérance de pouvoir bientôt
aborder à quelque Isle.

CHAPITRE XII.

- I. *Découverte des mauvaises Eaux,*
& de cinq nouvelles Isles. II.
Description des ces Isles. III.
Naufrage & perte du vaisseau la
Galere d'Afrique.

EN partant de l'Isle de Pâques nous avançames avec beaucoup de rapidité, en sorte que nous fumes en peu de tems à la hauteur des *mauvaises Eaux* de Schouten. Cette partie de la mer du Sud fut découverte par ce Voïageur en 1615. Nous crumes pouvoir à cette hauteur découvrir une partie des Terres Australes. Mais en changeant la route d'Oüest-Nord-Oüest en Sud-Oüest, nous nous en détournames tous les jours. Comme nous nous ima-

imaginames cependant être dans la bonne & véritable, nous passames toujours par les mauvaises eaux jusqu'à trois-cens lieuës, ainsi cent cinquante lieuës de plus que n'a fait Schouten.

Ce Voïageur dit dans sa Rélation sur ce sujet, qu'il avoit vû un jour une éspece de nasselle ou de cannot, qui pour se sauver & lui échapper, s'étoit enfui en prennant sa route vers le Sud; de-là il conclut qu'il dût y avoir des païs habités de ce côté-là. Dans la Carte que j'ai dressée des Terres Australes, il s'y trouve une traite de deux mille lieuës. Pour y aborder, la route la plus sûre est celledu Sud-Sud-Oüest, puisqu'on va droit au païs, ainsi qu'on fait avec le cours de Nord-Est ou Nord-Nord-Est lorsqu'on veut aborder sur les côtes de l'Amerique.

Nous avions déjà fait huit cens lieuës depuis l'Isle de Pâques, sans voir

voir aucune terre, & tout le changement que nous fîmes dans notre route étoit inutile, jusqu'à ce qu'enfin à la hauteur de quinze degrés & demi de latitude Méridionale nous découvrîmes une Isle, dont la situation étoit très-basse, & les côtes remplies de sable jaunâtre. Comme on apperçut au milieu d'elle une espèce de lac, nos Chefs présumèrent que c'étoit *l'Isle des Chiens*, découverte par Schouten, qui doit avoir cette particularité; & c'est pour cette raison qu'ils ne trouverent pas à propos d'y aborder. Pour moi, je suis d'un sentiment différent & crois, que Schouten n'a jamais vû cette Isle. On trouvera que mon opinion à cet égard est fondée, si l'on fait attention à ce que Schouten dit de *l'Isle des Chiens*, de même qu'à sa longitude & à sa latitude; ainsi j'ai donné à l'Isle en question le nom de *Carls-Hof*; c'est-à-dire, *Cour de Charles*.
Sa

Sa situation est de quinze degrés, 45. minutes de latitude & de deux-cens-quatrevingt de longitude; & son circuit est environ de trois lieues. Nous nous éloignames donc de cette Isle sans l'examiner de près. Le vent alisé commença à changer & se rangea au Sud-Ouest, ce qui est signe de quelque terre voisine. Ce changement poussa nos vaisseaux la nuit suivante entre plusieurs Isles sans que nous pumes nous imaginer que dans cet endroit il dût y en avoir. Notre Vaisseau, la *Galere d'Afrique* étant l'avant-voilier parce qu'il prennoit le moins d'eau, s'engagea entre quelques rochers, dont il ne put se détacher. Dans ce danger il donna le signal coup sur coup. Le *Tienhoven* qui étoit le plus éloigné, se mit d'abord en devoir de lui donner du secours; & le vaisseau-Amiral, s'étant tourné pour le même but, se trou-

trouva si près d'une côte, que nous en eûmes une extrême frayeur. On fit aussitôt jeter la sonde, & heureusement pour nous on n'y trouva pas de fond. Notre chaloupe se mit d'abord en mer pour tâcher de sauver nos amis. On fit tout au monde pour dégager le vaisseau, mais inutilement; la force du vent l'ayant poussé trop avant & serré entre deux rochers, dont on ne put le dégager. Comme nous vîmes l'impossibilité d'en venir à bout, on tâcha seulement de sauver le monde. Nous y réussîmes assez. Plusieurs gens de l'Equipe avoient été cependant blessés par les contusions qu'ils reçurent des rochers; & tout le malheur tomba sur un pauvre matelot du vaisseau le *Tienhoven*, qui voulant aider ses amis qui avoient fait naufrage, se noya. Les Insulaires, au bruit qu'on fit de dégager le vaisseau, après avoir allumé des

des feux en plusieurs endroits accoururent en foule sur le rivage. Comme nous craignimes qu'ils n'eussent quelque mauvais dessein, on fit feu sur eux pour les faire reculer. Le lendemain matin nous vîmes clairement dans quel danger tous les trois vaisseaux avoient été la veille. Nous nous trouvâmes environnés de quatre Isles escarpées de rochers; en sorte que nous ne pûmes pas savoir par quelle route nous y étions entrés. Nous eûmes donc de fortes raisons de remercier le bon Dieu de ce qu'il lui a plu de nous préserver d'un danger si éminent. Nous n'en étions cependant pas tout-à-fait quitte, puisqu'il se passa encore cinq jours, avant que nous pûmes, allant tantôt à la bouline, & tantôt par divers détours, gagner le large. Pendant ce tems ceux qui étoient restés dans le vaisseau-Amiral, ne purent être informés du sort de la *Galere d'Afri-*

que & de son Equipage. Enfin la chaloupe du *Tienhoven*, après avoir fait le tour de ces Iles, vint leur apprendre que le monde étoit fauvé, hormis un seul matelot; & que les Insulaires, après qu'on eut fait feu sur eux, s'étoient retirés.

Aussi-tôt que nous nous trouvâmes en sûreté, l'Amiral envoya un détachement à l'Isle où le naufrage étoit arrivé, pour y prendre les gens de l'Equipage. La chaloupe les ayant reçus, on vit qu'il manqua cinq hommes, savoir un Quartier-maître & quatre matelots. Comme pendant le tems qu'ils furent dans cette Isle, ils s'étoient mutinés contre les Officiers & qu'ensuite ils avoient pris querelle entre eux-mêmes jusqu'à se battre aux coups de couteau, dont quelques-uns furent blessés, ils s'étoient cachés pour éviter le châtimement; d'autant que le Capitaine Rosenthael les eut menacé de les faire tous pendre,

dre, aussi-tôt qu'ils seroient à bord du vaisseau-Amiral. On trouva à propos de m'envoier vers eux avec un autre détachement pour les prendre ; mais à notre arrivée s'étant cachés dans les broussailles, ils firent feu sur nous , en sorte que nous n'osâmes pas mettre pied à terre. Enfin nous entrâmes dans l'Isle sans pourtant tirer sur eux , comme nous étions en droit ; nous les appellâmes en les priant de retourner avec nous, avec assurance qu'on ne leur feroit aucun mal ; que l'Amiral lui-même en avoit donné sa parole. Mais ils ne se fierent pas à nous, & crurent rien de tout ce que nous pûmes leur dire. Voiant donc que tout étoit inutile pour les pouvoir ramener , nous les laissâmes ; & nous allâmes chercher des herbes , des fruits & plantes maritimes qui se trouverent dans cette Isle en abondance.

Toutes ces Isles sont situées entre le quinzième & seizième degré de latitude Méridionale , à douze lieuës vers l'Oüest de Carls-Hof; chacune peut avoir quatre ou cinq lieuës de circuit. Celle contre laquelle le vaisseau *la Galere d'Afrique* avoit échoüé, nous l'appellames *l'Isle pernicieuse*; deux autres *les deux freres*, & la quatrième *la sœur*. Elles étoient toutes quatre tapissées d'une verdure charmante, & garnies de beaux arbres, entre lesquels il y avoit beaucoup de cocotiers, dont je parlerai amplement dans le Chapitre suivant. A l'égard des herbes, elles étoient fort salutaires & servirent de grand soulagement à nos malades. Nous y trouvâmes aussi beaucoup de moules, de nacres, de mere-perle & d'huitres perlières; de sorte qu'il y a beaucoup d'apparence, qu'on pourroit y établir une pêcherie de perle très-

très-avantageuse ; d'autant que nous trouvâmes aussi des perles dans quelques huitres, que les habitans avoient arrachées des rochers. Ces Îles sont extrêmement basses, enforte que quelques endroits en étoient inondés alors ; mais les habitans y navigeoient avec de bons canots, & d'autres navires pourvus de cables & de voiles. Il y avoit aussi dans quelques endroits du rivage des cordes, dont le fil ressembloit plutôt au chanvre qu'au lin. Les habitans de l'Île, où nous perdîmes notre vaisseau, sont plus grands que ceux de l'Île de Pâques ; & nous n'en avons pas trouvé depuis de plus grands. Quelques-uns de nos gens ont assuré qu'ils avoient vu des vestiges de pied de ces Insulaires, longs de vingt pouces. Ils avoient tous le corps peint de toutes sortes de couleurs. Leurs cheveux sont fort longs de couleur noire, &

brune, tirant un peu sur le roux. Ils portoit des piques de la longueur de dix-huit jusqu'à vingt pieds. Leur physionomie ne présage pas un naturel doux & humain ; ils l'ont tous fort cruelle & méchante. Ils marchent par troupes de cent ou cinquante, nous faisant continuellement signe d'aller à eux, & se retirant toujours à l'autre côté de l'île, apparemment dans l'intention de nous attirer dans quelque bois ou embuscade pour nous charger avec avantage & se venger ainsi de ce que nous avions tiré sur eux. Comme il n'y avoit plus rien à faire ici pour nous, & que d'ailleurs le fond de ces côtes n'étoit pas de bon ancrage, il fut résolu de continuer notre chemin, avec toute la précaution possible, pour voir, si nous ne pouvions découvrir quelque pays, dont on pût tirer plus d'avantage que nous n'avions fait par le passé.

CHAPITRE XIII.

I. On découvre plusieurs Isles au nombre de neuf. II. Description de ces Isles.

COMME ce fut déjà le dixième mois, que nous eumes couru les mers, & que d'ailleurs nous fumes mal nourris faute de rafraîchissemens, le scorbut & d'autres maladies nous emportèrent du monde chaque jour. L'unique remède à ces maux eût été, en attendant, quelques herbes salutaires: nos malades ne souhaitèrent autre chose. Le lendemain de notre départ des Isles pernicieuses, nous vîmes à huit lieues de-là vers l'Oüest une Isle que nous appellâmes l'*Aurore*, parce que nous la découvrîmes à la pointe du jour. Nous eussions perdu ici notre vaisseau le *Tienhoven*, si le jour avoit

retardé d'une demi-heure. Il n'étoit éloigné des côtes escarpées que de la portée d'un coup de canon. La vûe d'un danger si éminent nous saisit de fraïeur. On donna aussi-tôt le signal à faire tourner le vaisseau. La manœuvre fut difficile, & on eut toutes les peines du monde de le sauver. Ce peril causa un tumulte parmi les matelots: déjà trop mécontents d'une si longue & pénible navigation, ils voulurent, pour ainsi dire, forcer l'Amiral de retourner, ou du moins leur donner une assurance du paiement de leur solde; quand même il arrivât, qu'on perdit encore un vaisseau. Cette demande des matelots étoit bien fondée & juste. Leurs travaux étoient des plus rudes dans ces mers inconnues, & ils devoient à tout moment s'attendre à en perdre tout le fruit, la coutume voulant, que ceux qui reviennent en Hollande sans vais-

vaisseau, soient privés de leurs gages. L'Amiral eut la bonté de s'engager par serment, que quelque malheur qu'il pût arriver, tout leur seroit païé. On tint aussi parole; & quoi que nous eussions perdu le vaisseau la *Galere d'Afrique*, & que les deux autres fussent saisis ensuite à Batavia, tous les gens de l'Equipage furent exactement païés, lors de notre retour à Amsterdam.

L'Isle de l'*Aurore* dont j'ai parlé ci-dessus, a environ quatre lieues de circuit; elle est chargée de broussailles & d'arbres, & tapissée d'une très belle verdure. Comme nous n'y trouvâmes aucun endroit propre à mouiller, nous la quittâmes aussi-tôt. Vers le soir du même jour nous arrivâmes à la vûe d'une autre, que nous appellâmes pour cette raison la *Vépre*. Son circuit est environ de douze lieues; elle est fort basse, au reste très-

belle & garnie d'arbres. Nous continuâmes notre cours toujours à l'Oüest jusqu'à quinze à seize degrés. Le lendemain nous découvrimus tout d'un coup d'autre país; & comme on vit par-ci par-là de la fumée, nous jugeâmes qu'il dût être habité. Nous y fîmes voile avec toute la diligence possible, & nous apperçûmes plusieurs des habitans se promener dans des canots, le long de la côte. En y approchant de plus près, nous vîmes que tout ce país étoit un amas de plusieurs Isles situées les unes tout près des autres. Nous y entrâmes insensiblement si avant, que nous commençâmes à craindre de pouvoir nous dégager. On fit d'abord monter au haut du mât un des pilotes pour qu'il avertit de l'endroit par où on pût sortir. Un tems assez calme qui regna alors, fut notre bonheur, la moindre tempête auroit fait échoüer nos vais-

vaisseaux contre les rochers , sans qu'on y eut pû apporter le moindre secours. Nous sortimes donc sans aucun accident fâcheux. Ces Isles étoient au nombre de six, toutes fort riantes, & qui, prises ensemble, pouvoient avoir une étendue de trente lieues. Elles sont situées à vingt-cinq lieues à l'Oüest des *Isles pernicieuses* Nous leur donnâmes le nom de *Labyrinthe*, parce que pour en sortir nous fumes obligés de faire plusieurs détours. Comme il y eut trop de danger à y mouiller & que d'ailleurs aucun des habitans ne fut venu sur les rivages, nous résolûmes de ne pas nous y arrêter. Nous continuâmes notre route, navigeant toujours à l'Oüest, & au bout de quelques jours nous nous trouvâmes à la vûe d'une Isle, qui paroissoit belle & élevée. Nous ne pûmes pas trouver du fonds d'ancrage, & nous n'osâmes pas y approcher

cher de trop près. C'est pour-
quoi on mit les deux chaloupes en
mer, chacune avec vingt-cinq hom-
mes pour aller à terre. Les habi-
tans ne s'apperçurent pas sitôt de
notre dessein, qu'ils vinrent en fou-
le se porter sur la côte pour s'op-
poser à notre descente. Ils por-
toient de longues piques, & nous
montroient combien ils savoient
les manier. Ces chaloupes ne
pouvant assez approcher de l'Isle
à cause des rochers, nous primes
la résolution de nous jeter dans
l'eau, chacun portant ses armes
avec du plomb, de la poudre &
quelques brimborions sur la tête.
Quelques-uns cependant y reste-
rent pour faire continuellement feu
sur les habitans, afin de nettoier
le rivage & faciliter ainsi la descen-
te. Cet expédient nous réussit à
souhait; & nous touchames à ter-
re sans trouver de la résistance de
la part des Insulaires, qui effraïés
du

du feu de la mousqueterie, s'étoient retirés. Aussi-tôt que nous fumes dans une distance à pouvoir être vûs d'eux, nous leur montrames des petits miroirs, du corail &c. Ils approcherent alors de nous sans hésiter, & sans faire paroître la moindre crainte. Après qu'ils eurent reçu ces présens, nous allames avec eux voir l'intérieur du païs & y chercher des herbes pour soulager nos malades. Nous en trouvames à souhait & en si grande quantité, que nous en remplimes en peu de tems douze grands sacs, six pour le *Vaisseau-Amiral*, & six pour le *Tienhoven*. Les habitans eux-mêmes nous aiderent à en cueillir. Nous y vimes aussi quantité de fleurs de Jasmin. Ainsi nous fumes fort contents de cette petite expédition, & eumes lieu de l'être aussi de ces Insulaires. Nous apportames incessamment les herbes à nos malades, qui

qui en eurent plus de joye que si nous leur eussions apporté de l'or ou de l'argent.

Le lendemain nous retournâmes dans l'isle en plus grand nombre que le jour précédent, non seulement pour y cueillir des herbes, mais aussi pour tacher d'y faire quelque autre découverte avantageuse. La premiere chose que nous fîmes en y arrivant, fut de donner au Roi ou Chef de cette Isle des miroirs, du corrail, & quelques autres quinquailleries. Il les accepta, mais avec une espece d'indifférence & de dédain qui ne présagea rien de bon. Il est vrai qu'en échange il fit d'abord chercher des noix de cocos, accommodées de deux différentes façons, une partie en servant à en boire, & l'autre à en manger. Ce Chef étoit distingué des autres Insulaires par quelques ornemens consistant en nacres de perle qu'il portoit

toit autour du corps & des bras, de la valeur d'environ six-cens florins de Hollande. Les femmes admirèrent beaucoup notre teint blanc, nous regardant & nous touchant depuis les pieds jusqu'au cap, & nous faisant mille caresses. Mais elles étoient des traitresses; elles ne nous cajolerent tant que pour nous endormir & nous tromper plus sûrement; desorte que si ces Insulaires eussent pris autant de précaution en exécutant leurs mauvais desseins, nous eussions tous perdu la vie. Voici ce qui arriva. Aussitôt que nous eumes rempli d'herbes une vingtaine de sacs, nous avançames plus avant dans le país en montant sur des rochers escarpés & qui bordoient une vallée profonde. Les Insulaires nous précéderent & nous les suivimes sans avoir de soupçons. Mais lorsqu'ils virent que nous avions
don.

donné dans le panneau, ils nous quitterent brusquement. Nous vîmes alors en même tems quelques milliers qui sortirent des creux des montagnes ; de sorte que nous comprîmes qu'ils avoient donné l'allarme pour nous accabler. Nous tinmes cependant bonne contenance, & eussions bien souhaité d'en venir aux mains dans une plaine, où il nous eut été facile de leur tenir tête. Leur Chef jugeant qu'il étoit tems de nous attaquer, nous fit signe avec son bâton de ne pas avancer ; mais au lieu d'y déferer, nous continuâmes toujours notre chemin. Là-dessus il donna le signal, & une grêle de pierres vint fondre sur nous, sans cependant faire grand mal. Nous leur répondîmes de notre mousqueterie, qui leur tua beaucoup de monde, & par la première décharge nous vîmes tomber leur Chef. Ils ne prirent pas pour cela la fuite, mais
con-

continuerent avec plus de fureur à nous jeter des pierres; desorte que nous fumes presque tous blessés, & hors d'état de nous défendre plus longtems. Nous nous retirâmes donc, pour nous mettre à couvert des pierres, derrière un rocher, d'où nous tirâmes sur eux avec tant de succès, qu'un grand nombre mordit la poussière. L'opiniâtreté de ces sauvages étoit cependant si grande qu'il ne nous fut pas possible de les faire reculer; de sorte que nous fumes obligés de nous retirer, sans avoir pû éviter une nouvelle grêle de pierres, qu'ils firent pleuvoir sur nous. Nous eumes dans cette action quelques morts; & les blessures que plusieurs de nos gens reçurent, quoique peu considérables d'abord, devinrent dans la suite mortelles par le scorbut qui s'y mit, de sorte que peu d'entre eux en échapperent.

Tome I.

L

Après

Après que nous nous fumes dégagés de ce mauvais pas, nous primés nos sacs remplis d'herbes, & rejoignimes nos vaisseaux, Le recit que nous fimes de ce malheur à ceux qui y étoient demeurés en garde, fit tant impression sur eux, que dans la suite, toutes les fois qu'il s'agissoit d'entrer dans quelque Isle, personne ne vouloit le hazarder.

Nous appellames cette Isle, *L'Isle de Recréation* à cause des herbes salutaires que nous y trouvames. Elle est située à la hauteur de seize degrés de latitude, & de deux-cens-huitante-cinq de longitude; & son circuit est environ de douze lieuës. Le terroir en est très fertile; il y avoit une grande quantité d'arbres, principalement des palmiers, des cocos, & du bois de fer. Il est fort vrai-semblable, que cette Isle cache dans son sein des métaux & d'autres choses précieuses; mais
com-

comme on ne l'a pas examinée, on n'en sauroit rien dire de positif. Ces Insulaires étoient fort adroits, d'une taille médiocre, forts & robustes, vifs, & bien faits; leurs cheveux étoient longs, noirs & luisans, engraisés d'huile de cocos, ainsi que c'est la coutume de plusieurs nations Indiennes. Ils avoient tous le corps peint comme ceux de l'Isle de Pâques. Les hommes se couvroient le milieu du corps d'un ret qui leur passoit entre les cuisses; mais les femmes étoient entièrement couvertes d'une étoffe, aussi douce au toucher que la soie. Elles portoient aussi en marque d'ornement des nacres de perle, autour du corps & des bras. Comme il n'y eut pas ici beaucoup de sûreté pour nos vaisseaux à cause du fonds qui étoit de mauvais ancrage, & que d'ailleurs il n'y eut pas moien, vû la hauteur des rochers, de rencon-

noître l'intérieur de cette Isle, nous trouvâmes à propos d'en partir au plutôt.

CHAPITRE XIV.

- I. *On assemble le conseil pour délibérer, si l'on devoit changer notre voiage & quitter les Terres Australes.* II. *Raison principale pourquoi nous n'avons pas réussi dans nos desseins.* III. *Route plus commode pour aller aux-Terres Australes.*

AUssi-tôt que nous eumes résolu de quitter l'Isle de Récréation, l'Amiral fit assembler le conseil à bord de son vaisseau. Il lui fit part du contenu de sa commission, portant que si à la hauteur de la longitude & de la latitude, où nous nous trouvâmes alors, on n'y pût découvrir quelques pays, lui Amiral seroit tenu de s'en retourner.

tourner. Quelques-uns de nos Officiers furent fort surpris de cet ordre, & représenterent qu'étant déjà si fort avancés, la chose valoit bien la peine d'aller encore plus loin. Mais l'Amiral repliqua qu'il y avoit déjà au-delà de dix mois que notre navigation avoit duré sans qu'on eut pû réussir: qu'il y avoit encore à faire un voiage de longue durée, savoir celui des Indes Orientales par où il falloit passer pour repatrier. Il ajouta, que comme les vivres diminuoient tous les jours & les maladies de l'autre côté augmentoient, il n'étoit pas de la prudence ni de la charité de sacrifier encore plus de monde pour l'amour d'un dessein, dont l'exécution paroissoit si éloignée & si incertaine: que si le malheur vouloit que nous perdissions encore vingt hommes, on ne seroit plus en état de manœuvrer & de gouverner nos vaisseaux, sans parler

d'autres difficultés que je passe sous silence. Mais la véritable raison d'un changement si subit & d'un retour si précipité, étoit l'envie que la plupart de nos Chefs avoient d'aller aux Indes Orientales. Ils craignoient de manquer la Mousson, par un plus grand retardement ; & dans ce cas-là nous aurions été forcés de rester dans la mer du Sud encore six mois. Ainsi avorta tout notre grand dessein pour lequel on s'étoit donné tant de peines. On résolut de naviger vers les Indes Orientales avec toute la diligence possible. Plusieurs de nous prévoioient les malheurs qui nous survinrent dans la suite pendant cette route. Il eût mieux valu, que nous eussions cinglé vers le pays de Quier, puisque selon nos conjectures, nous n'en étions éloignés qu'environ cent cinquante lieues. Mais les sentimens contraires de nos Officiers empê-

che.

ehérent q' on ne pût prendre une résolution si salutaire : l'un vouloit aller à l'Orient, l'autre à l'Occident. Ceux qui se déclaroient contre le voiage des Indes Orientales, disoient qu'en continuant notre route, suivant notre premier projet, nous découvririons sans doute l'une ou l'autre Isle propre à y faire une descente, & à remettre nos malades. Pour y être en sûreté & nous mettre à couvert des sauvages, on auroit pu dans ce cas y ériger un fort, & pour leur ôter tout ombrage, les traiter avec douceur & ainsi les ramener. On auroit de cette façon pu vivre en paix avec les habitans, apprendre leur langue, & par ce moyen connoître à fonds le país où nous aurions ainsi vécu. Par ce moyen on auroit été en état de pousser notre voiage toujours à l'Est, laissant à côté les Terres Australes, vers le Cap de Horn, & ainsi avec le tems

venir à bout de nos desseins. C'est une erreur de s'imaginer, que pour découvrir & connoître à fond une terre inconnue & en tirer quelque utilité, il faut y entrer avec une troupe de gens armés. On ne fait par-là autre chose que s'attirer les habitans à dos, qui, s'ils sont tant soit peu guerriers, auront toujours le dessus; outre qu'ils sont en état, en refusant des vivres & d'autres choses nécessaires, de nuire beaucoup à ceux qui les visitent ainsi. Le meilleur moyen dans ces occasions est la douceur & les caresses. Lorsqu'on entre dans un pais inconnu les armes à la main, les habitans s'effrayent d'abord, s'imaginant qu'on veut leur faire la guerre, les rendre esclaves, ou les détruire. Dans cette idée il est naturel de penser qu'ils doivent s'y opposer. La douceur est d'autant plus nécessaire qu'on ignore les langues de la plûpart de ce peuples éloi-

éloignés ; & que par conséquent on ne sauroit leur faire comprendre qu'on n'a aucun dessein de les maltraiter. Une petite troupe de gens sans armes, en entrant dans un pays ou une Isle, fera toujours plus de progrès dans les recherches de ce qu'ils veulent savoir, qu'un grand nombre qui par les armes porte partout l'effroi & la mort. Les Espagnols en découvrant l'Amerique ont suivi la pernicieuse maxime que je viens de blâmer. Ils y ont d'abord tirannisé, & massacré dans le seul Mexique plus d'habitans qu'il n'y eut alors dans toute la Castille. S'ils les avoient conservés, ils se seroient épargnés depuis ce tems-là des sommes immenses qu'il a fallu dépenser pour l'achat des Esclaves, qu'on envoie dans ce pays-là au défaut de ses habitans.

Enfin on résolut de prendre notre cours vers la Nouvelle Bretagne

gne & la Nouvelle Guinée ; & de-là le continuer par les Isles Molucques , jusqu'aux Indes Orientales , pour nous y pourvoir de vivres , de munitions , d'y enroller aussi quelques matelots , & enfin d'y faire provision de tout ce dont nous eussions besoin pour notre retour. Ainsi nous n'abordames le país de Pierre Ferdinand de Quier , nommé autrement Isles de Salomon par Alvares de Saverdra qui les a découvertes. Il les avoit ainsi appellées , parce qu'y ayant trouvé beaucoup d'or il présuma qu'elles durent être le véritable Ophir où Salomon envoia autrefois ses vaisseaux pour y prendre ce précieux métal. Je prouverai dans le Chapitre suivant , combien peu cette conjecture est fondée , en communiquant au Lecteur sur ce sujet quelques remarques par lesquelles je ferai voir où le vrai Ophir de Salomon doit être

être situé. J'y ferai aussi mention de quelques terres australes dont plusieurs voyageurs parlent dans leurs relations. Enfin j'y apporterai les raisons pourquoi la Terre Australe nous a été si longtems cachée & inconnue.

CHAPITRE XV.

- I. *De la navigation de Salomon.*
- II. *Du vaisseau du Grand-Mogol destiné au transport des tributs.*
- III. *De la Mousson dans les Indes.*
- IV. *Du véritable Ophir.* V. *De la Terre Australe.*

ON fait par l'Ecriture, qu'autrefois des vaisseaux de Salomon firent une navigation considérable en partant d'Ezeon-Geber, éloigné de quarante-quatre lieues de Jerusalem & passant par la mer Méditerranée le long des côtes d'Afrique ; ainsi que firent alors quelques Rois des Païens. Comme les Juifs dans ce tems-là avoient
peu

peu de connoissance de la marine, les serviteurs du Roi Hiram accompagnoient ceux de Salomon pour leur servir de guides & de pilotes. Il y a beaucoup d'apparence, que les vaisseaux ne firent que raser les côtes jusques aux Indes, non seulement ceux qui appartenoient à des particuliers qui y trafiquoient, mais aussi ceux qui y alloient recueillir les tributs de plusieurs Rois d'Orient, tous vaisseaux de Salomon, comme on voit au 2. liv des Chron. cap. 9. 23. 24. ainsi que fait aujourd'hui le Grand-Mogol. Les Hollandois nomment le vaisseau de ce dernier Monarque destiné à charger les tributs tous les ans, le *Mendiant de Mogol*, parce qu'à l'exemple des pauvres, qui mendient leur pain de maison en maison, ce vaisseau ne passe pas un seul havre ou port. Il entre dans tous, & à son arrivée les Rois tributaire ont l'ar-

l'argent tout prêt, qui monte tous les ans à la même somme, pour laquelle ils sont taxés. Ce vaisseau aiant fait le tour, s'en va à Mocha, ville située dans l'Arabie Heureuse sur le bord de la mer Rouge, où il reste jusqu'à ce que la Mousson d'Oüest soit passée. Alors porté par le vent d'Est & escorté par plusieurs vaisseaux Moresques, pour être à l'abri des Pirates & des Armateurs, il part pour Suratte, où ces contributions sont mises dans la Caisse du Grand-Mogol. Il ne faut pas s'imaginer que puisque les vaisseaux de Salomon emploioient autrefois trois ans pour ce voiage, ils aient pour cela toujours été sur mer ; mais on doit croire, qu'ils ont été obligés, comme il arrive de nos jours, d'attendre les divers moussons ou changemens de vent. Les vaisseaux qui partent aujourd'hui aux Indes, & qui immédiatement en reviennent, n'emploient

pioient guères moins de dix-huit ou vingt mois, quoique par l'invention de la boussole ils aient le chemin beaucoup plus court que n'ont eu ceux de Salomon, qui outre qu'ils ne perdoient jamais la terre de vûe, étoient obligés d'entrer dans tant differens ports. Les moussons qui soufflent du côté du fleuve Gange à Suratte, en Perse, à Moccha, sur les côtes de Malabar, de Cormandel, dans l'Isle de Ceylon, à Sumatra, dans les Isles Molucques, en Chine & au Japon, changent tous les six mois, outre qu'il faut encore compter par an deux mois, qu'on nomme *mois douteux*, qui sont ceux d'Avril & de Septembre, parce que le vent pendant ce tems là varie beaucoup. Il y souffle après cela constamment pendant cinq mois; sur quoi les mariniers se reglent, & prennent leurs mesures avec plus de certitude qu'ils ne sauroient faire

faire dans les mers d'Espagne, du Nord ou dans la Méditerranée. La mousson d'Est commence dans les païs cy-nommés au mois d'Avril ou de Mai, & celle d'Oüest au mois de Septembre ou d'Octobre; & c'est ce qui sépare dans ces contrées les deux grandes saisons d'hyver & d'été. Cependant ces vents alisés n'y sont pastellement fixes qu'on ne s'apperçoive de quelque irrégularité. De tout cela on peut inferer que le succès des voïages aux Indes dépend principalement des vents réglés lorsqu'on fait en profiter à tems; & que la longueur en est inséparable. Pour revenir aux vaisseaux de Salomon, il y a très grande apparence, qu'ils ont été uniquement destinés à apporter l'or que les differens Rois d'Asie devoient païer comme un tribut. Car si ceux qui étoient dans les vaisseaux, eussent gagné cet or par le commerce, ou tiré de quelques riches

riches mines, ils auroient sans doute rapporté tantôt plus tantôt moins; mais l'Ecriture parle d'une somme fixe tous les trois ans, savoir quatre cens cinquante talens, autant de quintaux d'or. Pour ce qui regarde le nom d'Ophir, il y a quelque probabilité, que les Indes furent ainsi appellées par ses habitans qui descendoient d'Ophir, petit-fils d'Ebers dont l'Ecriture parle. Cette nomination a peut-être commencé à avoir lieu lorsque les païs furent partagés, ou dans le tems de la première Monarchie fondée par Nimrod. Joseph dans son Histoire des Juifs Liv. 8. chap. 7. appelle Ophir *le païs d'or*, puisqu'on y avoit trouvé une grande quantité de ce metal, dont Salomon s'étoit enrichi. On ne sauroit dire, que cette richesse soit venue à Salomon de l'Amerique, puisqu'il est certain, que les anciens n'avoient pas la moindre connoissance de ce nouveau

veau

veau monde; de sorte qu'on peut dire avec assurance, que cet précieux metal ne fut tiré dans ce tems-là que des pais d'Orient. Dans le Liv. de Moïse chap. 2. les Indes sont aussi appellées Hevila, du nom d'un frere du Prince Ophir. On peut conjecturer par là, que dans les premiers tems ces deux freres regnerent dans les pais situés du côté de la Presqu'Isle de l'Inde, & du fleuve Gange, & qu'ils les appellerent chacun de son nom, Ophir & Hevila. Il se peut, qu'Ophir eût eu sa résidence dans le Royaume de Malacca, appartenant aujourd'hui aux Hollandois, & qui est proprement la clef des Indes, puisque les vaisseaux, qui en passant par le détroit de la Sonde à côté de l'Isle Sumatra pour aller aux côtes d'Asie, sont obligés de prendre ce chemin-là. C'est par cette raison qu'on rencontre toujours quantité de navires dans ce

passage; les Hollandois, Anglois, François, Portugais & d'autres s'en servent ordinairement. A douze lieuës de Malacca il y a une montagne extrêmement haute, qu'on peut voir assez clairement à une distance prodigieuse. Les habitans, aussi bien que les étrangers, l'appellent Ophir; & on dit qu'elle renferme de riches mines d'or. Cependant on en tire fort peu de ce metal, mais beaucoup plus d'étain. La montagne est entourée d'un grand marais qui fait qu'on ne peut y approcher d'assez près. Tout ce país du tems que les Portugais le possédoient, fut appelé la *Malacca d'or*. On voit par-là que D. Alvarès de Savedra s'est trompé lorsqu'il avance que ce sont les Isles, qu'il a nommées Isles de Salomon, où la flotte de ce Roi aborda autrefois; & d'ailleurs il est certain, que dans ce tems-là ni les Juifs ni les Païens n'eurent assez de

de connoissance de la marine, pour avoir jamais ôsé s'éloigner si fort de la terre ferme.

Après la découverte des Isles de Salomon par Savedra, les Espagnols ont mis tout en œuvre pour découvrir quelques païs au Sud, jusqu'à ce qu'enfin Pedro Ferdinando de Quier & Louis Perez de Torres y réussirent. Le premier de ces deux Marins présenta ensuite au Roi Philippe II. plusieurs Mémoires, dans lesquels il lui communiqua ses découvertes & ses observations faites des Terres Australes. Il y ajouta en disant, *qu'il seroit très-avantageux à la Couronne d'Espagne, d'y établir quelques Colonies.* Avec la permission du Lecteur je ferai ici quelques extraits du dernier Mémoire de de Quier, pour les mettre en parallele avec ce que disent quelques autres voïageurs, & avec ce que j'ai observé moi-même.

De Quier en parlant de l'étendue de ce país dit : *c'est une region qui fait à peu près la quatrième partie de la terre ;* & il juge qu'elle est plus grande que l'Europe, l'Asie Mineure & la mer Caspienne toutes ensemble. Si l'on fait quelque attention à tant de différens peuples & aux país qu'ils habitent, on verra que cette conjecture n'est pas sans fondement. Il est certain que la distance depuis la pointe Occidentale de la Nouvelle Guinée jusqu'aux bornes Orientales du país de Hernando Gallego, est pour le moins de deux mille lieuës, en la prennant de la ligne équinoxiale jusqu'à la hauteur de cinquante, deux degrés de latitude & de cent de longitude. Au nombre de ces régions il faut mettre la Nouvelle Hollande, la Nouvelle Bretagne, la Nouvelle Zeelande, le país de Hernando Gallego, ceux de Diemen & de
de

de Quier, ou ce qui est la même chose, le país nommé par plusieurs Terre Australe inconnue, avec les Isles de Salomon. Pour moi je crois, que ce vaste país du Sud ne va pas seulement jusqu'à cinquantedeux degrés, mais qu'il s'étend même jusques sous le Pole Austral, ainsi que les país à l'opposite sont vers le Pole Septentrional.

De Quier & Torres disent encore, que c'est un país beau & fertile, produisant non seulement toutes sortes de choses, nécessaires pour la subsistance de l'homme, mais aussi de précieuses, comme de l'or, de l'argent, des pierres, des noix muscates, du poivre, du gingembre, de la canelle &c. Il est vrai qu'ils ajoutent qu'ils n'avoient examiné ce país que le long de ses côtes. Mais ils assurent que par ce qu'ils y ont vû on peut juger, que l'intérieur doit être un paradis. Pour moi, je ne suis

pas étonné de ce que ces deux voyageurs avancent sur ce sujet. Outre certaines marques extérieures que ce pays a de commun avec ceux où ces richesses se trouvent, sa situation va par tous les climats, depuis les plus chauds jusqu'aux plus froids; desorte que l'on en doit conclure, que la nature y a distribué les choses précieuses, chaque sorte en son endroit. Il seroit à souhaiter qu'on eût occasion d'examiner ce pays à fond, & que quelque curieux voyageur voulût entreprendre cette tâche. Je suis persuadé, que ceux qui se donneroient cette peine, s'en trouveroient abondamment récompensés. Mais il faudroit pour cela de la patience, & ne pas se rebuter d'abord: les choses les plus précieuses & les plus rares, sont celles que la nature cache le plus. Elle n'en favorise ordinairement que ceux qui par leur travail & leurs soins les méritent
pour

pour ainsi dire. Si les voïageurs ont tant de fois échoüé dans ces fortes d'entreprises, il le faut uniquement imputer au peu de constance qu'ils ont eue dans leurs recherches.

Dans les Terres Australes on trouve trois fortes d'habitans. Les uns ont le teint olivâtre, d'autres sont tout-à-fait noirs & d'autres tout-à-fait blancs. Guillaume Schoutens rapporte, qu'à son arrivée il y vit un jour un grand nombre de Noirs, parmi lesquels se trouvoit un seul Blanc. Herera dit, que la pointe Orientale de la Nouvelle Guinée, principalement du côté de Madreo de Dio est habitée par des hommes blancs. Quant à moi, j'assûre y avoir vû non seulement des habitans blancs, noirs & jaunâtres mais aussi d'autres qui avoient le teint rougeâtre, brulé sans doute par l'ardeur du soleil. Ceci s'accorde aussi avec ce qu'en dit de Quier.

M 4

Un

Un certain Rabbi, nommé Aaron Levi du mont Sinäi, dans son petit traité intitulé *Muckwa Israël*, ou salut des Juifs, croit, que les hommes blancs ou olivâtres, qui habitent les païs du Sud, sont les descendans des dix Tribus du peuple Israël qui furent dispersées. Cette opinion est bien ridicule, car on fait que la connoissance de la marine n'étoit pas autrefois à beaucoup près aussi grande pour pouvoir naviger jusques dans les mers si éloignées; & qu'il est impossible d'aller dans le païs du Sud par terre. Elle est aussi contraire au sentiment de ceux qui prétendent que ces Israélites allèrent s'établir du côté de la mer Caspienne. Je me suis informé plusieurs fois auprès de quelques-uns qui demeurèrent dans la Nouvelle Guinée, pour savoir au juste l'origine de ces hommes blancs qui y habitent dans la pointe Orientale & dans d'autres païs

païs du Sud ; mais on ne m'a rien
fû dire de positif sur ce sujet. On me
repondit seulement que ces hom-
mes blancs n'avoient presque point
de commerce avec les peuples voi-
sins ; qu'ils étoient habillés à peu
près comme les anciens Juifs ; qu'ils
portoient de longues barbes ; que
dans leurs temples on trouvoit peu
ou point d'ornemens ; & que leur
langue étoit toute différente de
celle de leurs voisins. De Quier
dit, que les habitans dans les
Terres Australes sont extrême-
ment adonnés à l'idolatrie. Il
n'en faut pas s'étonner. La doc-
trine Chrétienne n'y a jamais été
prêchée ; & la secte de Ma-
homet n'y a pas été introduite,
comme il est arrivé dans plusieurs
païs des Indes Orientales. J'ai
tout lieu de croire, que ces peu-
ples ont à peu près le même culte
que ceux de l'Isle de Pâques.

De Quier dit aussi, que les Na-
M 5 tions

tions du Sud sont divisées entre elles en plusieurs factions. Guillaume Schoutens rapporte, qu'étant arrivé dans une certaine Ile de la mer du Sud, les habitans le prioient de les assister contre leurs ennemis. Leurs armes sont l'arc & la flèche; & toutes les fois que nous abordames quelque part, ils vinrent toujours au-devant de nous avec ces mêmes armes. Ils ne les quittent pas même lorsqu'ils se mettent dans un cannot; preuve certaine qu'ils ont des ennemis, & qu'ils prennent cette précaution pour pouvoir se défendre & s'attrouper les armes à la main, en cas de surprise.

A l'égard de la forme du gouvernement de ces peuples, de Quier dit, qu'elle ressemble à une République. Celle qui est établie dans l'Ile de Pâques est sans contredit celle de nos premiers peres. L'Ecriture nous apprend, que dans
ce

ce tems-là l'ainé de chaque famille en étoit le Chef & le maître absolu; & elle allégué l'exemple de Ruben, l'ainé des fils du Patriarche Jacob, qui outre le souverain pouvoir dans sa maison, avoit aussi la direction des Sacrifices. La même forme de gouvernement a été aussi établie dans plusieurs Isles de l'Amerique, & dura jusqu'à l'arrivée des Espagnols & d'autres Nations étrangères, qui en faisant la conquête, y établirent chacune la sienne. On peut bien juger, que ces petits Rois ou Princes étoient sans éclat & sans grande suite. Cependant il y a de l'apparence que le respect que l'on leur portoit, alloit fort loin. Guillaume Shourens raconte, qu'à son arrivée dans l'Isle de Horn & dans une autre, qu'il ne nomme pas, il avoit vu dans chacune un de ces petits Rois, dont il fut parfaitement bien reçu; ajoutant, que chacun
d'eux,

d'eux, pour lui faire honneur, ôtèrent leurs couronnes, faites de plumes de toutes sortes de couleurs, & les mirent sur la tête de quelques-uns de l'équipage qui l'accompagnoient.

De Quier, en parlant des vivres & des alimens qu'on trouve dans les Terres Australes, dit qu'il y a une si grande quantité de bêtes à corne, de pourceaux, de boucs, de poules &c. que le país en peut non seulement nourrir ses propres habitans, mais aussi en fournir à d'autres. Cette vérité est confirmée par d'autres voïageurs, comme Guillaume Schoutens, Abel Tasman & Savedra. J'ai trouvé la même abondance, ainsi que je l'ai déjà dit, dans l'Isle de Pâques. La bonne mine de ces Peuples tous forts, grands & robustes, prouve assez qu'ils ne manquent de rien, & que leur nourriture est bonne & succulente. Le même

me Auteur dit, que le pain dont ces peuples se servent, est nourissant, solide & d'un bon goût, & fait de trois sortes de racines. Nous trouvâmes dans plusieurs Isles différentes sortes de racines; nous en mangeâmes même avec plaisir, le goût en étant fort agréable. Quelques-unes ressemblent aux betteraves de l'Europe, tant pour la grosseur que pour la couleur. Mais je ne saurois dire, si ce sont justement celles dont les habitans font leur pain. J'y ai trouvé aussi une sorte de pommes de terre, qui ont précisément le même goût, qu'une pâte faite de farine & d'eau que les Allemands nomment Klöse.

Pour ce qui regarde les plantes & herbes, de Quier dit, que ces contrées en produisent en quantité & de toutes sortes. Quant aux cannes à sucre, il est certain que presque tous les pays chauds en produisent. Ici il y en a beaucoup; les
ha-

habitans nous en apportoitent tant, que nous fumes souvent obligés de les renvoyer. Nous y vîmes aussi quantité de fleurs de Jasmin des plus belles avec des noix de cocos, des Pisans ou figues d'Indes, des pommes de grenade & plusieurs autres fruits qui nous étoient inconnus.

On trouve parmi ces nations quelques sortes d'instrumens de Musique. Ils aiment aussi la danse; & il y a de l'apparence, que leur humeur les porte à la gaiété & aux divertissemens. Abel Tasman rapporte, qu'étant dans la Baye, nommée *Baye de Larron*, il entendit un grand bruit d'un cors. Il ne savoit d'abord à quel dessein on sonnoit de cet instrument; mais il apprit ensuite qu'on s'en servoit lorsqu'on étoit menacé d'une invasion d'ennemi, pour donner l'alarme & avertir les habitans de courir aux armes. A l'égard des instrumens qui servent
aux

aux plaisirs, Schoutens dit, que les deux Rois, dont j'ai parlé plus haut, faisoient joier de la flute devant eux, & que ceux qui l'accompagnoient, commençoient à sauter & à danser. J'ai dit aussi ci-dessus, que cet Insulaire, qui vint au-devant de nous dans un cannot, commençoit à danser aussi-tôt que nos Musiciens eurent touché de leurs instrumens. Je ne saurois dire précisément, si outre la flute ces peuples connoissent d'autres instrumens, & s'ils ont aussi des tambours de basque, ainsi qu'on les trouve parmi presque tous les Indiens.

A l'égard des utensiles qu'on trouve chez eux, ils sont pour la plupart faits de terre; au moins de Quier l'assûre. J'ai vû dans l'Isle de Pâques que les habitans y apprêtoient les poules dans des pots de de terre. Le même Auteur dit aussi, que ces Nations ont des navires assez

assez bien construits, dont ils se servent pour aller d'une Isle à l'autre. J'en ai été témoin oculaire plusieurs fois; en sorte qu'on ne sauroit révoquer en doute ce qu'en dit de Quier. Guillaume Schoutens rapporte qu'étant dans les Mauvaises Eaux dans une distance d'environ cent lieues des Isles de Salomon, il vit un bâtiment, qui aussi tôt qu'il s'aperçut de lui, tacha de s'échapper; mais qu'après avoir fait feu dessus, blessé & tué quelques-uns qui y étoient, les autres sautèrent dans l'eau & se fauvoient à la nage; que s'étant ensuite rendu maître de ce navire, il y avoit trouvé quelques femmes & enfans, avec des provisions de vivres qui consistoient en poules. Il dit que ce bâtiment ressembloit beaucoup à un petit Gallain de Java; c'est une espèce de bateau, fait en forme de ceux, dont on se sert sur les rivières de Main & de Rhin.

Nous

Nous trouvames aussi dans quelques Isles des voiles , fabriquées comme celles de Hollande. Le fil en ressemble à celui de chanvre ; & ces voiles surpassent de beaucoup celles des Indes & de Java.

De Quier fait aussi mention d'un très-beau Golfe ou l'on peut commodément aborder , situé à la hauteur de quinze degrés de latitude. Il l'appelle *Golfe de Philippe*, disant qu'il entre dans le païs jusqu'à vingt lieuës , & que les vaisseaux y sont à l'abri des tempêtes. Hernandus Gallego dit , qu'étant parti de la Nouvelle Guinée vers le Détroit de Magellan, il fut jetté par un vent d'Oüest sous le païs du Sud , qu'il regardoit comme une terre coupée ; apparemment qu'il se trouva alors au Golfe dont parle de Quier. Abel Tosman rapporte qu'étant près d'une terre au Sud , il y trouva un Golfe des plus beaux & des

plus commodes. Guillaume Schoutens & Herera parlent de plusieurs havres & rivières des pays du Sud. Dampier a été aussi bien avant dans un Golfe; de sorte qu'il présuma, que c'étoit une rivière qui passe par tout le pays d'un bout à l'autre. Nous vîmes dans ces contrées plusieurs bayes & embouchures considérables; ce qui me fait croire, que toute cette région doit être fort commode pour les vaisseaux & le transport des marchandises.

Christophe Colomb n'étoit pas entièrement persuadé de l'existence des Terres Australes; il le présuma seulement fondé sur les mêmes principes qu'il suivoit alors de la découverte de l'Amerique. C'est une chose étonnante que depuis cette dernière découverte on ait regardé ceux, qui s'efforçoient de prouver l'existence des Terres Australes inconnues, comme des visionnaires, ou comme on dit
en

en proverbe , comme des gens qui *ont passé la ligne*. Combien de railleries & de paroles piquantes Colomb n'a-t-il pas essuïé au sujet de son projet , pour la découverte des Indes Occidentales ! Il proposa d'abord la chose à la République de Genes , sa patrie ; mais elle le renvoia. De-là il alla en Portugal, en Espagne, en Angleterre pour y offrir ses projets & ses services ; mais il fut par tout balotté , une Cour le renvoyant à l'autre. Ces mauvaises réceptions ne le rebuterent point ; il alla pour la seconde fois en Portugal, & y fit tant auprès du Roi, que ce Prince fit assembler tout ce qu'il y avoit dans son Royaume de gens habiles dans l'Astronomie , dans la Géographie & dans la Marine , pour examiner le projet de Colomb. Mais ils conclurent tous unanimement qu'il n'y avoit rien de si ridicule que ce même projet, &

que cet homme n'avoit pas le cerveau sain.

Après ce second renvoi, tout autre que Colomb auroit désespéré de réussir jamais ; mais inébranlable dans ses principes il alla faire une nouvelle tentative en Espagne. Il trouva le moïen de faire goûter son plan au Roi ; mais quelque bonne volonté qu'eut ce Prince, ce projet n'auroit pas été exécuté alors, puisque la Cour manquoit d'argent, si un nommé Luigi Péres de St. Angelo, Secrétaire du Roi, n'eût avancé une somme de dix-sept mille Ducats, pour l'équipement de quelques vaisseaux, avec lesquels Colomb se mit en mer. Tout le monde fait de quelle maniere il réussit ; ainsi je n'en dirai plus rien. Je ne m'y suis arrêté que pour faire voir combien les esprits sont souvent prévenus, & combien ils jugent mal des entreprises que l'événement toutefois
jus-

justifie. Le Capitaine de Quier, qui s'est donné tant de peine pour la découverte des Terres Australes, n'a pas pû porter le Roi d'Espagne à en prendre possession. Il s'arrêta à sa Cour près de quatorze mois, pendant lesquels il delivra plusieurs Mémoires, où il faisoit voir combien cette conquête seroit avantageuse à la Couronne d'Espagne & de quelle maniere il faudroit s'y prendre. Mais soit qu'on n'eût pas trouvé trop fondé ce que de Quier dit sur ce sujet, soit que ce Prince fût trop épuisé d'argent pour pouvoir subvenir aux fraix d'une expédition si importante, ce qui est le plus vraisemblable, toute cette affaire, sans qu'on donnât un refus formel, fut trainée en longueur jusqu'à ce que de Quier vint à mourir. La mort de ce Marinier fut cause qu'on oublia entièrement ce projet, & on n'y a plus fait la moindre attention

dans la suite. Je suis persuadé que s'il se fût trouvé un autre Luigi de St. Angelo, prêt à fournir d'avance une grosse somme pour l'exécution de ce projet, la Cour d'Espagne n'auroit pas manqué d'y consentir.

Il faut cependant avouer, que c'est peut être un grand bonheur pour les nations des Terres Australes, que les Espagnols aient négligé de faire cette conquête, du moins si l'on suppose qu'ils eussent suivi les mêmes maximes & employé les mêmes moïens lors de la découverte de l'Amerique. Tout le monde fait de quelle maniere ils ont conquis ces vastes contrées, & combien de sang humain ils y ont répandu pour y établir leur domination.

Il est étonnant que depuis qu'on a vû tant de relations au sujet des Terres Australes, aucune Puissance de l'Europe n'ait encore songé
sé-

sérieusement à en faire la conquête. Il est vrai qu'on y a fait plusieurs expéditions, mais aucune n'a été de nature à y établir une Colonie. On n'y a jamais envoyé ni assez de vaisseaux ni assez de monde à la fois pour reconnoître l'intérieur du pais & s'y établir. Les Hollandois de même que les Anglois se sont contentés d'en voir les côtes sans faire une descente, parce qu'ils craignoient non seulement d'être exposés à la fureur des habitans de ces vastes contrées, mais aussi de manquer de vivres pour leur retour s'ils s'y amusoient quelque tems. D'autres voyageurs y ont été; mais pour la même raison ils n'ont fait que co-toier une partie des Terres Australes. De Quier de même que quelques autres en a tiré le plus de connoissance; mais différentes maladies s'étant répandues parmi les gens de son Equipage, il ne put

s'y arrêter aussi longtems qu'il eût souhaité. Tous ces mauvais succès ont découragé les Puissances d'envoyer des forces dans les Terres Australes pour s'en emparer. Cependant je reviens toujours à mon premier dire, savoir, qu'il est étonnant qu'on n'ait encore songé sérieusement à en faire la conquête, étant facile de prévenir les abus qui ont regné dans les entreprises qui n'avoient pour objet que la simple découverte.

Pour faire une conquête si importante, il faudroit premièrement qu'une Puissance y envoiât non un ou deux vaisseaux, mais plusieurs, bien pourvus de tout ce qui est requis pour une navigation de longue haleine.

En second lieu, il faudroit mettre sur ces vaisseaux plus de matelots & moins de soldats, qu'on n'a coutume de faire; puisque le nombre des uns & des autres venant

à diminuer , ceux-là dans un cas de nécessité peuvent se battre , mais ceux-ci ne peuvent manoeuvrer.

En troisième lieu , il faudroit quelques mois après le départ de ces vaisseaux , en envoyer d'autres , afin que les derniers puissent secourir les premiers à l'égard des vivres & toutes sortes de rafraîchissemens. Par ce moïen-là on prévient les maladies qui proviennent ordinairement de la corruption des vivres.

En quatrième lieu , comme on ne sauroit prévoir tout les accidens , auxquels on est sujet sur mer , principalement les mauvais tems & les vents contraires qui séparent souvent les navires , il faudroit assigner à chaque vaisseau un lieu de rendez-vous , afin qu'ils s'attendent les uns les autres.

En cinquième lieu , il ne faudroit pas gêner l'Amiral ou Chef

d'Escadre, mais lui donner plein pouvoir de faire ce qu'il trouve le plus à propos, & abandonner toute l'entreprise à sa prudence. On a remarqué qu'un Chef étant borné, a souvent négligé les meilleures occasions du monde pour faire un grand coup. Dans les desseins les mieux concertés étant impossible de s'assurer absolument du succès, il n'oseroit rien prendre sur lui, aimant mieux suivre ses instructions à la lettre, & se souvenant du proverbe : *executés vos ordres au risque de mal faire.*

Si l'on ne met pas en œuvre ces maximes & plusieurs autres de cette nature, il sera très-difficile, pour ne pas dire impossible, de réussir dans l'entreprise en question.

Il se peut peut-être, que chaque Puissance attend que l'une ou l'autre entreprenne cette conquête & y réussisse, afin qu'étant instruite de

de quelle maniere on doit s'y prendre, elle puisse l'imiter & y établir aussi à moins de frais, sa domination ou son commerce, comme on a vû pratiquer cette maxime à l'égard de plusieurs découvertes, faites depuis deux siècles. Mais il y a de l'apparence, que la Puissance qui auroit fait la premiere cette conquête, y souffriroit alors aussi peu d'autres nations, que les François les souffrent à Canada, les Anglois en Virginie, les Portugais au Brésil, & les Hollandois aux Isles Molucques; à moins qu'elle n'y fût obligée par la force. Mais cette derniere circonstance seroit une rupture dans les formes, étant certain que la premiere découverte ou conquête d'un païs & peuple entièrement inconnus, donne à celui qui l'a faite un droit incontestable d'une possession legitime.

CHAPITRE XVI.

I. *Voïage à la nouvelle Bretagne & à la nouvelle Guinée.* II. *Découverte de cinq Isles.*

EN quittant l'Isle de la *Recreation*, nous primes notre cours vers le Nord-Oüest, pour atteindre la hauteur de la nouvelle Bretagne. Le troisieme jour de notre départ nous étions à 12. degrés de latitude Méridionale & à 290. degrés de longitude. Nous découvrimes alors plusieurs Isles à la fois. Elles paroissoient très-agréables à la vûe; & en effet en y approchant nous les trouvames garnies de beaux arbres fruitiers, de toutes sortes d'herbes, de legumes & de plantes. Les habitans venoient au-devant de nos vaisseaux, & nous offroient toutes sortes de poissons, des noix de Coco, des Pisans

sans & d'autres fruits excellens. On les accepta & on leur donna en échange quelques Brimborions & quinquailleries. Il falloit que ces Isles fussent bien peuplées, puisqu'à notre arrivée le rivage étoit rempli de plusieurs milliers d'hommes & de femmes. La plupart de ceux-là portoient des arcs avec des flèches. Nous vîmes parmi eux un homme respectable & distingué par son extérieur; & nous jugeâmes par les honneurs qu'on lui rendit, qu'il dût être leur Chef. Il se mit dans un canot, étant accompagné d'une femme jeune & blanche qui s'assit à ses côtés. Plusieurs autres nasselles les entouraient avec beaucoup d'empressement, & leur servoient de gardes. Tous ceux qui habitent ces Isles sont blancs, & ne diffèrent à cet égard de nous autres Européens qu'en ce que quelques-uns d'entre eux ont la peau brulée par l'ardeur
du

du soleil. Ils paroissoient bonnes gens, assez vifs & gais dans leurs conversations, doux & humains les uns envers les autres, & dans leurs manieres on ne pouvoit rien apercevoir de sauvage. Ils n'avoient pas non plus les corps peints, comme ceux des Isles que nous avions découvertes auparavant. Ils étoient vetûs depuis la ceinture jusqu'au talon de franges & d'une espece d'étoffe de soye artistement tissue. Ils avoient la tête couverte d'un chapeau pareil très-fin & fort large pour se garantir de l'ardeur du soleil. Au retour du col ils portoient des coliers de toutes sortes de fleurs odoriferantes. Les Isles présentoient de toutes parts des objets fort rians. Elles étoient entre-coupées de montagnes & de vallées très agréables. Quelques-unes avoient 10. 15. jusqu'à 20. milles de circuit; nous les appellames les Isles de *Bauman*,
nom

nom que portoit le Capitaine du vaisseau le *Tienhoven* qui les avoit vûes le premier. Il parut que chaque famille s'y gouverna à part. Les contrées étoient, autant qu'on pouvoit voir, séparées les unes des autres de la même manière que nous l'avons remarqué dans l'Isle de Pâques. Il faut avoüer que c'étoit la Nation la plus humanisée & la plus honnête que nous aions vûes dans les Isles de la mer du *Sud*. Charmés de notre arrivée, ils nous reçurent comme des Dieux; & témoignèrent ensuite autant de regrets lorsqu'ils virent que nous nous préparâmes de partir: la tristesse étoit peinte sur leur visage. Plusieurs d'entre nous auroient fort souhaité qu'on y eût fait un plus long séjour, pour se délasser & se servir de la bonne nourriture que ces Insulaires nous fournissoient en abondance; & il est certain que si nous

nous nous étions arrêtés ici pendant un mois, tous nos malades se seroient rétablis infailliblement. D'ailleurs toutes les côtes de ces Isles étoient de très-bon ancrage; nous mouillames sur 15. jusqu'à 20. brasses d'eau. Tant de circonstances avantageuses dûrent servir de motifs à faire ici un plus long séjour; mais nos Chefs qui craignoient de manquer la Mousson d'Est qui étoit très-nécessaire pour le voiage qu'ils méditoient de faire aux Indes Orientales, ne voulurent pas en entendre parler. La suite cependant a fait voir combien on s'étoit trompé dans le calcul, & qu'on étoit parti deux mois trop tôt. Cette précaution funeste nous empêcha encore de reconnoître plus particulièrement les trois Isles & plusieurs autres que nous ne vîmes qu'en passant. Peut être y aurions-nous fait des découvertes avantageuses capables de nous dédom-
mager

mager de tant de peines & de travaux. D'ailleurs ce départ précipité nous enleva tant de monde, que peu de tems après faute de manœuvriers on étoit sur le point de bruler un de nos vaisseaux.

On leva donc l'ancre & continua la route vers le Nord-Oüest. Le lendemain nous vîmes deux Isles, dont l'une, selon nos conjectures étoit l'*Isle de Cocos*, & l'autre l'*Isle de Traître*, découvertes par Guillaume Schoutens. Le Capitaine Bauman avoit envie d'y aborder, mais on ne le lui permit pas. L'*Isle de Cocos* étoit fort élevée, & pouvoit avoir dans son circuit environ huit lieües. L'autre paroissoit beaucoup plus basse. Je ne saurois cependant rien dire de positif ni de l'une ni de l'autre, parce que nous en étions trop éloignés. La dernière étoit d'un terroir rougeâtre, sans arbres,

s'étendant selon nos conjectures, à onze degrés de latitude Méridionale. Peu après on découvrit encore deux Isles extrêmement étendues. Nous appellâmes l'une *Tienhoven* & l'autre *Groningue*. Quelques-uns croient que la dernière est la Terre ferme même. Pour moi je n'en déciderai point & suspendrai mon jugement faute de preuves convaincantes. L'Isle de *Tienhoven* paroissoit de loin très-riante, de belle verdure, & garnie d'arbres. Son élévation étoit médiocre. Nous la côtoïâmes pendant une journée entière sans trouver la fin. Nous remarquâmes pourtant qu'elle s'étendoit en demi-cercle vers l'Isle de *Groningue*; de sorte qu'il est probable que ces deux prétendues Isles ne font qu'un país contigu & une langue de la Terre Australe même. Cependant il s'y trouve des Isles voisines qui ont jusqu'à 150. milles de

de circuit ; & le país même de De-
quier doit être une Isle, coupé par
plusieurs canaux. Autrefois la
Nouvelle Guinée a toujours passé
pour un composé de plusieurs Is-
les. Guillaume Schoutens a assuré
depuis, qu'elle est une terre-ferme :
mais Dampier dit avoir trouvé un
Détroit entre la Nouvelle Guinée
& la Nouvelle Bretagne ; de sorte
qu'en supposant la vérité de ce fait,
on doit la regarder comme une
Isle. Quelques-uns d'entre nous
auroient fort souhaité d'y mouiller
& de faire une descente ; mais les
chefs qui avoient en tête le voia-
ge des Indes Orientales & qui pour
cet effet n'eurent garde de s'arrê-
ter quelque part, ne voulurent nous
le permettre , sous prétexte que
si par malheur ces Insulaires tue-
roient quelques-uns de l'équipage,
on ne seroit plus en assez grand
nombre de gouverner les vais-
seaux.

Ainsi nous fumes obligés de continuer le même cours. On nous fit bien espérer que nous serions bientôt à la vûe de la Nouvelle Bretagne & de la Nouvelle Guinée ; mais une navigation de plusieurs jours nous fit voir combien nous en étions éloignés. Ce trajet nous fut très-funeste par les maladies qui s'augmentoient & qui nous enlevoient 3. 4. jusqu'à 5. hommes par jour ; desorte qu'il y avoit à craindre que nous ne fussions plus en assez grand nombre pour gouverner nos deux vaisseaux. Pour y remédier on remit sur le tapis la résolution d'en brûler un , & de nous rendre tous à bord de l'autre. Mais plusieurs considérations empêcherent , qu'on n'eut recours à cette extrémité. On craignit entre autres , que si malheureusement nous vinmes à en perdre un , il nous resteroit du moins la ressource de l'autre.

Il seroit difficile d'exprimer le triste état, où nous étions réduits alors. On ne vit de toutes parts que cadavres & malades; ce qui répandit une odeur qui souvent fit tomber en défaillance ceux qui se portoient bien. On n'entendit que des gémissemens, des cris & des lamentations. Les uns étoient si défaits & si maigres par le scorbut, qu'on ne leur voioit que la peau tendue sur les os. Le seul soulagement qu'ils avoient, c'est qu'ils ne souffroient aucune douleur & qu'ils s'éteignoient comme une chandelle. D'autres au contraire étoient enflés & souffroient les douleurs les plus aigües; ce qui avant qu'ils expirerent, les fit tomber dans le délire & dans la rage. Quelques-uns étoient attaqués de la dissenterie. Ils ne rendoient que du sang; mais quand on vit sortir d'eux une matiere puante qui ressembloit au souffre

gris, c'étoit une marque assurée d'une mort prochaine. D'autres étoient attaqués de paralysie, de rhumatisme; leurs membres étoient retrécis & comme morts, ils se trainoient d'un endroit à l'autre. Il y en eut à qui ces maladies causoient des tourmens où l'ame eut plus de part que le corps; c'étoient des inquiétudes, des angoisses, des désespoirs. Je me rappelle entre autres les lamentations d'un Anabaptiste âgé de 25. ans; pendant quatre jours avant sa mort il ne fit que crier: *je veux être baptisé.* On en avertit d'abord le Capitaine du vaisseau; mais il répondit brusquement: *qu'il lui avoit fallu faire faire cette cérémonie avant que de s'embarquer;* ajoutant avec un air moqueur ces paroles. *Nous n'avons pas des Prêtres ici.* Ce pauvre malade parut à la fin se tranquilliser, & mourir avec résignation. Il y eut deux autres de
nos

nos malades de la Religion Catholique Romaine, l'un de Zeelande, & l'autre François, qui ne souffroient pas moins. Ils vouloient qu'on dit pour eux, ce qu'on ne manqua point de faire pendant tous les jours de leur maladie. Voiant à la fin qu'ils n'échapperoient point, ils donnerent le peu d'argent qu'ils avoient à leurs amis, les priant de faire dire des Messes en Hollande, pour le repos de leurs ames, à l'honneur de St. Antoine de Padouë. D'autres étoient tout-à-fait désespérés & endurcis au point qu'ils ne vouloient entendre parler ni de Dieu ni de sa Parole. J'en ai vû mourir qui pendant vingt & quatre jours auparavant n'avoient ni bû ni mangé. La mort enleva quelques-uns dans le tems qu'ils s'y attendoient le moins; desorte qu'il arriva à même que s'entretenant avec nous, ils restèrent tout court au mi-

lieu du discours sans plus donner aucun signe de vie. En un mot il seroit difficile de dépeindre la triste situation à laquelle nous étions réduits.

Toutes ces différentes maladies doivent être attribuées à la mauvaise nourriture, que nous fumes obligés de prendre. Les viandes salées de même que l'eau douce étoient entièrement gâtées ; ce qui nous rendit le sang épais & en empêcha la circulation. Dans ces circonstances les médicamens ne pouvoient que tout au plus différer de quelque tems la mort, mais jamais guérir les malades. Le meilleur remede eût été de la viande fraîche, des herbes, &c. Ceux qui se portoient bien, ou plutôt qui étoient moins malades, étoient extrêmement defaits, foibles, & tous attequés du scorbut. J'en étois du nombre. Toutes mes dents étoient ébranlées & la gencive écor-

écorchée & enflée; & nous avions
sur nos corps des pustules de toute
sorte de couleurs, de l'épaisseur
d'une noisette. Notre premier Chi-
rurgien, qui étoit de mon pays,
me dit un jour: „ Mon cher com-
„ patriote, puisque nous pouvons
„ encore marcher vous & moi,
„ allons prendre ce qui reste dans
„ la caisse des médicamens, pour
„ en soulager les pauvres mala-
„ des. Mais, ajouta il, qui est-
„ ce qui nous assistera & nous
„ soignera dans notre misere, qui
„ ne tardera pas de nous accabler
„ nous-mêmes bientôt? La seule
„ différence de nous à eux, est que
„ nous serons dans les fraïeurs de
„ la mort pendant autant de jours
„ que ces malheureux y ont été
„ de mois.” Je lui repondis,
que j'espérois qu'il y aura toujours
l'un ou l'autre en état de nous don-
ner un verre d'eau. *Oui*, repliqua-
t'il, *les chiens & les chats nous man-*

geront encore. Enfin le Bon Dieu eut pitié de nous ; & voulant mettre fin à nos miseres, nous fit arriver à la vûe des côtes de la Nouvelle Bretagne. La joye que nos malades ressentoient lorsqu'ils apprirent cette bonne nouvelle, étoit inexprimable. Il est certain, que si nous eussions été obligés de courir la mer encore quelque tems, nous eussions tous fini nos jours de la maniere du monde la plus triste & la plus affreuse.

CHAPITRE XVII.

- I. *Découverte de la Nouvelle Bretagne avec plusieurs autres Isles.*
- II. *Mauvaise rencontre avec les habitans.*
- III. *Tempête violente.*
- IV. *Description du país & de ses habitans.*

LA Nouvelle Bretagne, de même que les isles voisines, est extrêmement élevée. Les sommets des montagnes

tagnes se perdent presque toujours dans les nuages ; mais les bords de la mer forment une vûe des plus agréables, étant ornés de beaux arbres & tapissés d'une verdure riante. Plusieurs d'entre nous se mirent dans une chaloupe, & tentèrent d'y aborder pour chercher de l'eau douce & d'autres rafraîchissemens qui nous manquoient. Les habitans apercevant notre dessein, vinrent au devant de nous, pour nous observer de près. Ils firent plusieurs contorsions qui marquoient le désespoir où ils étoient de nous voir si près d'eux. Ils se battoient des mains & s'arrachoient les cheveux. Ensuite prennant leurs armes, ils décochèrent sur nous des flèches, nous jetterent des javelots & frondoient enfin sur nous une grêle de pierres. Aucun de nous cependant n'en fut blessé. Nous ne manquâmes pas de leur répondre de notre mousqueterie ; ce qui leur donna tant de fraïeur que plusieurs d'entre eux se précipiterent dans l'eau & gagnèrent la terre à la nage. Ceux qui étoient restés dans leurs canaux furent enfin forcés d'en faire autant, parce que dans la confusion où ils étoient, ne pouvant d'abord retrouver les endroits par où il falloit

falloit passer pour prendre terre, leurs canaux à cause du peu de profondeur de l'eau s'arrêtoient tout à coup. La même difficulté nous empêcha de les poursuivre. Comme notre dessein étoit cependant d'aborder à quel prix que ce fût, nous songeames aux moïens de l'exécuter, lorsque tout d'un coup il s'éleva une bourasque des plus terribles. Cette sorte de vent, que les Hollandois nomment *Traffat*, survient ordinairement lorsqu'on y pense le moins & quand le ciel est clair & serain. La violence en est si grande, qu'il abat souvent brusquement les mâts, & enleve les voiles, pour peu qu'on retarde de les caler.

Ce contretens obligea ceux qui étoient restés dans les vaisseaux, de s'éloigner de l'Isle & gagner la hauteur. Quant à nous qui étions dans les chaloupes, notre sort étoit des plus tristes & nous nous trouvames à deux doigts de notre perte, le jouet de l'impétuosité des vagues qui nous jetterent çà & là. Les chaloupes enfin s'arrêterent sur des bancs de sable, & nous nous attendions à tout moment à les voir brisés par la force du vent & la violence des vagues. Dans cette triste situation on tâchoit de s'animer & de
faire

faire les derniers efforts pour les sauver. Chacun mit la main à l'œuvre; & nous les tirâmes par une traite de plus de 200. pieds jusqu'au bord. Nous fîmes des efforts presque surnaturels; tant il est vrai, que dans ces occasions le danger donne des forces & de la vigueur. La Providence divine assista ici visiblement, n'y ayant eu aucune apparence de nous sauver d'un peril si éminent. Aussi-tôt que nous eumes mis pied à terre, nous cherchâmes quelque endroit pour nous mettre à couvert. Mais comme il faisoit nuit, & que d'ailleurs nos forces étoient épuisées, nous ne pûmes entrer bien avant dans le país. On ramassa d'abord des branches d'arbre, du feu, tant pour sécher nos habits que pour nous échauffer. La chaleur nous fit reprendre nos esprits & nous rendit notre gaiété ordinaire. A la lueur du feu nous découvrimus quelques cabanes; en y approchant nous n'y trouvâmes que des rets travaillés fort artistement. Nous vîmes aussi plusieurs arbres, qui portoient des cocos; mais comme nous n'avions pas eu la précaution de prendre des haches, nous ne pûmes en profiter. Quelque tems après nous entendîmes un grand bruit: les habitans craignant notre

arrivée, avoient quitté leurs cabanes & s'étoient retirés dans les bois, où ils firent des hurlemens & des cris terribles. Le país est fort-beau, & paroît très-fertile. Il est montagneux, rempli de quantité d'arbres. Sa situation est à 5. degrés de latitude Méridionale. Si ce país n'est pas une Isle, comme il y a de l'apparence qu'il ne l'est point, vû qu'Abel Tasman a trouvé en l'an 1642. un passage à la hauteur de six degrés de latitude Méridionale, il doit être contigu à la Nouvelle Hollande, ou en être une partie même. Les habitans sont d'une couleur jaunâtre, à peu près comme ceux qui sont nés d'un pere blanc & d'une mere noire; ils ont la taille assez grande, mais mince. Leurs cheveux sont noirs & leur descendent jusqu'à la ceinture. Ils sont extrêmement vifs & dégagés, manient leurs armes avec beaucoup d'adresse. Cette circonstance me fait croire qu'ils se trouvent souvent engagés en guerre les uns contre les autres.

Il paroît que ce soit un país exquis, rempli de minéraux & d'autres précieux trésors. Ce qui me le fait croire, c'est que les montagnes sont hautes & le terroir fort fertile. D'ailleurs il est situé sous la Zone torride, & on re-

remarque que les païs de ce climat produisent ordinairement des épiceries , de l'or, de l'argent & des pierreries. Cependant aussi qu'on ne l'a pas examiné à fond , on n'en sauroit rien dire de positif. Enfin après minuit la tempête s'apaisa , & on donna le signal pour nous faire retourner à bord de nos vaisseaux. Nous nous mimes donc sans perte du tems dans les chaloupes pour regagner nos navires. Ceux qui étoient restés, furent charmés de nous voir revenir, tant parce qu'ils espéroient que nous leur apporterions des rafraîchissemens, que parce qu'ils nous voioient encore en vie , aiant appréhendé que nous ne fussions ou noyés ou tués par les habitans. Comme en entrant dans ce païs nous craignimes une surprise de la part des sauvages, quelques-uns de nous avoient tenu bonne garde sur les côtes pour nous assûrer la retraite. Nous nous éloignames peu après de ce païs que nous appellames *païs de tempête*. Nous prîmes notre route le long de la côte au Nord-Oüest vers la Nouvelle Bretagne & la Nouvelle Guinée ; & découvrîmes tant d'Isles, que vû leur grand nombre, nous ne pumes leur imposer des noms à chacune d'elles. Ici notre misere monta au plus

plus haut degré, puisqu'il n'y avoit presque pas dix personnes dans les vaisseaux qui se portoient bien; & la mort en enlevoit quatre jusqu'à cinq par jour. Il n'y avoit presque plus de matelots en état de manœuvrer; en sorte que nous étions trop foibles pour faire quelque descente. Cependant il falloit le hasarder, & prier Dieu qu'il lui plût d'inspirer de la terreur aux habitans d'une ou d'autre Île, pour que nous pûmes y aborder sans trouver de la résistance. Nos vivres étoient si fort gâtés qu'il falloit opter ou de mourir de moment à autre, ou de s'exposer aux Insulaires en cherchant des rafraîchissemens. Ce dernier moyen nous laissa au moins quelque rayon d'espérance de nous sauver; au lieu que de rester dans nos vaisseaux ou entreprendre un nouveau cours de longue haleine, c'étoit une mort certaine. Le Stockvis & les viandes étoient tout-à-fait pourries, & d'une puanteur qui nous fit tomber en défaillance. Le pain étoit criblé par les vers & entièrement moisi. Enfin à l'aide de Dieu nous arrivâmes à la hauteur de deux degrés de latitude Méridionale à une lieue de la côte près des Îles Moa & Arimoa, où nous fîmes d'abord mettre nos vaisseaux sur les fers.

Fin du Tome premier.

HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEAUX.
TOME SECOND.

HISTORY
OF
THE
REVOLUTION
IN
THE
AMERICAN
UNION

PRICE

HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE

TROIS VAISSEAUX,

Envoyés par la Compagnie des Indes Occi-
dentales des Provinces-Unies,

AUX TERRES AUSTRALES
EN MDCCXXI.

PAR MONSIEUR DE B***.

TOME SECOND.



A LA HATE.

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

M. D. CC. XXXIX.

RPJC

HISTOIRE
DE
L'EXPEDITION
DE
TROIS VAISSEaux,

*Envoïés par la Compagnie des Indes Oc-
cidentales des Provinces-Unies, aux
Terres Australes en MDCCXXI.*

CHAPITRE XVIII.

I. *Description des Isles de Moa &
d'Arimoa & de leurs habitans.* II.
*Des noix de cocos & de leur usage
& vertu.* III. *Découverte des mille
Isles, de leurs habitans, de l'Oi-
seau de Paradis.*

LEs Isles de Moa & d'Ari-
moa furent ainsi nommées
par Guillaume Schoutens,
qui imposa aussi le nom de Nou-
Tome II. A velle

velle Guinée à la côte appelée autrefois pays de Papoes, comme étant située à la même latitude que la côte de Guinée en Afrique. Nous mimes nos chaloupes en mer pour aller à terre. Les habitans vinrent au devant de nous dans une infinité de petits canots. Ils étoient tous armés d'arcs & de flèches, les femmes, les enfans aussi bien que les hommes. Nous leur montrâmes d'abord des miroirs, du corail, des couteaux &c. pour avoir en échange des fruits, comme des noix de cocos, des figues d'Indes, des racines & des herbes. Ils prirent nos présens avec plaisir; & plusieurs d'entre eux allèrent grimper sur les cocotiers avec une légèreté incroyable, & nous en rapportèrent des noix de même que des figues, en nous accompagnant jusqu'à nos vaisseaux sans témoigner la moindre crainte. Nous leur y montrâmes plusieurs sortes de

de marchandises pour savoir si quelques-unes leur plaisoient, afin de les troquer contre des vivres & rafraîchissemens. Ils ne prirent rien du tout, & s'en retournerent chez eux. Le lendemain ils revinrent en plus grand nombre, nous apportant des figes, des noix de cocos, des racines, & toutes sortes d'herbes. Nous trouvâmes parmi les racines quelques-unes extrêmement ameres, mais qui sont très-saines. Ils nous amenèrent aussi trois chiens, parce que la veille nous leur avions expliqué par des signes que nous souhaiterions avoir quelques cochons; desorte qu'ils s'imaginèrent que nous voulions des chiens. Nous eûmes cependant encore quelques cochons qui avoient été mis bas dans nos vaisseaux: nous les fîmes apprêter avec des herbes; ce qui étoit pour nous un repas délicieux & qui soulagea beaucoup les malades. Je

fus alors au nombre de ces derniers, & tellement affoibli, que j'eus bien de la peine à me trainer d'un endroit à l'autre. Mais, graces à Dieu, je commençai immédiatement après à me remettre, tant par les rafraîchissemens que par l'air pur & sain qu'on respire à la rade de ces Isles ; & je suis persuadé que si j'eusse pû être seulement deux ou trois jours à terre, je me fusse entièrement rétabli. Les Insulaires nous prièrent instamment d'aller avec eux à terre ; mais nous n'ôsions nous y fier : nous étions en trop petit nombre pour nous défendre en cas d'attaque ; & quelques honnêtetés qu'ils pûrent nous faire, il n'étoit pas difficile de s'appercevoir par leur phisionomie que c'étoit une nation traîtresse.

L'Isle d'Arimoa étoit extrêmement peuplée. Nous remarquâmes que quelques-uns de ses habitans, lorsqu'ils se mirent dans un can-
not

not porterent chacun un bâton , au bout duquel étoit attaché une espèce de drapeau blanc , apparemment en signe de paix & de trêve à l'égard de leurs ennemis , qui selon toutes les apparences étoient ceux de l'Isle Moa , puisqu'ils n'osèrent jamais y aller , mais la passerent toujours. Cette découverte, jointe au petit nombre d'habitans de cette dernière Isle, nous inspira le dessein d'y entrer & enlever tout ce que nous pûmes y trouver de vivres. Pour cet effet nous nous portames sur le rivage en plusieurs endroits , après être convenus qu'une partie de l'Equipe entreroit plus avant pour s'emparer de ce dont nous eumes besoin , & qu'au premier signal nous nous rejoindrions tous. Tout cela fut exécuté assez heureusement. Nos gens commencerent à abattre des cocotiers , parce qu'ils ne pouvoient y monter pour en

6 *Histoire de l'expédition*

avoir les fruits. Les habitans , cachés dans les buissons s'apercevant du ravage qu'on alloit faire , firent pleuvoir sur nous une grêle de flèches , sans cependant nous faire le moindre mal. Nous tirâmes aussi sur eux , & couchâmes quelques-uns par terre. Les autres se sauvèrent ensuite sur leurs canots ; & firent des hurlemens lugubres , implorant le secours de leurs compatriotes , mais inutilement. Les dispositions que nous avions faites , étoient telles que ces sauvages ne pouvoient guères nous attaquer sans s'exposer beaucoup ; d'ailleurs la mort de quelques-uns de leurs camarades les avoit tellement saisis de frayeur , qu'ils n'osoient pas trop approcher. Ainsi nous eûmes le tems de cueillir jusqu'à huit cens noix de coco. Avec ce butin nous allâmes nous mettre dans nos chaloupes & rejoindre ensuite nos vaisseaux.

Le

Le cocotier est une espèce de palmier, qui croit communément aux Indes Orientales & aux Occidentales. Il est grand, droit, s'étrécissant insensiblement depuis le pied jusqu'à la cime. Il porte ses fruits sur le tronc par bouquets attachés par une longue queue. Ses fleurs sont jaunâtres, à peu près comme celles du châtaigner. Ses branches sortent à sa partie supérieure. Comme il pousse des bouquets de fruits tous les mois, les uns sont toujours mûrs, les autres seulement à demi, & les autres ne font que boutonner. Ce fruit est triangulaire, verdâtre, & de différente grosseur; & il y en a qui sont plus gros que la tête d'un homme. Ils sont couverts de deux écorces: l'extérieure est unie, composée de filamens gros, longs, de couleur rouffâtre; la seconde est épaisse comme le crane d'un homme. Entre ces deux écorces

on trouve une substance blanche, ferme, épaisse, d'un goût approchant de celui d'amandes douces. Les habitans des endroits où ce fruit se trouve, en mangent avec les viandes, de même que nous mangeons du pain; & en les pressant, ils en tirent un lait semblable au lait d'amande. Ce lait étant cuit se change, & s'épaissit en huile, dont on peut se servir pour assaisonner les viandes & pour brûler; elle est aussi une médecine, lorsqu'on s'en frotte le corps. Après cette substance blanche on trouve au milieu de la noix une bonne quantité d'eau claire, belle, fort fraîche, de même goût que l'eau sucrée. Il sort encore de cet arbre une liqueur que les habitans appellent *Sura*. Les Européens la nomment vin de palmier. Elle est fort agréable, approchant pour le goût au vin d'Espagne; mais elle n'est pas de garde, s'agrippant au bout

bout de deux jours. On l'expose alors au soleil & on en fait de tres-bon vinaigre. Comme le *Sura* est extrêmement fort & qu'il enyvre facilement, on le mêle, pour le temperer, avec cette eau fraîche & claire, qui se trouve au milieu de la noix. Pour le tirer, on coupe la grosse queue du bouquet jusqu'à un bout d'environ un pied; & il en distille une liqueur fort savoureuse, que reçoit un pot, qui y a été attaché. Cette liqueur étant cuite, on l'appelle pour lors *orraqua*. On en tire aussi par la distillation une fort-bonne eau de vie, qu'on nomme *arac*. Elle me paroît préférable à celle qu'on fait aux Indes Occidentales, appelée *Kehl-Teufel*, c'est-à-dire *Diable du gosier*. Les Anglois sont de différens sentimens par rapport au goût & à l'effet de ces eaux de vie, les uns se servant de celle-ci, les autres de celle-là, lorsqu'ils font de

la boisson , qu'on nomme *du ponce*.

Nous trouvames aussi dans cette Ile des pommes de grenade, d'un goût exquis ; de même que des Pisans ou figues d'Indes, de la nature desquelles j'ai parlé cy-dessus. Tous ces rafraîchissemens nous furent d'un grand soulagement ; & je suis persuadé , que sans eux aucun de nous tous tant que nous étions, n'eût pû éviter la mort , tant notre misère étoit grande.

Nous ne fumes pas si-tôt de retour sur nos vaisseaux , qu'on se mit en devoir de lever les ancres & continuer notre voiage. Pendant qu'on y étoit occupé, nous vimes que ces Insulaires vinrent en toute diligence vers nous avec plus de deux cens canots , chargés de toutes sortes de vivres pour les troquer contre les marchandises que nous leur avions montrées auparavant

vant. Ils crurent sans doute détourner par cette démarche une seconde descente. Nous les reçûmes bien, mais nous ne laissâmes entrer dans nos vaisseaux que quelques-uns, de peur d'être accablés par le grand nombre. Nous fîmes même feu sur ceux qui s'approchoient trop; & toutes les fois qu'on tiroit un coup, ils se baissèrent tous, & firent d'abord après de grands éclats de rire. Enfin, après avoir tout réglé à l'amiable avec ces sauvages, nous partîmes. Ceux d'entre nos malades qui avoient encore quelque vigueur furent tous rétablis; les autres moururent. Quelques tems après nous navigeâmes dans une mer remplie d'un nombre innombrable d'Isles; nous les appellâmes pour cette raison les *mille Isles*. Les habitans en sont tout-à-fait noirs, & fort velus, courts, ramassés; mais imprudens, sauvages, & d'un air méchant

chant & traître. Ils marchotent tous nus, hommes, femmes & enfans. Ils avoient pour tout ornement une espèce de ceinture large de deux doigts, où on voioit entrelacées des dents de cochon; ils en portoient autour du corps, des bras & des jambes. Ils se couvroient la tête d'un chapeau de paille orné de plumage de l'*oiseau de Paradis*. On dit, que cet oiseau ne se trouve nulle autre part que dans ces Isles; on en trouve en Afrique, mais qui diffèrent de ceux-ci par leurs plumes. Celles de ces Isles, qui sont situées vers la pointe Occidentale de la Nouvelle Guinée sont encore appellées Isles de Popoes. Toutes les fois que les habitans des Isles viennent à Ternate, à Banda, à Amboine, & aux autres Molucques pour y trafiquer leurs marchandises, comme du cochon salé, de l'ambre, de la poudre d'or &c. ils y apportent aussi des oiseaux de

de Paradis. Mais ils les vendent toujours morts, disant qu'on les trouve ainsi, le bec fiché en terre, & qu'ils ne peuvent découvrir, d'où il vient. Ils ajoutent, qu'ils ignorent aussi où il niche. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on voit toujours cet oiseau au haut de l'air. Il est extrêmement léger, consistant presque tout en plumes. Celles de la tête ressemblent à de l'or pur ; celles de sa gorge à celles d'un canard, & celles de sa queue & de ses ailes à un panache. Il ressemble au reste par le bec & le corps à l'hirondelle, hormis qu'il est plus grand. Ceux qui en font du trafic, veulent faire accroire aux étrangers qu'il n'a point de pieds, & que quand il veut dormir, il se pend par ses plumes aux rameaux d'un arbre. Mais la vérité est que ces marchands les coupent, pour le rendre plus extraordinaire. En conséquence de ce conte ils ajoutent

tent que le mâle a une cavité sur le dos, où la femelle couve ses petits, qui y restent jusqu'à ce qu'ils peuvent voler. Pour donner de l'apparence à cette supercherie, on lui coupe les pieds si près du corps, que dès que la chair commence à se sécher, la peau & les plumes se rejoignent si bien, qu'il est impossible d'y appercevoir la moindre cicatrice. On dit qu'il vole toujours, & qu'il se nourrit de mouches qu'il prend en l'air. Le mâle est d'une couleur plus vive que la femelle. Cet oiseau est autrement appelé, *Manucodiata*, c'est-à-dire, *oiseau de Dieu*. On envoie de ces oiseaux à Batavia, où on les vend ordinairement la pièce pour trois écus. Les Mores, les Arabes & les Persans l'estiment fort & le regardent comme une grande rareté. Ils en ornent les selles des chevaux & leurs voitures; & pour rehausser les couleurs de
ses

ses plumes, ils y ajoutent des perles & des diamans. Ils les portent même sur leurs turbans, surtout quand ils vont à la guerre, se croiant alors à l'abri des armes de leurs ennemis. Le Sophi & le Grand-Mogol ne pouvoient autrefois donner à quelqu'un une plus grande marque de faveur qu'en lui faisant présent d'un de ces oiseaux.

Les habitans des *mille Isles* portent outre la ceinture, une autre marque d'ornement: ils se percent la colonne du nez, par où ils passent une baquette, longue d'un doigt & grosse d'un tuyau de pipe à tabac. Avec cette parure ils sont aussi fiers & glorieux, que le sont ces guerriers Européens, qui se laissent croître la moustache. Cette nation est la plus mauvaise de toutes celles que nous aions vues dans la mer du Sud.

Pour ce qui regarde la Nouvelle
Gui.

Guinée, c'est un païs extrêmement haut, & chargé de toutes sortes d'arbres & de plantes. Nous fîmes le long de ses côtes un cours de quatre cens lieues : & je puis dire que pendant toute cette route je n'y ai pas vû un seul endroit stérile ; c'est ce qui me fait croire, que ce païs doit renfermer bien des choses précieuses, comme des minéraux & des épiceries, parce qu'il est parallele avec ceux où l'on trouve ces richesses. Des personnes dignes de foi m'ont assuré, qu'il y a dans les Moluques des bourgeois libres, qui vont régulièrement à la Nouvelle Guinée, y apportant des morceaux de fer, & les y changeant contre des noix de muscade. Schoutens & autres voyageurs ont conçu une haute idée de ce païs ; mais on ne sauroit y entrer ou s'y établir avec peu de monde, les habitans y étant toujours bien armés. Nous hésitâmes ici si nous de-

devions passer par toutes ces Isles en suivant le passage des Anglois, ou prendre notre cours aux Isles de Ternate, de Tidore & de Batian, comme le moins dangereux. Pour gagner du tems, nous nous servimes du premier, puisque sans cela il nous eût fallu faire le tour de toutes ces Isles avant que d'arriver aux Moluques. Les trois que je viens de nommer & qui sont situées l'une près de l'autre, sont gouvernées chacune par son Roi. La Compagnie des Indes Orientales leur donne une certaine somme d'argent par an, parce qu'ils font arracher tous les arbres aromatiques, qui y croissent. Les Rois de toutes les autres Moluques, au nombre de plus de cent, dépendent de ces trois.

On dit, que c'est de ces Isles que sont venus autrefois les trois Mages d'Orient, dont l'Ecriture parle, pour aller à Jérusalem

& ensuite à Bethlehem y adorer l'Enfant Jesus; & on assure que tous ces petits Rois avoient été connus alors pour des Astronomes très-habiles, & qu'ils suivoient dans cette science les principes des Egyptiens. On trouve ici des traces de cette tradition dans quelques vieux livres faits de feuilles ou d'écorce d'arbres.

Le jour de la fête des *Rois* les matelots Hollandois prennent une étoile, & vont faire leur cour aux Rois de ces trois Isles dont je viens de parler. Ils sont gratifiés alors de plusieurs présens, régalez & traités somptueusement. C'est un grand abus, où la superstition a beaucoup de part; cette fête, de la manière qu'ils la célèbrent, sentant le Paganisme. Je ne dois pas oublier de dire ici, que le Roi de Ternate a embrassé la Religion Chrétienne; mais les deux autres sont encore Payens. J'ai eu occasion

tion de m'entretenir plusieurs fois avec quelques Prêtres Malais, adonnés à la secte Mahometane, gens fort versés dans l'Histoire ancienne de l'Asie, qui ont fait plusieurs pèlerinages à la Mecque, & qui y ont même fait leurs études: ils m'ont assuré, que dans la Bibliothèque de cette ville il y a une Chronique où il est fait mention des Rois aux Moluques; & qu'il y est dit en termes clairs, *qu'il étoit arrivé, il y a plusieurs siècles, que trois de ces Rois firent un voyage, par l'Arabie, en Judée, à l'occasion d'un phénomène extraordinaire & miraculeux, qui avoit paru alors dans le ciel; & que quelque tems après ils étoient tous trois revenus heureusement dans leur pays.*

Je laisse cette relation au jugement du Lecteur; & pour reprendre le fil de notre voyage, lui dis, que nous continuâmes notre cours le long de la terre ferme & d'un

nombre innombrable de petites Isles entre la pointe Occidentale de la Nouvelle Guinée & l'Isle de Gililo. Ce passage se fit non sans grand danger; & nous vîmes enfin à notre grande joye, l'Isle de Boere, à la hauteur de deux degrés de latitude Méridionale, où la Compagnie des Indes Orientales a établi son premier comptoir à l'Oüest.

CHAPITRE XIX.

- I. *Description des Isles de Boere & de Button.* II. *Arrivée à l'Isle de Java.*

L'Isle de Boere est assez élevée, remplie de montagnes, & de bois. Elle est située à deux degrés de latitude Méridionale. Aussi-tôt que nous y fumes arrivés, un petit navire portant pavil-
lon

lon Hollandois, & sur lequel il y avoit deux hommes blancs & quelques Negres, y vint nous demander à qui nos vaisseaux appartenoient, d'où nous venions, & où nous allions. Nous repondimes, que nous étions venus de la Nouvelle Guinée, dans le dessein d'aller à Batavia. Nous n'eumes garde de leur dire que nous étions de la Compagnie des Indes Occidentales, puisque celle des Indes Orientales n'y veut pas souffrir de ce côté-là d'autres vaisseaux que les siens, & qu'elle a même donné ordre d'attaquer tous les navires étrangers qui pourroient y aborder. Cependant malgré ces ordres il arrive quelquefois, que les Anglois se servent de ce passage; & c'est aussi par cette raison que la Compagnie y entretient quelques vaisseaux qui y croisent toujours durant la Mousson d'Est, pour nettoier ces eaux de tout bâtiment

étranger. Elle prend les mêmes soins pendant la Mousson d'Ouest, pour être seule maîtresse du commerce des épiceries de ce côté-là. Il y a de l'apparence, que puisque la Compagnie n'eut pas autrefois la même précaution dans les mers des Isles Moluques, les Anglois trouverent le moïen d'en tirer des aromates; du moins en vendoient-ils publiquement en Angleterre, sans qu'on pût deviner d'où ils les tiroient. Les habitans de cette Isle nous disoient qu'on y trouvoit une grande quantité d'arbres de girofle, mais qu'un détachement de foldats, que la Compagnie y entretenoit, les arrachoient, parce qu'on en trouvoit assez dans l'Isle d'Amboine; & qu'on faisoit la même chose dans toutes les Moluques.

L'Isle de Boere est étendue de quarante à cinquante lieues; elle est assez fertile. Les Hollandois

y avoient autrefois un fort ; mais il fut pris & démolí par les habitans, qui firent passer au fil de l'épée toute la garnison. Dans la suite la Compagnie n'y envoya d'autres troupes, que le petit nombre de soldats, occupés à arracher les arbres aromatiques. Enfin ceux qui étoient venus à bord de nos vaisseaux, nous demanderent qui nous étions : après avoir couché par écrit les noms de nos Officiers, s'en retournerent ; & nous continuames notre route en côtoiant l'Isle avec un vent favorable. Les Européens qui se trouvoient dans ce vaisseau, étoient les premiers Chrétiens que nous eumes vûs depuis notre départ du Brezil, savoir depuis le mois de Décembre de l'année précédente jusqu'au mois de Septembre de l'année présente. Nous continuames notre cours, par les Isles voisines qui sont en grand nombre, vers l'Isle

de Button, dans le dessein d'entrer dans son Détroit, pour y prendre quelques rafraîchissemens, dont nous eumes un extrême besoin. Nous y arrivâmes en peu de tems à la hauteur de quatre degrés de latitude Méridionale, en cinglant pendant une journée entière le long de ses côtes, mais sans apercevoir le Détroit. Enfin, on trouva que nous l'avions passé & que nous étions même déjà au-dessous d'environ huit lieues. Il y a de l'apparence que nos Chefs l'ayent ainsi dirigé exprès pour arriver d'autant plutôt aux Indes. Nous essayâmes pourtant, si nous pouvions louvoier; mais il n'y eut pas moïen d'aller contre le courant & la Mousson qui souffloit alors extrêmement fort. D'ailleurs il n'y avoit aucune esperance d'avoir des vents variables, puisqu'ils n'y soufflent que dans les mois douteux. Ainsi nous regardâmes de loin ce beau

beau país d'un air triste. Nos malades sur-tout furent bien affligés d'apprendre ce malheur: d'autant que depuis ces Isles jusqu'à celle de Java, il n'y a pas un seul endroit où l'on pût relâcher en sûreté; car si nous l'avions fait, on nous auroit confisqué nos vaisseaux. Ce trajet nous fut bien funeste, la plûpart de nos malades y perdirent la vie, & quelques-uns devinrent si foibles, qu'ils rendirent l'esprit en arrivant à Java.

La situation de l'Isle de Button est entre le quatrième & sixième degré de latitude Méridionale; elle est à peu près de la même grandeur que Boere. Elle est fertile en ris; on y trouve aussi toutes sortes de bétail & de poissons, de même que des cloux de girofle & des noix muscates. Le Roi y a un fort, où l'on voit planté l'étendart Hollandois; mais la garnison n'est pas Hollan-

doise. La Compagnie y envoie annuellement quelques Députés, pour y faire arracher tous les arbres de giroffles; & pour dédommager le Roi de cette perte, elle lui donne une certaine somme d'argent par an. La nation de cette Isle est la plus fidèle de toutes celles qui habitent les Isles Moluques envers la Compagnie des Indes Orientales. Elle l'a assisté fortement, non seulement contre les Portugais, mais aussi contre les propres habitans qui se sont soulevés; desorte qu'elle a le plus contribué à rendre cette Compagnie maîtresse absolue du commerce de ce côté-là: & c'est pour cette raison qu'elle jouit de plus grands privilèges que les autres nations des Isles Moluques. Quand ils entrent dans un fort de la Compagnie, dans quel pais que ce soit, il leur est permis de garder leurs armes; ce qui n'est pas accordé aux habitans du lieu même.

même où le fort est situé. Il y a quelque tems que le Roi de cette Ile envoya son fils aîné à Batavia en qualité de son Ambassadeur. Sa suite étoit des plus nombreuses. La Compagnie le reçut avec de grandes marques de distinction, & lui fit tous les honneurs imaginables. On n'auroit pas pris ce jeune Prince pour un Indien, s'il n'eût porté un turban, qui étoit à trois étages, enrichi de broderie d'or & de quantité de pierreries. Le reste de son habillement étoit tout à fait à la Française : & ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'au lieu d'un coutelas il portoit une épée ; ce qui ne s'est encore vû d'aucun Ambassadeur. Sa suite étoit des plus nombreuses. Ils étoient tous habillés à l'Indienne. Douze d'entre eux étoient armés de cuirasse & de bouclier, aiant à la main l'épée nue qui reposoit sur l'épaule. Je ne parle de cet

Am-

Ambassadeur & de son entrée à Batavia , que parce que je me souviens de la grande mortalité qui regnoit alors dans ces contrées, tant parmi les animaux que parmi les hommes, & qui enleva entre autres cinq cens personnes de la suite de ce Prince. La maladie étoit une fièvre chaude ou maligne si peftilentielle, que pendant le cours d'une année on vit perir près de cent cinquante mille personnes. Les Européens, les Originaires du pais, les Chinois, les Nègres, les Mahometans, tous en furent attaqués. J'en ai aussi été incommodé, mais d'une manière moins violente. Cette maladie épidémique regnoit non seulement à Batavia, mais se répandit aussi dans le Roïaume de Bengale & dans tous les Etats du Grand - Mogol , où les morts étoient sans nombre. Dans l'Isle de Japon ce fleau fit aussi de terribles ravages: les habitants

tans , en sortant de leurs maisons sains & se bien portant , tomberent dans les ruës comme des mouches. On a remarqué que cette maladie se fit sentir dans tous les endroits situés à l'Oüest. La cause en doit être attribuée à la sécheresse ; car comme il n'y étoit tombé de la pluie depuis deux ans , l'air fut infecté de la trop grande quantité des vapeurs minérales.

Comme c'étoit en vain que nous eumes essaïé de remonter vers le Détroit de l'Isle de Button, & que nous n'ôsames pas aborder à quelque autre endroit, ainsi que l'ai dit plus haut, nous passames au travers des Moluques & arrivames enfin, après avoir souffert bien des misères & perdu beaucoup de monde, à la vûe de la côte de Java, au mois de Septembre de l'an 1722. Nous allames d'abord mouiller à la rade de Japara,

ra, en saluant cette ville & le fort de quelques coups de canon.

CHAPITRE XX.

I. *Description de la ville de Japara & de la côte de Java.* II. *Arrivée à Batavia.*

Nous fîmes aussi-tôt préparer nos chaloupes pour nous transporter à Japara. En y arrivant, nous fûmes bien surpris de voir que pendant notre navigation à l'Ouest nous nous étions mécomptés d'un jour entier; car selon nous c'étoit alors le vendredi, & ceux de cette ville avoient le samedi. Nous ne sommes pas les seuls qui se soient trompés à cet égard. Les Espagnols, qui du tems de Magellan furent transportés en Amérique & de-là aux Isles Philippines, tomberent dans cette
erreur

erreur de calcul; & la même différence subsiste encore aujourd'hui parmi eux, sans qu'ils trouvent à propos de la rectifier.

Notre Amiral & nos Capitaines se rendirent d'abord chez celui qui y résidoit de la part de la Compagnie, pour lui donner connoissance de notre arrivée. C'étoit un Enseigne, nommé *Kuster*, très-honnête homme. Il fit aussitôt assembler le conseil pour délibérer sur ce qu'il y eut à faire par rapport à nous. Toutes ces personnes & d'autres apprennant notre triste situation, nous plainquirent beaucoup. En effet, notre sort étoit bien digne de compassion. Il n'y eut environ que dix hommes dans nos vaisseaux qui se portoient bien, dont je fus du nombre. Vingt-fix y étoient actuellement très-malades; & pendant tout notre voyage le nombre de ceux qui furent emportés par maladie,

die , sans y comprendre ceux qui furent tués dans les différentes actions que nous eumes avec des sauvages, se réduisoit à septante hommes. Aussi-tôt qu'on eut donné connoissance de notre arrivée, le premier soin que nous eumes, fut de transporter nos malades à terre dans les hamacs. Quatre d'entre eux étoient si foibles , qu'on jugea bien qu'ils ne purent supporter le mouvement; & c'est pourquoi qu'on les laissa dans les vaisseaux. Ce nouveau surcroît de malheur les saisit tellement, qu'ils moururent le lendemain. Ceux qu'on transporta, furent logés dans une île sous des tentes; on en eut tous les soins imaginables, & on ne leur refusa rien de tout ce qu'on crut être propre à leur rendre leur première vigueur. Plusieurs cependant d'entre eux ne purent échapper de la mort.

Mr.

Mr. Kuster ne manqua pas de donner avis de notre arrivée au Commandant de la côte de Java; lequel manda d'abord cette nouvelle au Gouverneur-Général de Batavia, qui pour lors étoit Monsieur *Swaardekroon*. La réponse que celui-ci fit, paroissoit très-favorable. Il promit de nous assister en tout ce qui pouvoit nous faire plaisir; ajoutant, si je ne me trompe, que tout nous seroit fourni, en vivres & en monde, pour faire ce voyage de Batavia, & que nous n'avions qu'à nous y rendre au plutôt. En attendant nous nous divertimes ici assez bien. Les habitans eurent une véritable compassion de nous; & nous firent beaucoup d'amitié. Nous commençames donc à reprendre notre bonne humeur. C'est ainsi que l'homme est constitué: une heure de plaisir & de joye lui fait oublier tous ses malheurs passés.

Mais ce qui me choqua extrêmement, fut la vie scandaleuse que nos matelots commencerent à mener. Des gens, qui quelques jours auparavant ne firent que prier, que gémir, que se plaindre, se livrent ici aux plaisirs les plus infames. Tous leur passetems ne consistoit qu'à jurer, s'enyvrer & hanter jour & nuit les lieux de débauche. J'ai remarqué qu'en général la conduite du petit peuple de ces quartiers est extrêmement déréglée. Il y a de ces malheureux, qui demandent aux nouveaux venus, *s'ils n'avoient apporté de la patrie quelques nouvelles façons de jurer.*

La ville de Japara est située au pied d'une haute montagne; elle est de grandeur médiocre, & habitée par des Javanois, Chinois & Hollandois. Dans le tems que les Portugais possédoient cette ville, elle étoit plus grande qu'elle

Il n'est aujourd'hui. La Compagnie des Indes Orientales, avant qu'elle fut en possession de Jacatra, y établit un entre-pot pour ses marchandises & un principal Comptoir, d'où les autres Comptoirs de Java dépendoient tous. Mais cet établissement tomba, & le Comptoir fut transporté à Sameran. Le port de Javara est sûr & facile. Sur la montagne, au pied de laquelle la ville est située, est un fort, construit presque tout de bois, qui commande toute la rade. On l'appelle la montagne invincible, parce que les Javanois y ont été souvent battus par les Portugais. Le Roi de Japara réside ordinairement dans un endroit nommé Katafure, situé à vingt-neuf lieues dans le pays. Les Hollandois y ont un fort où ils entretiennent une bonne garnison, tant pour s'assurer de cette conquête que pour servir de garde au

Roi. Ce Prince qui est de la secte de Mahomet, se fait servir à la manière des Orientaux, par des femmes ; il en prend tant qu'il veut. Quelques-uns de ses Prêtres sont obligés d'aller tous les ans une fois à la Mecque, pour y faire des vœux pour la conservation du Roi & de toute sa famille. Ses sujets lui sont très-fidèles & fort dévoués. Les principaux d'entre eux, toutes les fois qu'ils veulent lui parler, doivent l'approcher en rampant ; mais en tems de guerre ce cérémoniel gênant ne se pratique point. Ceux qui font la moindre faute, sont d'abord tués d'une espèce de poignard, qu'on nomme *Krid* ; ce genre de punition mortelle y est ordinaire & presque la seule.

Les Naturels du pays sont bruns, d'une taille médiocre, assez bien faits ; leurs cheveux sont noirs & longs ; quelques-uns cependant ont

ont soin de les racourcir souvent. Ils ont le nez plat & écrasé, les dents vilaines; ce qui vient du suc de *Betel* & de *Faufel*, qu'ils machent continuellement. *Faufel* est une espèce de noisette, semblable à une noix muscade, mais plus petite, sans odeur & renfermant du jus rouge. C'est ce même jus, dont on se sert pour peindre les toiles, connues sous le nom de *Zits*. L'arbre qui porte ce fruit est droit, ayant les feuilles semblables à celle d'un cocotier. *Betel* est une plante qui pousse des branches longues & rampantes. Ses feuilles ressemblent à celles d'un citronier, d'un goût amer, ayant tout de leur long de petites côtes. Son fruit a la figure de la queue d'un lézard, long de deux travers de doigt, d'un goût aromatique, & d'une odeur agréable. Les Indiens portent toujours avec eux de la feuille de *Betel* & se la

C 3 pré-

présentent par cérémonie. Ils en mâchent presque continuellement, comme je l'ai déjà dit ; mais comme elle est amère, ils la mêlent avec l'*Areca* ou *Faufel*, & des écailles d'huitres calcinées. De cette manière ils la trouvent d'un goût très-agréable. Après qu'ils en ont sucé le jus, ils jettent le marc. Quelques-uns y ajoutent de la chaux, de l'ambre & du cardamome ou du tabac de Chine. Plusieurs Européens ont contracté si fort cette même coutume, qu'ils ne sauroient plus y renoncer ; mais quelques-uns d'eux l'ont payé chèrement, les Nègres y ayant mêlé des drogues pour les empoisonner.

Un des plus grands divertissemens de cette nation, & qu'elle aime le plus, ce sont leur *Tandak-kes* ou Comedies. Les femmes qui y jouent sont ornées extraordinairement. Ces Comedies consistent

fissent presque uniquement dans le chant , la danse & leur musique , qui n'est pas grand' chose. Tous leurs instrumens sont une espèce de petits tambours , sur lesquels ils battent cependant avec modification, donnant le ton haut ou bas , comme ils veulent. Ceux qui dansent s'y règlent , faisant de leurs membres les contorsions les plus difficiles & les plus drôles que j'aie jamais vûes. On aime aussi dans ce pais les jeux tournois , à la manière des anciens Romains. Les Rois même & les principaux Seigneurs y assistent souvent. On s'y divertit aussi au combat des coqs ; & à la manière des Anglois on y fait des gagures considérables, en sorte que plus d'un Javanois s'est ruiné par-là.

Ce pais abonde en toutes sortes de choses nécessaires à la subsistance de l'homme. On y trouve des bêtes à cornes, des cochons,

principalement une quantité prodigieuse de poules, des pigeons; mais les moutons y sont rares, parce que les rosées & les paturages les enflent & les tuent. A l'égard des bêtes sauvages, il y a des buffles, des cerfs, des tigres, des **Rinoceros**. Les Indiens recherchent beaucoup la corne de cet animal. Ils en font un vase à boire, & prétendent qu'en s'en servant ils ne peuvent être empoisonnés, puisque le vase se fend d'abord qu'on y met du poison. La terre y est aussi très fertile; le poivre, le gingembre, la canelle, le ris, le cardamome y croissent en abondance. On y sème aussi du café avec succès. Les arbres fruitiers, comme des cocotiers, figuiers, & d'autres n'y manquent point; & comme ils sont toujours verts & qu'une grande quantité en est sur les bords des rivières, on y a de charman-
tes

tes promenades. Les cannes-à-sucre y sont en quantité. La vigne porte sept fois des raisins, mais on n'en peut faire du vin, parce que la nature en précipite trop la maturité. La mer & les rivières y fournissent aussi d'excellens poissons de toute espèce; de sorte qu'on peut dire avec raison, que Java est une des plus belles & des plus fertiles Isles qu'il y eut sous les cieux.

Après un délassement d'environ un mois, nous commençames à nous préparer à notre voyage de Batavia, pour y profiter des belles promesses, que le Gouverneur-Général nous avoit faites. Et après nous être divertis encore les deux jours avant notre départ avec nos amis, nous primes congé d'eux. Ils nous donnerent alors toutes sortes de provision que nous envoiames sur nos vaisseaux. Enfin nous les quittames avec beaucoup

de regret & nous embarquames. Nous fimes voile toujours à l'Oüest le long des côtes jusqu'à septante lieües, & arrivames ainsi avec un vent des plus favorables à la rade de Batavia. Et après avoir salué le fort de plusieurs coups de canon, nous allames jeter nos ancres à côté des vaisseaux qu'on y chargeoit pour les renvoyer en Hollande.

CHAPITRE XXI.

I. Nos vaisseaux sont arrêtés, & nous sommes faits prisonniers, & repartis sur une flotte de la Compagnie des Indes Orientales, qui partit quelque tems après pour la Hollande. II. Description de la Ville de Batavia & de ses habitans.

AUssi-tôt que nous fûmes à l'ancre, Mr. Roggewein & le Capitaine de son vaisseau se mirent

rent dans la chaloupe, dans le dessein d'aller à Batavia. Mais ils ne furent pas si-tôt en mer, que nous vîmes venir au-devant d'eux la chaloupe du Commandeur de Batavia, dans laquelle étoit le Fiscal & autres Committés. Ces Messieurs disoient d'abord à l'Amiral de s'en retourner, ce qu'il fit sans hésiter; & les deux chaloupes étant arrivées près de nos vaisseaux, le Fiscal nous annonça l'arrêt au nom du Gouverneur-Général. Nous fûmes d'abord comme assiégés par quelques gros vaisseaux, afin que nous ne puissions échapper; & peu après arriva quelques centaines de soldats qui s'emparèrent de nos deux navires. Tous ces contretens chagrinerent extrêmement Mr. Roggewyn, qui se repentit, mais trop tard, d'avoir pris la route de Batavia. Ainsi nos vaisseaux furent déclarés de bonne prise, la charge confisquée,

&

& tous les effets vendus au plus offrant. Quant à nous, nous fûmes repartis sur différens vaisseaux de la Compagnie prêts de repatrier.

La cause pourquoi nos vaisseaux furent arrêtés, c'est que par l'Edit publié par les Etats de Hollande il étoit défendu à tout vaisseau particulier & à tous ceux de la Compagnie des Indes Occidentales d'aborder à quelque endroit appartenant à la Compagnie des Indes Orientales, qu'autrement que tous ceux qui y contreviendroient, seroient traités comme ennemis, leur vaisseaux confisqués & déclarés de bonne prise. Cependant il est permis à la Compagnie des Indes Occidentales d'envoyer des vaisseaux jusqu'à la hauteur de trente six degrés de latitude Méridionale, pour trafiquer le long des côtes d'Afrique.

On nous fit donc grand tort de nous traiter ainsi, notre dessein étant

étant d'une tout autre nature ;
puisque nous ne songions pas au
trafic. Nous voulumes unique-
ment, dans la triste situation à la-
quelle nous étions réduits, cher-
cher du secours & un azyle parmi
nos compatriotes. Le sujet de
notre voyage en partant d'Amster-
dam, ne regardoit que la décou-
verte des païs du Sud inconnus ;
& si nous eussions eu le bonheur d'y
réussir comme nous eumes sou-
haité, nous ne serions jamais allés
à Batavia. Cette considération a
été cause, que dans la suite l'affaire
étant dégénérée en procès entre
les deux Compagnies, les Etats-
Généraux après une mûre délibé-
ration donnerent gain de cause à
celle des Indes Occidentales ; &
on lui donna pour les deux vais-
seaux saisis, deux autres plus beaux
& plus grands. La valeur de la
charge, après qu'elle fut taxée,
lui fut restituée, & on paia à l'é-
qui-

quipage les gages ordinaires pour autant de tems qu'il falloit depuis le départ de Batavia jusqu'au retour en Hollande. La Compagnie des Indes Orientales fut aussi condamnée à tous les fraix du procès, outre une somme considérable, quelle païa à sa partie en forme de satisfaction.

La ville de Batavia est située dans l'Isle de Java à la hauteur de six degrés de latitude Méridionale; elle est la Capitale de tous les vastes états soumis à la Compagnie. Elle sert aussi d'entre-pot de toutes les marchandises & richesses, qui appartiennent à la même Compagnie. Elle fut conquise l'an 1618. & s'appelloit avant ce tems là Jacatra. Les Hollandois bâtirent tout près de cette ville un fort, auquel ils donnerent le nom de Batavia. Lorsqu'il fut achevé, les habitans de cette Isle animés & assistés par les Anglois,
l'at-

l'attaquerent diverses fois sans succès ; ils le tinrent comme bloqué pendant quelque tems. Mais enfin la Compagnie reçut un secours considérable de plusieurs vaisseaux , commandés par l'Amiral Koen. Les affaires prirent alors une autre face. Le siège fut levé , & les habitans de cette l'île de même que les Anglois obligés de se retirer avec précipitation. Les Hollandois se voiant délivrés de leurs ennemis , & faisant attention à la situation avantageuse du fort , résolurent d'y bâtir une ville. Pour cet effet on rasa celle de Jacatra , & on érigea sur ses ruines cette fameuse ville qui s'appelle Batavia , nom que portoit le fort. La ville fut ensuite poussée à sa perfection avec beaucoup de diligence , malgré plusieurs obstacles de la part des deux Rois de Mataram & de Bantam qui l'assiégerent , le premier en 1629. & l'au-

l'autre en 1649. Elle est enceinte d'un rempart de vingt & un pieds de hauteur, revêtu de pierres de taille en dehors, & flanqué de vingt-deux bastions. Ce rempart est environné d'un fossé d'environ quinze verges de largeur, & fort profond, sur-tout lorsque la marée est haute au printems. Les avenues de la ville sont défendues par plusieurs forts, garnis la plupart de beaux canons de fonte. Les principaux en sont au nombre de six, savoir Ansiol, Anke, Jacatra, Ryfwyk, Noordwyk & Vyfhoek.

Le fort d'Ansiol est situé sur une rivière de même nom à l'Orient du côté de la mer, & éloigné d'environ douze cens verges de la ville. Il est bâti de pierres de taille en quarré, & il y a toujours un nombre suffisant de soldats qui le gardent.

Le fort d'Anke est sur une rivière de même nom à l'Occident sur

sur la côte, & éloigné de la ville d'environ cinq cens verges; il est aussi construit de pierres de taille en quarré.

Le fort de Jacatra, sur le bord de la rivière de ce nom, est de la même forme que les deux précédens, & éloigné de la ville au Nord-Est, d'environ cinq cens pas. On y va par une belle allée d'une double rangée d'arbres, & bordée de chaque côté de maisons de plaifance & de jardins.

Les trois autres forts de Ryfwyk, Noordwyk & Vyfhoek sont construits de la même manière que les autres, & sont situés du côté de la terre à une petite distance de la ville. Ainsi les deux premiers servent à la sureté de la ville du côté de la mer, & les quatre autres à en garantir les avenues, du côté de la terre, aussi bien qu'à defendre les habitans qui sont établis dans ces quartiers-là, avec

leurs plantages & leurs jardins. Par toutes ces dispositions on voit facilement que l'ennemi ne sauroit guères surprendre cette ville, puisqu'il trouveroit par tout une forte résistance. Une autre précaution qu'on prend, c'est de ne laisser passer personne au-delà des forts, qu'au moien d'un passeport.

La rivière qui a conservé son ancien nom de Jacatra, traverse la ville par le milieu, & forme quinze canaux d'eau vive, dont les quais sont garnis de grandes pierres de corail, & bordés d'arbres toujours verts; ce qui fait un aspect des plus charmans. Sur ces canaux il y a cinquante-six ponts, outre ceux qui sont hors de la ville.

Les ruës sont tirées au cordeau, & généralement larges de trente pieds. Les maisons sont bâties de pierres de taille sur le modèle de celles de Hollande, & fort élevées depuis quelque tems, par ce qu'on
n'est

n'est point exposé à la violence des ouragans.

La ville a environ une lieue & demi de circuit. Ses environs sont tous remplis de maisons; de sorte que je crois qu'il y demeure dix fois plus de monde que dans la ville même : ainsi on les doit considérer comme des fauxbourgs. Il y a dans la ville cinq portes y comprise celle du Port, auprès de laquelle l'on a fait une barrière, qui se ferme toujours à neuf heures du soir, & qui jour & nuit est gardée par des soldats. Il y a eu autrefois une sixième, nommée *porte de Speelman*, parce que le Gouverneur Speelman, mort le 11. Janvier 1684. s'en servoit pour sa commodité; mais elle a été murée dans la suite.

Il y a une belle maison de ville, & quatre Eglises Réformées. Dans la première, nommée *Kruiskerck*, ou l'Eglise de la Croix,

bâtie en 1640. & dans la seconde bâtie en 1670. on prêche en Hollandois, La troisième est pour les Portugais Réformés, & la quatrième pour Malais Réformés. Outre ces Eglises il y en a plusieurs autres pour toutes sortes de Religion. Il y a encore dans cette ville des hôpitaux, un *Spinbuys* ou maison de correction où l'on enferme les femmes de mauvaise vie; une maison des orphelins, des magasins, des agrés & des épiceries, des chantiers, des corderies, des maisons des arts mécaniques, des Charpentiers & des matelots, & plusieurs autres bâtimens publics. La garnison est ordinairement composée de deux à trois mille hommes.

Outre le grand nombre des forts, dont j'ai parlé, il y a encore la fameuse citadelle de Batavia; c'est une très-belle forteresse carrée, située à l'embouchure de la rivière tout contre la ville,
&

& flanquée de quatre bastions , dont deux commandent la ville & les deux autres la mer. Il y a deux portes principales, l'une qu'on nomme la porte de la Campagne , qui a été bâtie en 1636. avec un pont de pierre de taille, de quatorze arches , vingt-six toises de longueur, & dix pieds de largeur. L'autre porte qu'on nomme la porte de l'Eau, a été bâtie en 1630. & sert de bureau aux Gardes-magazins , qui ont leurs logemens des deux côtés le long de la courtine. Il y a deux autres petites portes dans les courtines à l'Orient & à l'Occident , qui ne s'ouvrent que lorsqu'il faut charger & décharger le canon, les boulets & les munitions de bouche.

C'est dans cette citadelle que demeure le Gouverneur-Général des Indes. Son Hôtel est bâti de brique, à deux étages, & a une très-belle façade à l'Italienne. Vis-

à-vis de cet Hôtel est la maison du Directeur-Général qui est la première personne après le Gouverneur. Les Conseillers & les principaux Officiers de la Compagnie y ont aussi leurs logemens, de même que le Médecin, le Chirurgien & l'Apothicaire. Il y a encore dans la Citadelle une petite Eglise octogone, fort propre & fort claire, bâtie en 1644. On y a aussi divers arsenaux & des magasins fournis de munitions de guerre & de bouche pour plusieurs années. Enfin la Citadelle est le bureau général, où l'on garde toutes les archives, & où l'on expédie toutes les affaires qui regardent la Compagnie.

La ville de Batavia est habitée non seulement par des Hollandois, mais aussi par un grand nombre d'Indiens de différentes nations. Les premiers sont ou francs bourgeois, ou attachés au service de la Com-
pa-

pagnie. Il y a aussi des Portugais, des François & d'autres Européens, qui s'y sont établis uniquement pour le commerce. Ces Portugais descendent pour la plupart de ceux qui demeurèrent autrefois ici & à Goa. Comme ils trouvoient toutes les commodités sous un gouvernement dont les loix sont douces & équitables, ils n'ont pas trouvé à propos de se retirer ailleurs lors de la réduction des côtes de l'Isle de Java sous la domination de la Compagnie. Ils sont aujourd'hui presque tous de la Religion Réformée. Les Indiens sont Javanois ou Originaires du pays, Chinois, Malais, Nègres, Amboiniens, Arméniens, de l'Isle de Bali, Mardykers, Macassars, Timores, Bougis &c.

C'est une chose curieuse, spectacle des plus frappans que de voir dans une même ville ce grand nombre de différentes nations, dont

chacune y vit de la même manière que chez elle. On s'y apperçoit à tous momens d'autres usages, d'autres mœurs, d'autres habillemens, des visages de différentes couleurs, des noirs, des blancs, des bruns, des olivâtres. Chacun y suit sa manière de vivre ; chacun y parle sa propre langue. Malgré tant de coutumes , opposées les unes aux autres, on voit une assez grande union entre les citoyens au moien du commerce qui en est l'ame & qui les approche mutuellement. Ainsi toutes ces parties différentes composent un tout très-uniforme, sous les auspices & sous la protection des loix également sages & impartiales d'une puissante Compagnie.

A l'égard de la liberté de conscience, tous les habitans de la ville de quelque secte qu'ils soient, en jouissent ; mais ils n'y ont point d'exercice public. Il n'y est pas per-

permis non plus que dans les Provinces-Unies, aux Prêtres ou Moines Catholiques Romains de passer dans les ruës en habit de leur Ordre. On n'y souffre pas du tout des Jésuites, de peur que par leurs intrigues ils ne donnent lieu à des desordres & des troubles, ainsi qu'ils ont fait en plusieurs autres endroits où ils se sont établis. Pour ce qui est des Chinois, comme leur Religion est une abomination, on ne leur permet point d'avoir un Pagode dans la ville. Ils en ont un à une lieuë de-là au même endroit, où ils enterrent leurs morts.

Chaque Nation Indienne à Batavia a son chef qui prend soin de ses intérêts; mais il n'ose décider d'une affaire tant soit peu considérable, & ses fonctions ne regardent proprement que les affaires de sa Religion, & quelques légères disputes qui peuvent survenir entre

§ 8 *Histoire de l'expédition*

ses compatriotes. Je dirai quelques mots de chacune de ces nations Indiennes, pour en donner quelque idée au Lecteur.

Les Javanois s'adonnent à l'agriculture, ou à la pêche, ou à faire des bateaux, qui sont en forme de croissant. Ils ne portent d'autres habits qu'une espèce de Japon qui leur va depuis la ceinture jusqu'aux genoux, & le reste du corps est nud. Quelques uns portent une espèce d'écharpe, où ils attachent une petite épée. Ils ont la tête couverte d'un petit bonnet. Leurs cabanes sont généralement beaucoup plus propres que celles des autres Indiens; elles sont construites de *Bamboches* fendues, ayant un grand toit qui avance sur le devant, où ils s'assient & prennent l'air.

Les habitans Chinois sont en grand nombre; on en compte dans la ville & aux fauxbourgs jusqu'à
cinq

cing mille. Ils sont nés pour le commerce, ennemis de l'oïveté, & ne trouvent rien de pénible lorsqu'ils voyent quelque apparence de gain. Ils se contentent de peu pour vivre. Ils sont avec cela hardis, entreprennans, adroits & industrieux. Ils ont une pénétration & une subtilité d'esprit extraordinaire; & ils disent communément que les Hollandois ont un œil, mais que quant à eux, ils en ont deux. Ils sont extrêmement trompeurs & se font une gloire de pouvoir attraper ceux qui commercent avec eux. Ils surpassent les autres nations Indiennes dans la navigation & dans l'agriculture. La plûpart des moulins à sucre leur appartiennent, & ils sont les principaux distillateurs d'*Arac*, qui est une eau de vie qu'on tire du ris. On la transporte dans toute l'Asie, & la Compagnie s'en sert aussi dans ses vaisseaux

seaux. Ils tiennent aussi presque toutes les boutiques de la ville, & les auberges. Ce sont aussi eux, qui afferment les plus gros péages & les droits de la Compagnie. Les Chinois sont assez bien faits, d'une couleur olivâtre. Ils ont la tête ronde, les yeux petits, le nez plat. Ils ne se coupent pas les cheveux comme ceux qui demeurent dans la Chine même, qui sont obligés de le faire depuis que les Tartares s'en sont rendus maîtres. Et toutes les fois qu'un Chinois vient de sa patrie ici, il les laisse croître & les fait tresser proprement. Il en faut excepter leurs Prêtres qui ont la tête toujours rasée. Ils vont toujours la tête nue, & portent un éventail à la main. Ils se laissent aussi croître les ongles de leurs doigts avec lesquels ils ont une merveilleuse adresse de faire des tours de passe-passe; de sorte qu'il faut être extrêmement sur
ses

ses gardes pour n'en pas être la dupe. Leurs habits sont un peu différens de ceux qu'on porte dans leur païs. Ils ont des robes fort amples, dont les manches sont larges, & faites de toile de coton, & sous ces robes ils portent des culotes si longues qu'elles leur descendent jusqu'au talon. Au lieu de souliers ils se servent de petites mules, & ne portent point de bas. Leurs femmes se servent aussi de longues robes de toile de coton; elles sont fort vives, adonnées à l'impudicité & à la débauche. Les Chinois en général ne font de différence entre les viandes, & ne savent ce que c'est animal pur ou impur; & on les voit manger des chiens, chats, rats & autres bêtes sans distinction. Ils aiment beaucoup les festins & les spectacles. La fête de leur nouvel an se célèbre au commencement de Mars & dure ordinairement

ment un mois entier. Pendant ce tems-là ils ne font que se divertir , principalement à la danse , qui se fait en rond , au bruit de quelques bassins, de trompetes & de flûtes, dont la harmonie n'est pas des plus agréables. Cette même musique est aussi en usage à la Comedie & aux enterremens. Leur Comedie n'est pas grande-chose. Ils jouent leurs rôles partie en parlant, partie en chantant avec des mouvemens de corps fort singuliers. Tous les personnages sont des filles qui sont élevées à cela dès leur enfance; celles qui jouent des rôles d'homme sont déguisées. Toutes les fois qu'ils veulent faire représenter une Comedie, il faut qu'ils paient pour la permission cinquante écus à la ville. Ils y racontent & décrivent les exploits de leurs anciens Héros & Saints. Les théâtres se dressent dans la rue devant la mai-

maison de celui qui donne le Spectacle à ses fraix.

Les enterremens des Chinois sont fort remarquables ; & ceux des riches très-somptueux. Les tombeaux sont comme de petits Mausolées , & fort magnifiques. Les convois funébres sont ordinairement fort pompeux , & quelquefois composés de plus de cinq cent personnes de l'un & de l'autre sexe. Les femmes qui s'y trouvent , sont vêtues de blanc. On porte à ces enterremens , outre les instrumens de musique , des drapeaux , des parasols & des dais. C'est sous un de ces dais qu'ils portent leur principal idole , que l'on nomme *Joostje à Batavia* ; j'en parlerai ci-après.

Les Chinois d'ici suivent la Religion de leur païs ; mais ils n'ont point , ainsi que je l'ai dit ci-dessus , de Pagodes dans la ville. Ils en ont un à une lieuë de-là , où ils s'as-

s'assemblent pour faire l'exercice de leur Religion. Ils sont peut-être les plus grands idolâtres & Païens de tous les Indiens, puisqu'ils font des offrandes au Diable & l'adorent. Il est vrai qu'ils avoient qu'il y a un Dieu; que c'est un bon homme qui ne fait du mal à personne & dont il n'y a rien à craindre. Si l'on leur demande pourquoi ils honorent donc le Diable: ils répondent qu'ils tâchent de l'avoir pour ami & qu'il ne les punisse point, étant un homme très-méchant qui se plaît à tourmenter les hommes. Ils le représentent sous la figure de l'idole, dont j'ai déjà parlé, & qu'on nomme ici *Jooſſje de Batavia*. Ils ont institué aussi à son honneur des fêtes & des jours de grandes réjouissances.

Les Chinois à l'imitation des Javanois, sont extrêmement adonnés aux jeux & aux gagures. Cet-

Cette passion les pousse à la fureur, principalement dans les combats des cocqs du tems des réjouissances du nouvel an. Ils se possèdent si peu au jeu, qu'il y en a qui après avoir perdu tout leur argent, maisons, meubles, engagent leurs femmes, leurs enfans, leur barbe, les ongles de leurs doigts & enfin les vents; c'est-à-dire que si la fortune leur est contraire, ils ne peuvent plus disposer de leurs femmes, ni de leurs enfans: il ne leur est pas permis non-plus de laisser croître leur barbe ni leurs ongles, ni se mettre à bord de quelque navire pour faire du trafic; desorte qu'ils deviennent par-là les plus misérables de tous les mortels, & se trouvent ordinairement obligés à se mettre au service de quelque autre Chinois. Il ne leur reste qu'une seule ressource, c'est lorsque quelques-uns de leur famille, soit ici, soit en Chine, veut bien paier

pour eux la même somme que les vainqueurs avoient mis contre. Dans ce cas ils peuvent se relever & rentrent dans leur première possession.

Les Malais qui demeurent à Batavia, s'attachent principalement à la pêche; leurs batteaux sont fort propres & luisans, & les voiles sont de paille. C'est une nation méchante. On entend souvent parler de meurtres qu'ils commettent pour quelque peu d'argent. Ce sont de grands fourbes, qui ne négligent aucune occasion pour tromper un Chrétien. Leur dernier Capitaine ou Chef fut foüetté & marqué publiquement, il y a quelques années, à cause de ses tromperies & fraudes. Ses biens furent confisqués, & lui rélégué comme un bandit dans l'Isle de Ceylan. Depuis ce tems-là on n'a pas encore fait un autre Chef des Malais. Leurs habits sont de
toiles

toiles de coton ou d'étoffes de soye. Les hommes s'enveloppent la tête d'une toile de coton, & leurs cheveux qui sont fort noirs, sont noués par derrière. Les femmes les plus considérables sont habillées d'étoffes de soye à fleurs ou à raies, & font flotter leurs robes d'une manière agréable. J'oublie de dire qu'ils suivent la secte des Mahometans.

Les Nègres qui demeurent à Batavia, sont presque tous Mahometans. Ils viennent la plupart du côté de Bengale, & s'habillent à peu près comme les Malais, & demeurent aussi dans le même quartier. Les uns s'appliquent à des métiers, les autres sont des colporteurs allant dans les rues avec une manne remplie de merceries, comme du corail, des perles de verre & autres brimborions de cette nature. Les plus considérables d'entre eux exercent le né-

goce , particulièrement celui de pierres à bâtir qu'ils apportent des Isles voisines.

Les Amboiniens s'appliquent principalement à bâtir des maisons de bamboches , dont les fenêtres sont de cannes fendues & arrangées ingénieusement en diverses figures. Ils sont hardis & courageux, mais fort mutins ; aussi demeurent-ils hors de la ville proche du cimetière des Chinois. Ils ont un Chef, à qui ils doivent obéir, & qui dans ce quartier-là a une très-belle maison fort parée à leur manière. Ils sont tous Idolatres. Leurs armes sont de grands sabres & de longs boucliers. Les hommes ont autour de la tête une toile de coton , dont ils laissent pendre les deux bouts , & ornent de fleurs cette espèce de turban. Les femmes portent un habit fort mince au milieu du corps, & s'enveloppent les épaules d'une toile de coton qui
laisse

laisse les bras nuds. Leurs maisons sont de planches, couvertes de feuilles d'ôle, & ont deux ou trois étages, de même que deux ou trois chambres de plein pied.

Les Mardykers ou Toupasses, sont Idolâtres, composés de diverses nations des Indes, & font toutes sortes de commerce. Munis de passeports de la Compagnie, ils vont avec leurs propres navires trafiquer dans les Isles & sur les côtes les plus voisines. D'autres sont jardiniers, ou nourrissent du bétail & de la volaille. Les hommes sont habillés à la Hollandoise, & les femmes comme les autres Indiennes. Ils demeurent à la ville & à la campagne. Leurs maisons sont beaucoup meilleures que celles des autres Indiens, & sont généralement de pierres ou de briques, assez hautes & propres.

On trouve aussi à Batavia des Macassars, si connus par les petites
E 3 flèches

flèches empoisonnées dont ils se servent contre leurs ennemis, & qu'ils soufflent dans de sarbacanes. Ce poison est un suc d'un certain arbre qui croît dans l'Isle de Macassar & dans trois ou quatre petites Isles des Bougis. On trempe les flèches dans ce suc; ensuite on les sèche, & la blessure qu'on en reçoit, est mortelle.

Les Bougis sont des habitans de trois ou quatre Isles près de celle de Macassar, qui depuis la conquête de la dernière Isle se sont établis à Batavia. Ils sont hardis & courageux, & la Compagnie s'en sert comme de soldats. Leurs armes sont des flèches, des sabres & des boucliers.

Les Arméniens & quelques autres peuples qu'on voit établis à Batavia, ne s'y trouvent que pour le commerce, & n'y demeurent qu'aussi long-tems qu'ils le trouvent à propos.

Les

Les Originaires du païs établis aux environs de Batavia, & plus avant dans un district de quarante lieues dans les montagnes le long du païs de Bantam, sont proprement du ressort du Gouverneur-Général. La Compagnie y envoie des Drossards ou Commissaires pour y administrer la justice & avoir soin de ses revenus; & il faut que les principaux d'entre ces habitans viennent de tems en tems dans la ville informer le Gouverneur-Général de la conduite de ces Commissaires. A l'égard des autres Provinces de Java, j'en parlerai ci-après.

CHAPITRE XXII.

Du Gouvernement de Batavia & des autres Etats soumis à la Compagnie des Indes Orientales.

LA ville de Batavia & tous les Etats que la Compagnie possède aux Indes Orientales, sont gouvernés par deux principaux Collèges ou Conseils, dont l'un est nommé Conseil des Indes, & l'autre Conseil de Justice. Ils sont établis & fixés tous deux dans la ville de Batavia, comme la Capitale de tous les païs qui dépendent de la Compagnie. Le premier est chargé du Gouvernement politique, l'autre de l'administration de la Justice.

Le Gouverneur-Général préside toujours à ce premier Collège, qui ordinairement est composé de dix-huit ou vingt personnes qu'on nomme

homme Conseillers des Indes. Ils ne se trouvent cependant presque jamais tous à Batavia , parce qu'il y en a toujours qui sont pourvus de l'un ou de l'autre des sept Gouvernemens que la Compagnie donne. Ce Conseil s'assemble régulièrement deux fois par semaine & aussi souvent que le Gouverneur-Général le convoque. On y délibere sur tout ce qui concerne les intérêts de la Compagnie. On y décide de toutes les affaires politiques qui peuvent arriver tant dans l'Isle de Java que dans les autres Etats. Si l'affaire est importante, le consentement & l'approbation des Directeurs de la Compagnie qui résident en Hollande, est nécessaire. C'est aussi de ce Conseil , qu'émanent les réglemens & les ordres auxquels les autres Gouverneurs sont obligés de se conformer. C'est encore dans cette assemblée qu'on lit les lettres

des Directeurs, & qu'on convient à la pluralité des voix, des réponses qui doivent y être faites.

Le Conseil de Justice est composé d'un Président, qui est ordinairement un Conseiller des Indes, de huit Conseillers, d'un Fiscal, d'un autre Fiscal, nommé Fiscal de la mer, & d'un Secrétaire. Le Président est en même tems Garde du grand sceau. Tous les Conseillers doivent être Docteurs gradués en Droit. Le Fiscal dans les affaires civiles a sa voix comme les autres Conseillers, & le tiers de toutes les amendes au-dessous de cent florins, & le sixième de toutes celles qui sont au-dessus de cette somme. Sa fonction consiste à veiller qu'rien ne se fasse contre l'autorité & les ordres du Gouvernement, & d'inter-
tenter action à ceux qui y contre-
viennent. La fonction du Fiscal
de la mer regarde les fraudes qui
se commettent dans le commerce,
au

au préjudice de la Compagnie ;
cette charge est fort lucrative.

Outre ces deux Colléges souverains, il y a à Batavia le Conseil ou Tribunal de la ville, composé de neuf Echevins, y compris le Président & le Vice-Président dont le premier est toujours un Conseiller des Indes. Le Bailli de la ville & le Drossard ou Commissaire du plat-païs & des environs de Batavia, sont aussi Membres de ce Tribunal, avec un Secrétaire.

Le Gouverneur Général est le Chef de l'empire que la Compagnie a établi aux Indes ; il en est, pour ainsi dire, le Stadhouder, Capitaine & Amiral-Général. Il est Président du Conseil des Indes & y a deux voix. Il a une clef de tous les magasins, & y fait ce qu'il trouve à propos, sans rendre compte à personne. Il donne des ordres de sa propre autorité, & tout le monde doit lui obéir. Enfin,

fin, on peut dire que son pouvoir égaleroit & surpasseroit même ce lui de plusieurs Rois de l'Europe, s'il ne se rendoit responsable de ses actions, & s'il n'étoit sujet au rappel des Directeurs de la Compagnie. En cas de trahison & d'autres crimes énormes, le Conseil de Justice même est en droit de s'assurer de sa personne & le juger.

Voici ce qui s'observe à son élection. Aussi tôt qu'un Gouverneur-Général est mort, ou qu'il ait resigné sa charge, les Conseillers des Indes s'assemblent pour en élire un autre, à la pluralité des voix. L'élection faite, le même Conseil écrit d'abord aux Directeurs en Hollande pour leur en faire part, les priant de vouloir bien confirmer & approuver le choix qu'ils viennent de faire. Cette notification & prière doivent être aussi faites aux Etats-Géné-

Généraux pour la même fin, L. H. P. en accordant l'octroi & leur protection à la Compagnie, s'étant réservé ce droit. On a remarqué que l'élection est ordinairement approuvée tant par les Etats-Généraux que par les Directeurs, qui dans ce cas envoient au nouveau Gouverneur ses Lettres-Patentes. Il y a cependant des exemples que les Directeurs aient rejeté l'élection, faite par les Conseillers, & nommé un autre Gouverneur.

La Compagnie donne au Gouverneur huit-cens Risdalers d'appointement par mois, & cinq-cens pour sa table, outre l'entretien de tous ceux qui composent sa maison. Mais ces appointemens sont la moindre branche des revenus dont il jouit. Les émolumens attachés à l'exercice de son emploi sont très-considérables; en sorte que pendant deux ou trois

ans

ans il peut, sans charger sa conscience, amasser des richesses immenses.

Comme il est le Chef de tous les vastes États de la Compagnie elle a trouvé à propos, pour le faire respecter des peuples, accoutumés au faste des Princes de l'Orient, de lui accorder une Cour & lui faire rendre tous les honneurs attachés à la dignité Royale. Quand il sort de son palais pour aller à quelque maison de plaisance, son carrosse est précédé d'un Maréchal de logis à la tête de seize Cavaliers avec un Trompette; ensuite deux Hallebardiers à cheval marchent immédiatement devant son carrosse, ayant son Ecuier à cheval à la portiere droite, & suivi de six Hallebardiers à cheval & ordinairement de deux autres carosses avec des Messieurs qui l'accompagnent. Le cortège finit par quarante huit Cavaliers,

com-

commandés par un Capitaine & trois Maréchaux des logis, précédés d'un Trompette.

Si cette charge est considérable tant par les revenus que par le pouvoir & les grands honneurs qui en sont inséparables, il faut aussi convenir qu'elle est extrêmement pénible. Depuis le matin jusqu'au soir le Gouverneur-Général est occupé à donner audience à un grand nombre de personnes; à lire les lettres & les avis qu'il reçoit de toutes parts; à donner divers ordres pour le service de la Compagnie: en sorte qu'il ne reste ordinairement qu'une demie heure à table, & non sans expédier des affaires qui pressent. C'est aussi lui qui reçoit les Messagers ou Députés des Princes Indiens; ce qui arrive fort souvent dans l'espace d'une année.

Après le Gouverneur, le Directeur-Général est la première personne.

sonne du Gouvernement, & le premier des Conseillers des Indes. Cet emploi demande beaucoup de travail & d'application. Celui qui en est revêtu, est chargé de l'achat de toutes les marchandises dont la Compagnie a besoin & de la vente de celles dont elle veut se défaire. C'est lui qui ordonne quelles sortes de marchandises & en quelle quantité doivent être transportées en Hollande, ou ailleurs. Il a aussi la garde des clefs de tous les magasins; & tous ceux que la Compagnie emploie au commerce, sont obligés de lui faire rapport, tous les jours, de l'état de toute chose. Enfin c'est lui qui a la direction suprême de tout le négoce, tant à Batavia, qu'aux autres endroits & Comptoirs de la Compagnie; & qui en répond.

La troisième personne du Gouvernement est le Major-Général, à qui on donne le commandement de

de toutes les troupes, sous les ordres du Gouverneur-Général. Le nombre des troupes réglées dans toutes les Indes, à la solde de la Compagnie, monte à environ douze mille hommes, outre les gens du païs ou miliciens qui savent assez bien manier les armes : on les met ordinairement à la tête quand il faut combattre ; & on croit qu'il y en a plus de cent mille. Enfin on compte en tout jusqu'à vingt-cinq mille hommes, tant Officiers que soldats & matelots, qui sont au service de la Compagnie.

Pour maintenir son commerce, elle entretient environ cent-quatre-vingt vaisseaux depuis trente jusqu'à soixante pièces de canon, & elle peut encore armer quarante des plus gros, en cas de besoin.

Quelques mois avant notre arrivée à Batavia, on y fit publiquement une justice mémorable. Plus

sieurs criminels furent exécutés pour crime de haute trahison qu'ils avoient tramée. Voici ce que c'est. Un certain nommé Pierre Erberfeld avoit fait un complot avec plusieurs Javanois & quelques autres chefs Indiens pour surprendre la Ville, la Citadelle & les forts de Batavia, y massacrer le Gouverneur-Général, tous les Conseillers, ceux qui étoient au service de la Compagnie & tous les Chrétiens qui pouvoient se trouver dans l'Isle de Java; en un mot d'extirper toute la Colonie & mettre par-là fin au Gouvernement & à la possession de la Compagnie. Mais la Providence veilla à la sûreté des Chrétiens. La trame fut découverte & le chef de la conspiration Pierre Erberfeld, de même que ses complices arrêtés & pris prisonniers. Après avoir été plusieurs fois appliqués à la question, ils avouèrent tout comme

me la sentence prononcée contre eux contient toutes les particularités du complot , j'ai cru devoir la communiquer au Lecteur.

SENTENCE contre Pierre Erberfeld & ses complices, prononcée à Batavia en 1722.

„ **C**omme Pierre Erberfeld ,
„ Bourgeois , né à Batavia
„ de pere blanc & de mere noi-
„ re, âgé de cinquante-huit à cin-
„ quante-neuf ans ; Catadia nom-
„ mé autrement Rading Javan de
„ Cartasaura ; Maja Praja de
„ Chias, Sergent Javanois ; Sa-
„ na Suta Calia Wangfu de Ba-
„ dong, & le nommé Anga Tfitra
„ de Bagal , tous deux Javanois ;
„ Layech de Sumbouwen , Ma-
„ lais, esclave d'abord dans l'hôpi-
„ tal des Chinois & ensuite remis
„ en liberté ; Jap keko ; Cartana-
„ ja de Pacalongan ; Anga Sara-

„ na de Batong; Canta Sinia de
„ Cheribon, Singa Ira ; Marangie
„ de Bengale ; Sarapaca d'Inder-
„ majo; Maja Diaja de Banjermoa;
„ Wambfa Dita de Pamelang
„ Pandjang; Wiefia Susa de Ban-
„ jermoa; Canta Wangfa Baspa
„ Mulut de Saraja, & Singa Patra
„ (chef) de Sikias ; de même
„ que les femmes du fixième,
„ du neuvième, & du treizième
„ criminel ; tous présentement
„ détenus prisonniers ont con-
„ fessé & avoué par-devant la
„ Cour de Justice, établie à Ba-
„ tavia, d'avoir tramé, en met-
„ tant à part toute crainte de
„ Dieu & de la Justice, une exé-
„ crable conspiration contre la
„ ville, la citadelle & la Colonie
„ de Batavia, consistant de met-
„ tre fin, par l'assistance de quel-
„ ques Princes Mahometans &
„ de plusieurs Chefs des peuples
„ voisins, comme Javanois, Ba-
„ leyens,

„ leyens, Malais & autres, à la
„ possession & au gouvernement
„ de la Compagnie des Indes
„ Orientales. On est d'autant plus
„ étonné de cet horrible com-
„ plot, que la même Compagnie
„ n'a jamais manqué de gouver-
„ ner avec douceur, sous les
„ auspices des Etats-Généraux
„ des Provinces-Unies, les peu-
„ ples qui lui sont soumis, tant
„ Mahometans que Païens, sans
„ distinction de Religion; & de
„ les protéger efficacement con-
„ tre quiconque les eût molesté
„ en quelque manière; desorte
„ qu'on avoit tout lieu de croire,
„ que l'établissement de la Com-
„ pagnie à Batavia dureroit enco-
„ re longtems, & qu'il n'y avoit
„ rien à craindre de la part de
„ ceux qui sous ses aîles y vivoient
„ tranquillement. Les criminels,
„ pour exécuter leur détestable
„ dessein avec succès, ont avoué

„ d'être convenus des moïens sui-
„ vants.

„ Premièrement , de massa-
„ crer , avant toutes choses , les
„ Hollandois & autres Européens,
„ & par conséquent tous Chré-
„ tiens, sans épargner aucun ,
„ dans l'attente , qu'après ce coup
„ toutes les nations du plat-païs
„ de l'Isle de Java, & les peuples
„ étrangers demeurant à Batavia
„ & aux environs , comme Chi-
„ nois, Nègres Maccaffars, &c.
„ se joindroient d'abord aux re-
„ belles , ou du moins implore-
„ roient leur clémence; & que si
„ quelques-uns voulussent s'oppo-
„ ser, qu'on les tueroit aussi sans
„ miséricorde. Pendant cette at-
„ taque le premier des conjurés ,
„ Pierre Erberfeld , devoit com-
„ mander & donner les ordres en
„ qualité de Chef, & l'autre
„ nommé Catadia, en qualité de
„ son

„ son Lieutenant ou Chef en se-
„ cond. Et afin d'acquérir plus
„ d'autorité & de respect , celui-
„ là s'étoit fait donner le titre
„ de *Thowang-Gusti* , qui désigne
„ Grand Seigneur ou Premier du
„ gouvernement ; & celui-ci le
„ nom de *Rading* , dignité qui si-
„ gnifie Prince.

„ Cette conspiration dangereu-
„ se avoit été tramée dans la mai-
„ son d'Erberfeld , située hors de
„ la ville à un des bouts du che-
„ min qui mene au fort de Jaca-
„ tra , à l'endroit d'où l'on va à l'E-
„ glise des Portugais ; & on avoit
„ ordinairement tenu les assem-
„ blées dans une chambre d'em-
„ bas. Les conjurés s'étoient
„ aussi trouvés souvent dans sa
„ maison de plaisance , située sur le
„ *Sunder* , d'où ils entretenoient
„ leur correspondance avec quel-
„ ques Princes Mahometans &
„ plusieurs Chefs des nations In-

„ diennes , qu'ils avoient trouvé
„ le moien de gagner. Les let-
„ tres sur ce sujet avoient été écri-
„ tes par le 2. 3. 4. & 5. des Re-
„ belles , qui lisoient aussi celles
„ qu'ils recevoient en réponse ,
„ parce que le premier , Erber-
„ feld , ne savoit ni écrire ni lire
„ dans les langues dont il falloit
„ se servir ; & ce sont aussi ces
„ mêmes criminels qui avoient
„ été chargés du soin de faire
„ parvenir les lettres à qui elles
„ étoient adressées , & de recevoir
„ les réponses. Les accusés ont
„ aussi avoué , que quelques-uns
„ d'eux s'étoient répandus dans
„ différens quartiers du plat-pais
„ pour y vendre & distribuer aux
„ habitans une espèce de *diemats*
„ ou petites estampes , marquées
„ de certains caractères , dont ils
„ avoient assuré , que ceux qui
„ les portoient sur eux , étoient à
„ l'abri des coups de fusil , d'épée
„ &

„ & d'autres armes ; & que ces
„ estampes avoient aussi été fa-
„ briquées par le 2. 3. 4. & 5. des
„ prisonniers.

„ Les conjurés étoient conve-
„ nus, que la première attaque se
„ feroit à la maison du Gouver-
„ neur-Général & à celles des
„ Conseillers & autres Magistrats,
„ tant dans la Citadelle que dans
„ la ville, pour massacrer ainsi à
„ la fois les premières personnes
„ du Gouvernement ; ce qui eût
„ beaucoup contribué à faire
„ réussir toute l'entreprise. Le
„ premier, le second & le troisiè-
„ me criminel devoient avoir le
„ commandement dans la citadel-
„ le, & le quatrième, le cinquième
„ & le sixième celui dans la ville ;
„ & l'attaque devoit se faire le
„ premier jour de l'an le matin ,
„ immédiatement après que les
„ portes seroient ouvertes. Le
„ dernier rendés-vous des conjurés

„ avoit été fixé à la veille du jour
 „ de l'attaque , dans la maison
 „ d'Erberfeld , située comme
 „ nous l'avons déjà dit , dans le
 „ chemin de Jacarra , pour s'y
 „ aboucher & se glisser de-là
 „ quelques-uns dans la Citadelle
 „ & les autres dans la ville. Pour
 „ prévenir toute dispute & mesin-
 „ telligence entre eux , ils avoient
 „ fait un règlement , en vertu du-
 „ quel immédiatement après l'ex-
 „ écution du complot le premier
 „ criminel Erberfeld seroit de tous
 „ reconnu Roi ou *Gusty* , tant de la
 „ ville que de la citadelle ; le se-
 „ cond criminel Catadria *Rading*
 „ hors de la ville dans le plat-païs
 „ jusqu'aux montagnes ; & que
 „ les nommés Maja Praja , Sana
 „ Suta (Wanfa Suta) Anga Tfi-
 „ tra , Layek (Certa Mafa , Anga
 „ Savan Certa Singa) Singadita ,
 „ Manaugie (Sara Pada) Maja-
 „ diafa , Wansadita de Pamelong
 „ Pa-

Padang, Wisa Suta & Canti
Wansa, auroient tous le titre
de *Pangerans* (ce sont des Prin-
ces) & établis *Mantries* ou Chefs
& Conseillers du second crimi-
nel, de même que *Tummagums*
(ce sont des Généraux) avec le
nommé Singa Patria, lequel
avoit été actuellement établi,
par la Compagnie, Chef de Si-
kias.

Les conjurés étoient aussi
convenus, qu'après l'exécution
de leurs desseins, leur Chef Er-
berfeld auroit à son service un
Collège composé de douze
jeunes gens, chacun âgé d'en-
viron vingt ans, & tous tirés
des familles des principaux com-
plices; qu'ils se rendroient tous
douze auprès des Princes &
Chefs Mahometans pour entrer
en négociation avec eux, au
sujet des péages & droits qu'il
y auroit à paier à Batavia. Les
let.

„ lettres interceptées le disent
„ clairement , & l'aveu & la dé-
„ position des cinq principaux
„ criminels y sont conformes sur
„ chaque point.

„ Conformement à leur dé-
„ testable plan , les conjurés
„ avoient pris la précaution de
„ s'assurer des moyens pour être
„ assistés & soutenus dès le
„ commencement du massacre,
„ par un corps de dix-sept mille
„ hommes tirés de différens en-
„ droits aux environs de Batavia,
„ & nommés même pour la plû-
„ part par les prisonniers. Suivant
„ leur plan , ce corps devoit être
„ divisé en plusieurs détachemens,
„ & se tenir prêt à pouvoir agir
„ au tems marqué. Le signal
„ donné, chacun de ces détache-
„ mens devoit se mettre en mouve-
„ ment par les chemins tant
„ couverts que découverts , s'em-
„ parer ensuite de toutes les
„ por-

„ portes, pour que personne n'é-
„ chappât, afin d'empêcher par-là
„ que la nouvelle de cette horri-
„ ble conspiration ne puisse parve-
„ nir si-tôt en Hollande.

„ Dans cette vûe, & pour
„ mieux exécuter leur projet, les
„ criminels avoient d'abord, par
„ la distribution des *diemats*, ga-
„ gné mille hommes; Maja Praja
„ s'engagea d'envoier autant ;
„ deux mille avoient ordre de
„ descendre des montagnes au
„ Sud, & se joindre à ceux qui
„ étoient cachés aux environs, afin
„ d'achever l'horrible complot le
„ 2. Janvier 1722. Tout ce projet
„ avoit été entièrement arrêté trois
„ jours avant le massacre, projeté
„ & ordonné par Erberfeld de la
„ manière suivante ; savoir, que
„ huit cens hommes se rendroient
„ à Crolot du côté de la rivière-à-
„ moulin, au-delà de la garde avan-
„ cée du fort de Ryfwyk; que
„ deux

„ deux mille hommes iroient au
„ pais du Chef Pierre d'Alida ,
„ particulièrement à Grogol &
„ aux environs ; qu'un autre corps
„ de mille hommes défileroit à
„ Mangadova Piesang , Batu &
„ aux environs. A ces corps on
„ étoit convenu que se joindroient
„ tous les autres conjurés , cachés
„ dans de différentes retraites au-
„ tour de Batavia , afin qu'ils euf-
„ sent pû par ces forces jointes
„ consommer cet exécrationnable ouvra-
„ ge , & se maintenir dans la pos-
„ session. En cas qu'ils eussent
„ réussi dans leur dessein , ils au-
„ roient été , ainsi que par leurs
„ propres lettres on le peut prou-
„ ver suffisamment , soutenus & as-
„ sistés par un autre corps de plus
„ de dix mille Baleyens , qui s'é-
„ toient engagés de passer les
„ montagnes du côté de Cadiri ,
„ par Matarin au coin Méridional
„ & par Campongbaru , pour
„ pren.

„ prendre d'abord poste sur la
„ montagne de Guru.

„ „ S'il seroit arrivé, que les ha-
„ bitans de Campongbaru n'euf-
„ sent pas voulu se soumettre, les
„ Baleyens avoient ordre de les
„ faire tous passer au fil de l'épée,
„ & de marcher ensuite vers cette
„ ville y massacrer tous ceux qui
„ auroient voulu s'opposer, &
„ d'exterminer tous les Chrétiens ;
„ afin que la Compagnie ne pût
„ jamais rentrer en possession de
„ ses Etats, ni y faire le moindre
„ commerce.

„ Erberfeld avoit été sollicité
„ d'entrer dans cet affreux com-
„ plot depuis deux ans par le se-
„ cond criminel nommé Catadia ,
„ qui y avoit songé, il y a déjà six
„ ans , pendant lequel tems il a
„ parcouru le país comme un es-
„ pion pour former des trames se-
„ cretes : s'il n'a pas d'abord poussé
„ les choses plus loin, ce n'a été
„ „ que

„ que parce qu'il vouloit voir quel-
„ le fin prendroit la guerre de Java.
„ Le prisonnier nommé Maja Pra-
„ ja a été d'un grand secours aux
„ Rebelles , parce qu'il a eu oc-
„ casion de s'informer exactement
„ des forces de la Compagnie &
„ de ses résolutions, aiant été au-
„ trefois en qualité d'écrivain
„ chez Mr. Jan Mantien, Ma-
„ jor au service de la Compagnie.
„ Les prisonniers Tomboan ,
„ Grambrek & Mietas ont aussi
„ eu connoissance de toutes ces
„ mauvaises trames, & ont con-
„ tribué de tout leur pouvoir à
„ cette conspiration, ayant sou-
„ vent assisté aux délibérations te-
„ nues dans la maison d'Erber-
„ feld.

„ Tous ces chefs d'accusation
„ ne sont que trop fondés; quel-
„ ques-uns même des compli-
„ ces ont eu l'audace de divul-
„ guer leur horrible complot ,
„ croiant

„ croiant apparemment que leurs
„ mesures étoient si bien prises
„ qu'ils ne pourroient manquer de
„ réüssite. Il est certain que la
„ Compagnie en auroit fait une
„ triste expérience, si la Provi-
„ dence divine qui veille sur ses
„ élus, n'eût traversé cette exé-
„ crable conspiration; ensorte que
„ tout fut découvert, les complices
„ arrêtés l'un après l'autre, sans
„ qu'il y ait eu le moindre soule-
„ vement de la part de ceux qui
„ étoient leurs adhérens.

„ L'énormité de cette trame
„ devient encore plus gravé lorf-
„ qu'on considère, que les Con-
„ jurés en avoient fixé l'exécution
„ à un vendredi, jour du sabbath
„ des Mahometans, auquel il ne
„ leur est pas permis de répandre
„ du sang humain, devant uni-
„ quement alors exercer des actes
„ de leur Religion. Mais ils pen-
„ soient apparemment pouvoir

„ expier ce sacrilege par le massa-
„ cre d'une infinité de Chrétiens.
„ Ce qu'il y a de plus abominable
„ dans ce complot , tombe sur le
„ Chef Erberfeld ; il est Chrétien,
„ du moins se disoit toujours tel, &
„ s'est oublié jusqu'à se mettre à la
„ tête d'une troupe de rebelles &
„ d'assassins pour égorger ses Supé-
„ rieurs & ses freres ; à quoi il
„ faut ajouter la plus noire ingra-
„ titude, puisque son pere a été ici
„ autrefois membre du Collège
„ des Conseillers Provinciaux, &
„ Capitaine de cavalerie dans cet-
„ te ville. Malgré toutes ces cir-
„ constances , qui devoient le con-
„ tenir dans la fidélité & dans l'o-
„ béissance envers son légitime
„ Souverain , il s'est oublié à un tel
„ point qu'il forma le plus exécration-
„ nable complot, dont on ait jamais enten-
„ du parler, consistant ainsi qu'il l'a
„ confessé à égorger tous les Chré-
„ tiens dans l'Isle de Java, & s'empa-
„ rer

„ rer de la ville & de la citadelle
„ de Batavia. Il devoit pourtant
„ savoir que la Providence divine
„ ne laisse jamais impunis de si hor-
„ ribles forfaits; ceux qui les com-
„ mettent étant toujours réservés
„ à des punitions les plus sévères.
„ Nous les Juges ayant ouï &
„ examiné l'action intentée *ex offi-*
„ *cio* par Mr. Henri van Steel ,
„ Drossard du plat-païs contre les
„ criminels sus-nommés, qui con-
„ fessant le tout se sont soumis vo-
„ lontairement à sa conclusion: Il a
„ été conclu sur les crimes ci-men-
„ tionés & tout ce qui y appartient,
„ ainsi que nous concluons & obser-
„ vons en justice, au nom & de la
„ part des Hauts & Puissans Sei-
„ gneurs Etats-Généraux des Pro-
„ vinces-Unies, condamnons les-
„ dits criminels avec approbation
„ du Gouverneur - Général Mr.
„ Swaardekroon & de Mrs. les
„ Conseillers des Indes, à être
G 2 „ trans-

„ transportés à la place devant la
„ Citadelle , à l'endroit où l'on a
„ coutume d'exécuter les sen-
„ tences criminelles , & à être
„ livrés entre les mains du bour-
„ reau , pour recevoir leurs puni-
„ tions de la manière suivante.
„ Les deux criminels Erberfeld
„ & Catadia (autrement) Ra-
„ ding , seront étendus & liés
„ chacun sur une croix où ils au-
„ ront la main droite coupée &
„ seront tenaillés aux bras , aux
„ jambes & aux mammelles ,
„ tellement que les tenailles ar-
„ dentes en emportent des mor-
„ ceaux de chair. Ils auront en-
„ suite le ventre coupé du bas en
„ haut , & le cœur arraché qui
„ leur sera jetté au visage , après
„ quoi la tête tranchée & arborée
„ sur un poteau ; le corps écarte-
„ lé & les parties exposées hors
„ de la ville pour servir de proie
„ aux oiseaux , à l'endroit qu'il
„ plaira

plaira au Gouvernement d'indiquer.

„ Les quatre criminels Maja
„ Praja, Sana Suta (autrement)
„ Wangsa, Suta Tsisra & Layek
„ doivent être attachés chacun
„ sur une croix; ils auront la main
„ droite coupée, & feront tenail-
„ lés aux bras, aux jambes & aux
„ mammelles; le ventre leur sera
„ coupé du bas en haut, le cœur
„ arraché & jetté au visage. Leurs
„ corps seront ensuite transportés
„ au lieu du supplice, où ils se-
„ ront exposés sur la rouë en proie
„ aux oiseaux.

„ Le dix criminels, nommés
„ Carta Naja, Anga Sarana, Car-
„ ta Singa, Ita (autrement) Ma-
„ nangid, Sana Pada, Maja Dia-
„ ja, Wansa dita Pandang (autre-
„ ment) Wisa Suta, Canta Wang-
„ sa (autrement) Papa Mulut &
„ Singa Patra seront liés chacun
„ sur une croix sous l'échafaut,

G 3 „ faute

„ faute de place sur l'échafaut même ; ils y seront roüés tous vifs ,
„ sans recevoir le coup de grace. Ils
„ seront ensuite transportés au
„ lieu du supplice ordinaire , où
„ ils seront mis sur une rouë , &
„ gardés aussi longtems qu'ils
„ pourront y vivre ; & après qu'ils
„ seront expirés , ils seront exposés en proie aux oiseaux.

„ Les trois criminels Tumbar ,
„ Gambreek & Mietas sont condamnés à être liés à un pieu , où
„ il seront étranglés que mort s'ensuive. Ils seront ensuite
„ transportés , ainsi que les autres criminels , au lieu du supplice ordinaire , & y exposés de même sur la rouë pour servir de nourriture aux oiseaux.

„ Nous condamnons en outre tous les criminels aux fraix & dépens de la justice , & à la confiscation de la moitié de tous leurs biens. *Accuso deducta cum*

„ ex-

„ *expensis* ; renonçant à toutes
„ prétentions ultérieures.

„ Fait & arrêté dans l'assemblée
„ de Messieurs les Conseillers de
„ Justice, ce Mercredi 8. d'Avril,
„ tous les Juges étant présens, à
„ l'exception de Monsieur Crai-
„ vanger. Ainsi prononcé, & fut
„ la sentence exécutée Mercredi le
„ 22. d'Avril 1722.

Dans la suite du tems on faisoit
encore plusieurs des complices qui
furent tous exécutés , les uns
après les autres. La maison , où
demeuroit ordinairement Pierre
Erberfeld , fut abbatue & rasée,
& on fit dresser, à l'endroit qui ré-
pond sur le grand chemin , une co-
lonne d'ignomie , sur le chapiteau
de laquelle on attacha une tête de
mort. On y pendit aussi une table
sur laquelle on fit graver en cinq
différentes langues, savoir la
Hollandoise , Portugaise , Ma-
lailenne , Javanoise & Chinoise ,

l'inscription suivante : *Ici a été autrefois le domicile de l'indigne Traître Pierre Erberfeld , sur quelle place il ne sera bâti jusqu'à la fin des siècles.*

On ne sait pas encore précisément par qui cette trahison fut découverte. Les uns disent que ce fut un esclave qui en parla le premier ; d'autres assurent qu'on la fût par une femme. D'autres encore prétendent, que quelques-uns des conjurés même avoient révélé tout ce mystère d'iniquité. Quoiqu'il en soit, il y a de l'apparence, que le Gouvernement de Batavia en fut informé par le Roi de Bantam, puisqu'Erberfeld, en écrivant à ce Prince pour lui faire confidence de toute la conspiration, ajouta, qu'après qu'il se sera emparé de Batavia, & qu'il y aura mis fin à la domination des Chrétiens, il iroit combattre l'Empereur de Java. Ainsi le Roi de Bantam, connoissant par-

par-là les projets ambitieux d'Erberfeld, & commençant à craindre pour lui-même, crut, dit-on, ne pouvoir mieux faire pour traverser les vastes desseins, & prévenir les attentats de cet audacieux, que d'en avertir la Compagnie. Ce dernier sentiment est aussi fondé sur ce que dit van den Bosch, Ministre à Macassar dans le poëme qu'il fit sur cette conspiration, & où il dit, qu'on en doit la découverte à un grand Monarque.

CHAPITRE XXIII.

*Du Gouvernement Ecclésiastique,
Militaire & de la Marine aux
Indes.*

LE Gouvernement Ecclésiastique à Batavia consiste ordinairement en onze personnes, tous Ministres de la Religion Réformée, savoir cinq pour les deux

G 5 Egli-

Eglises Hollandoises & celle de la Citadelle, outre celui qui demeure dans l'Isle d'*Onrust*; trois Ministres Portugais & deux Malais. Les cinq derniers sont Hollandois de naissance, mais prêchent en Portugais & en Malais. Et afin que l'Etat puisse toujours être informé des délibérations de l'assemblée du Clergé, il nomme toutes les fois un Commissaire Politique qui y assiste, & qui doit veiller qui ne s'y fasse rien qui pût donner quelque atteinte aux loix & aux maximes de la Compagnie. Outre les Ministres le Consistoire est composé de huit Anciens & de douze Diacres. Comme les Ministres Réformés à Batavia prêchent non seulement en Hollandois & en Portugais, mais quelques-uns aussi en Malais, la Compagnie a eu soin de faire traduire la Bible en cette dernière langue; il y a quelque tems qu'un Ministre de Batavia a fait un voyage en Hol-

Hollande pour y en hâter l'impres-
sion.

Pour ce qui regarde les autres
Gouvernemens & Directoires de-
pendans de la Compagnie , on y
envoie aussi des Ministres ; mais ils
n'y restent ordinairement que quel-
ques années, & sont relevés par
d'autres. Ils s'en retournent alors
à Batavia ou en Hollande, pour y
jouir en repos de leurs biens ac-
quis ; & je me souviens d'un cer-
tain Prédicateur qui fit avec moi,
il y a quelques années, le voyage
de Batavia en Hollande, où à son
arrivée il acheta pour une somme
considérable une Seigneurie ou fief
noble dont il porte le titre & le
nom.

Dans les autres petites places il
n'y a point de Ministre ordinaire ;
mais il y en va un tous les trois ou
quatre ans , pour y bénir les ma-
riages, & administrer le Baptême
& la sainte Cene. Cet envoi des
Pas-

Pasteurs se fait en conséquence d'une résolution prise par les Sinodes de ne permettre, qu'aucune Religion outre la Réforme fasse des progrès dans les endroits qui sont sous la domination de la Compagnie. Les Lutheriens depuis quelque tems ont sollicité très-fortement pour qu'ils puissent avoir une Eglise à Batavia ; mais ils n'ont encore pû réussir, & on leur a toujours refusé une demande si juste & si équitable, tandis que de l'autre côté on accorde le libre exercice de Religion aux Mahometans, aux Païens & aux Chinois dont le culte est si impie, qu'ils réverent le Démon même.

C'est du Conseil Ecclésiastique que dépendent les Consolateurs des malades, les maîtres d'école, & les Cathéchistes. La Compagnie a plusieurs de ces derniers à son service sur ses vaisseaux, où ils doivent faire la priere & instruire
ceux

ceux qui veulent embrasser le Christianisme. Ces Cathéchistes sont pour la plûpart nés dans le païs ; & comme ils savent ordinairement plusieurs langues, ils sont en état de donner les instructions nécessaires & apprendre la confession de foi à ceux de différentes nations, qui après s'être convertis & baptisés, doivent communier. Il se fait aussi tous les ans une visitation par les Prédicateurs & les Cathéchistes, pour examiner les nouveaux-convertis. La Religion Réformée fait tous les jours de grands progrès par la conversion des Nègres. J'en ai vû quelquefois des troupes entieres, & un jour jusqu'à cent-cinquante dans le cimetière devant l'Eglise demandant à être baptisés. Mais ils ne furent pas d'abord reçûs, parce que les Réformés ne donnent pas ce Sacrement à un nouveau-converti avant qu'il soit suffisamment instruit

truit dans la Religion & qu'il ait fait sa confession de foi. On peut, pour prouver ceci, alléguer les exemples de plusieurs Princes & Princesses même.

On sait que les Chinois sont extrêmement attachés à leur culte idolatre, & qu'ils ne quittent pas aisément leur grand Confucius; il y en a cependant de tems en tems qui l'abjurent & vont se faire recevoir parmi les Réformés. Mais je ne fais si ces conversions se font toujours de bonne foi & s'il n'y entre des motifs humains; du moins il est certain qu'il y a parmi ces prosélites qui ont une idée des plus extraordinaire du culte auquel ils veulent se ranger, témoin ce Chinois, lequel après avoir renoncé à l'Idolatrie, dit *présentement je m'en vais embrasser la Religion de la Compagnie.*

L'état militaire de la Compagnie aux Indes est à peu près sur
le

le même pied qu'il l'est dans les Provinces-Unies ; & les troupes qu'elle entretient sont païées par mois. A l'égard des Officiers, le premier qui s'y trouve & qui commande en Chef toutes les troupes en tems de paix, n'a proprement que le rang de Major. Après lui sont les Capitaines, les Lieutenans, les Enseignes, & ainsi du reste. Mais en tems de guerre, & lorsqu'on est en campagne, les Lieutenans & les Enseignes sont à la tête des Compagnies, & les Capitaines menent les Brigades. Le Major a alors l'autorité de Général-Major, & commande toute l'armée ; ou le Gouvernement le subordonne à un Chef qui doit être Conseiller des Indes. Les gens du païs ont leurs propres Officiers qui peuvent avancer jusqu'au rang de Capitaine. Les Bourgeois de Batavia se choisissent aussi des Officiers jusqu'au Capitaine inclusivement

ment, tant de Cavalerie que d'Infanterie. Ils ont encore un Colonel, qui est un des Conseillers des Indes & en même tems Président du Conseil de guerre.

Enfin je dirai un mot sur la Marine que la Compagnie a établie aux Indes. Le Chef de ses vaisseaux est nommé Commandeur; il a sous lui tous les Capitaines & autres Officiers de même que tout l'équipage. Il donne ses ordres; examine & visite tous les vaisseaux qui arrivent ou qui partent. Pour le soulager dans son emploi, on lui donne pour adjoint un Vice-Commandeur qui fait les mêmes fonctions, & qui en son absence a la même autorité. Enfin on peut dire, que tout ce qui concerne la Marine dépend de ces deux personnes. Tous les Capitaines sont obligés de se rendre tous les matins chez eux pour leur faire rapport de l'état de leurs vaisseaux,
&

& recevoir leurs ordres. Cependant dans les choses de quelque importance le Commandeur n'ordonne rien qu'avec l'agrément & l'approbation du Gouverneur-Général.

CHAPITRE XXIV.

*Suite de la description de Batavia
& de l'Isle de Java.*

LEs beautés de la campagne aux environs de Batavia sont incomparables. On n'y voit que de jolies maisons, de charmantes promenades, & de beaux jardins tous arrosés par des canaux, bordés de toutes sortes d'arbres fruitiers. On diroit que la nature & l'art se disputent à l'envi le prix pour rendre ces lieux délicieux.

L'Isle de Java peut avoir jusqu'à trois cens lieues de circuit, & elle comprend plusieurs Roïaumes & Principautés, qui dépendent tous

de l'Empereur qui réside à Kattafura. Il en faut cependant excepter les Rois de Japara & de Bantam, qui ne reconnoissent point son autorité.

Le païs produit, outre les vivres nécessaires à la subsistance de l'homme, des choses très-précieuses, qui font partie du grand commerce de la Compagnie. Il est entre-coupé de plusieurs rivières, bois & montagnes où la nature a répandu ses trésors en abondance. Il est certain qu'on trouve aussi dans cette Isle des mines d'or. La Régence de Batavia pour en profiter a fait travailler pendant quelques années dans la montagne nommée Parang, pour découvrir les veines de ce précieux metal. Mais le peu de succès a fait qu'on a discontinué ce travail. Les Marchands qu'on en tiroit, n'étoient pas parvenus à leur maturité, & la Compagnie vit avec douleur d'avoir
fait

fait à ces travaux une perte de plus d'un million. Ceux qui en avoient la direction, furent vivement censurés, & depuis on n'a plus songé à cette entreprise.

Il y a des gens qui sont persuadés qu'il doit se trouver de l'or dans quelques endroits, mais que les habitans les cachent aux Européens. Pendant la dernière guerre de Java qui a duré depuis l'année 1716. jusqu'en 1721. les habitans de certaines contrées furent tellement pillés à diverses reprises, qu'ils se trouverent réduits à la mendicité. Mais on vit avec étonnement que pendant une année de paix ils avoient amassé une grande quantité d'or, tant en poudre qu'en lingot.

Les montagnes dans cette Isle sont en quelques endroits si hautes, qu'on peut les découvrir dans une distance de trente jusqu'à quarante lieues. Celle qu'on appelle *Montagne bleue*,

surpasse en hauteur toutes les autres. Les tremblemens de terre sont ici terribles. Dans le tems que je fus à Batavia il en arriva un, qui m'effraïa si fort, que je m'en ressentis pendant huit jours. Il commença le matin à huit heures, & ébranla tellement la ville & les environs, qu'on crut à tous momens que toutes les maisons en feroient renversées. Les eaux de la rade furent extrêmement agitées, & le mouvement en ressembloit à celui d'une eau bouillante. La terre en quelques endroits s'ouvrit & forma par-là le spectacle le plus terrible. Les habitans disent, que ces secousses viennent de la montagne de Parang, remplie de soufre, de salpêtre & de bithume; que ces matières venant à s'allumer, font un grand fracas & causent les secousses: & ils assurent avoir remarqué qu'ordinairement après le
fracas

fracas il sort de la fumée du sommet de la montagne. Il y a environ trente ans, qu'un Général nommé Ribeck, qui commandoit dans cette Isle, alla lui-même avec quelques-uns sur le sommet de cette montagne. Comme il y aperçut une grande ouverture, il y fit descendre un homme qui en devoit examiner l'intérieur. L'homme en revenant dit que la profondeur de la montagne étoit un abîme; qu'il y avoit entendu un bruit terrible de torrens; qu'il avoit vû par-ci par-là des flammes; & qu'il n'avoit pas ôsé aller plus loin, crainte d'étouffer par les vapeurs, ou de faire une chute malheureuse.

Il est certain que les eaux aux environs de cette montagne ne sont pas saines. Celles de Batavia même sont chargées de quelque soufre. Ceux qui en boivent beaucoup tombent ordinairement

malades, principalement de la dysenterie. Mais cette eau étant bouillie, & épurée par le feu de ses particules sulphureuses, ne fait plus aucun mal, quand même on en boiroit copieusement.

Les espèces de fruits d'herbes & de plantes que cette Isle produit, sont en grand nombre. Je ne finirois point si j'en voulois faire l'énumération; ainsi laissant ce soin à ceux qui en voudroient parler exprès, je ne ferai mention que de quelques fruits. Le premier & le plus utile est le cocos, puisqu'il donne à boire & à manger, outre qu'on peut s'en servir pour d'autres usages. De son noïau on tire une espèce de lait, & ce lait étant cuit fournit de l'huile dont on se sert à la place du beurre. L'écorce extérieure de l'arbre, qui porte ce fruit, étant filée, est bonne pour en faire des cables & du linge. Du bois de cet arbre on peut conf-

construire des vaisseaux & bâtir des maisons ; & ses feuilles servent à les couvrir. On dit, que chaque pere de famille , toutes les fois qu'il lui est né un enfant , plante un cocotier , afin qu'on puisse dans la suite savoir l'âge de cet enfant , parce qu'il vient tous les ans sur l'écorce de cet arbre tout autour un cercle semblable à ceux qu'on voit aux cornes des vaches & des bœufs. Ainsi lorsqu'on demande au pere le nombre des années de ses enfans , il renvoie ceux qui le veulent savoir , aux cocotiers.

Les autres fruits qu'on trouve dans cette délicieuse Isle , sont des limons , des citrons , pommes de Chine , pommes de Grenade , des Pisans ou figues d'Inde &c. La variété des plantes & d'herbes est ici infinie ; & la plûpart sont très-salutaires.

Il y a aussi beaucoup de bois &

forêts, dans lesquelles on trouve toutes sortes de bêtes fauves, entre autres des buffles, des tigres, des rhinoceros, des chevaux sauvages ; plusieurs espèces de serpens d'une longueur prodigieuse, de même que des basilics volans. On y voit aussi un grand nombre de crocodilles. Cet animal est un amphibie & se trouve ordinairement dans les grandes rivières. La femelle ne couve point non plus que la tortue ses œufs, mais elle les fait dans les endroits sabloneux & où il fait chaud, laissant au soleil le soin de les faire éclore. On prit il y a quelque tems, dans un endroit à trente lieuës à l'Orient de Batavia, un de ces animaux, long de trente-trois pieds.

Les autres espèces d'animaux n'y manquent pas non plus ; on y trouve des paons, des phaisans, des perdrix, des pigeons ramiers & une

une sorte de chauves-souris si grosses, que leurs ailes étendues sont longues d'une brassée. Les poissons sont ici en si grande quantité, qu'avec la valeur de trois ou quatre sous on peut rassasier huit personnes. Il y a ici aussi beaucoup de tortues, qui sont excellentes à manger, & dont la chair égale ou surpasse même le veau. Comme toutes ces choses se trouvent en abondance dans le plat-païs, les habitans apportent le superflu de tous côtés à Batavia, pour le vendre. Quelques vaisseaux de la Compagnie vont aussi dans des endroits plus éloignés & en apportent des vivres & des épiceries & d'autres choses, comme du bois, du ris, de l'indigo, du poivre, du cardamome, du café. Au reste toutes les marchandises de quelque endroit des Indes qu'on les tire, sont transportées à Batavia, afin quelles puissent être en-

H 5 voisées

voïées de-là en Hollande & ailleurs dans les vaisseaux de retour. Il part de Batavia cinq fois par an de ces vaisseaux pour la Hollande. Les premiers au nombre de quatre ou cinq, partent au mois de Juillet, & prennent le chemin de l'Isle de Ceylan. La seconde fois, c'est une flotte d'environ seize ou vingt navires qui font voile au mois d'Octobre. Autrefois elle partoît au mois de Décembre, mais on l'a changé & le tems de son voyage est fixé comme je viens de le dire au mois d'Octobre. Le troisième envoi consistant en six à sept navires, se fait au mois de Décembre ; & le quatrième composé de quatre à cinq, en Janvier. Enfin au mois de Mars on fait partir le dernier vaisseau, lequel cependant ne met à la voile qu'après l'arrivée des vaisseaux Chinois qui apportent du Thé, & dont il fait la plus grande partie de sa charge ; c'est pour cette raison qu'on l'ap-

l'appelle *vaisseau de Thé*. On le nomme autrement *vaisseau des livres*, parce qu'il a à bord tous les livres & régîtres qu'on a tenus pendant l'année du commerce de la Compagnie. J'ai dit que les vaisseaux de retour qui vont en Hollande, doivent tous partir de Batavia. Il en faut excepter ceux qui viennent de Moccha chargés de Caffé; ils mettent à la voile directement pour la Hollande sans entrer auparavant au port de Batavia.

Voilà en racourci la description de l'Isle de Java & de la ville de Batavia. Dans les Chapitres suivans je ferai mention des Gouvernemens & Comptoirs que la Compagnie a établis en plusieurs autres endroits des Indes Orientales. J'y parlerai des différentes branches de son commerce, de la nature & de la situation des païs qu'elle possède, & enfin des mœurs & des

124 *Histoire de l'expédition*
des coutumes des peuples qui lui
sont soumis.

CHAPITRE XXV.

Du Gouvernement de l'Isle de Ceylan. Description de cette Isle.

LE premier & le meilleur gouvernement après Batavia , est celui de Ceylan. Le Gouverneur qui y réside, est ordinairement un Conseiller des Indes ; & le Conseil qui lui est adjoint & où il préside, est établi sur le modele de celui de Batavia. La seule différence qu'il y a à cet égard, est que les Conseillers à Ceylan ne sont pas d'aussi grands Seigneurs que ceux de Batavia. Quoique le Gouverneur de Ceylan dépende du Conseil des Indes à Batavia, il peut néanmoins écrire directement à la Compagnie en Hollande, sans en demander permission au Gouverneur-Général, & sans lui rendre compte de

de sa conduite. C'est à cause de ce privilege, qu'on a vû des Gouverneurs qui en abusant ont tâché de se soustraire à l'autorité de sa Compagnie & de se rendre Souverains absolus des pais & états qui leurs étoient confiés. Il n'est pas nécessaire, je pense, d'en alléguer plusieurs exemples. Je ne parlerai que des deux dernieres révolutions qui y font arrivées & qui ont fait beaucoup de bruit dans l'Europe. Elles ont été causées par la tyrannie de deux Gouverneurs consécutifs, dont l'un se nommoit Vuisst, & l'autre Versluys. En voici le précis. Aussi-tôt que Mr. Rumpf Gouverneur de Ceylan en fut parti, Vuisst son successeur commença à agir en barbare envers tous ceux qui n'eurent pas le bonheur de lui plaire. Il persécuta les Européens aussi bien que les Indiens. Comme il rouloit dans sa tête le grand dessein de se
ren.

rendre Souverain, il crut devoir se défaire principalement des riches & de ceux qui étoient clairvoians & bien intentionnés. Pour sauver les apparences de la justice, il leur intentoit action sous prétexte d'une conspiration & complot formé pour livrer les principales places à quelque Puissance étrangère ; ainsi il les accusoit de haute trahison, & fit instruire leurs procès. Pour parvenir plus sûrement à son but, il crut devoir faire ce que fit autrefois Cromwel ; je veux dire, il changea son Conseil, & y fit entrer des personnes qui lui étoient entièrement devoüées, & auxquelles par conséquent il pouvoit se fier. La confiscation des biens de plusieurs innocens condamnés & exécutés le mit en état de s'attacher ses créatures par de grands bienfaits & par des présens.

Vuist étoit né aux Indes de pa-
rens

rens Hollandois. Il avoit de l'étude & de la capacité. Son air sombre & sa phisionomie marquoient un caractère porté à la cruauté. Il aimoit & protégeoit beaucoup les Indiens, soit par inclination, parce qu'ils étoient ses compatriotes, soit parce qu'il les crût moins portés & moins habiles de le traverser dans son dessein. Pour les gagner entièrement, il les préfera toutes les fois qu'il s'agissoit de remplacer quelque charge dans le ressort de son gouvernement, malgré les défenses réitérées de la Compagnie, qui lui ordonnoit de donner les principaux postes dans cette Isle aux Hollandois ou autres Européens. Ce n'est pas que la Compagnie se méfie entièrement des Indiens; elle fait par expérience, qu'il se trouve parmi eux des gens de probité & de fidélité. J'en ai connu plusieurs qui m'ont donné des marques de leur sincérité

rité & de leur bonne foi. Le Général qui commandoit les troupes de la Compagnie aux Indes du tems de mon dernier voyage, étoit aussi né Indien, & nommé Dirck de Cloon. C'étoit un homme de grande capacité & d'une probité reconnue; l'emploi qu'on lui confioit est une preuve parlante qu'on en étoit entièrement convaincû.

Pour revenir à Vuist, je dirai quelques mots sur sa fin tragique, digne salaire des Tyrans. Plusieurs personnes aiant porté des plaintes consécutives aux Directeurs de la Compagnie, ils envoïerent un autre Gouverneur à Ceylan, nommé Verfluis, & firent mener Vuist à Batavia; lui ordonnant d'y rendre compte de ses actions, & de repondre aux Chefs d'accusation intentés contre lui. Après plusieurs interrogatoires & examens, il se trouva par son propre aveu & confession, qu'il

qu'il avoit fait mourir de la mort la plus barbare dix-neuf personnes innocentes; & que pour que ces exécutions eussent quelque apparence de justice, il avoit fait appliquer ces personnes à la torture, où ne pouvant supporter les tourmens, elles avoient avoué d'avoir commis des crimes qui ne leur étoient jamais venus en pensée. Les Juges le condamnerent donc à la mort qu'il avoit si justement méritée. La sentence portoit qu'il seroit écartelé tout vif, les quatre parties de son corps ensuite portées sur un bucher & brûlées, les cendres ramassées & mises dans un tonneau qui seroit jetté dans la mer; ce qui fut exécuté quelques jours après la sentence prononcée.

Mais comme les changemens ne se font pas toujours à souhait, il arriva aussi que la conduite du successeur de Vuist ne répondit nullement à l'attente de la Compagnie.

gnie. Il gouverna aussi despotiquement que lui ; mais il le fit avec plus de subtilité & sans faire mourir personne. Autant que celui-là étoit altéré de sang humain ; autant celui-ci convoita le bien des peuples qui lui étoient soumis. Versluis ne se vit pas si-tôt établi dans son poste , qu'il fit mettre un si haut prix au ris , dont les habitans se servent à la place du pain , que la plûpart d'entre eux se virent hors d'état d'en acheter ; ce qui les fit murmurer & gemir sous le poids de la pauvreté. Les représentations humbles & réitérées qu'ils firent au Gouverneur ne servirent à rien ; & les choses allèrent toujours au pire jusqu'à ce qu'on en fut enfin informé en Hollande. On y eut égard aux plaintes des pauvres habitans ; & les Etats-Généraux envoïerent un autre Gouverneur nommé Doemburg , dans l'Isle de Ceylan , avec un ordre très-particul-

culier de ménager le sujets de la Compagnie, & de les traiter avec douceur.

Le nouveau Gouverneur à son arrivée dans l'Isle de Ceylan trouva bien des obstacles dans la possession de sa charge. Versluis refusa absolument de la lui résigner. Ce changement le porta au désespoir à un point, qu'il fit faire feu sur les vaisseaux de la Compagnie qui venoient d'arriver à la rade du fort de Colombo, résidence ordinaire du Gouverneur. Mais toutes ses oppositions furent vaines & inutiles. Il fut obligé de céder à la force. On s'assura de sa personne & on le mena à Batavia, où on le mit aux arrêts. Pendant qu'il y étoit, on examina les griefs qui étoient portés contre lui, & on instruisit son procès. On parla fort différemment de l'issue de de cette affaire. Quelque tems après il fut relâché, sous caution
I 2 d'une

d'une grosse somme d'argent qu'il consigna, afin qu'il eût plus de liberté & de moïens de se justifier. J'ignore ce qui s'est passé à cet égard dans la suite. Peut-être tout ce procès s'est-il enfin accroché ; & j'apprens qu'il y a eu depuis de nouveaux troubles dans cette Isle.

Ceylan est une des plus grandes, des plus fertiles & des plus belles Isles de toute l'Asie. Elle est située au Sud-Est de la Presqu'Isle de l'Inde en déçà le Gange, & séparée de la côte de Coromandel par le Détroit de Chilao ou de Manar. Elle est renfermée entre le 121. & 123. degré de longitude & entre le 6. & 10. de latitude Septentrionale ; de sorte qu'elle a environ cinquante-cinq lieues de longueur du Nord au Sud, & trente du Couchant au Levant. Elle est si délicieuse que plusieurs ont crû que Dieu en créant le monde y avoit placé le Paradis terrestre.

Pour

Pour le prouver, on y montre encore aujourd'hui le prétendu tombeau & les traces des pas d'Adam sur la montagne appelée le *Pic d'Adam*, une des plus hautes qui soient aux Indes. Sur une autre montagne de cette Isle on trouve une eau salée, que les gens qui y demeurent, disent être les larmes qu'Eve versa pendant cent ans pour pleurer la mort d'Abel. A l'égard du tombeau, les habitans de Ceylan assûrent qu'Adam y a été enterré. Ils s'efforcent de le prouver par l'építaphe qui s'y trouve. Plusieurs voyageurs l'ont vû & ont eu soin d'en tirer copie, en dessinant exactement les lettres ou caractères. Mais aucun des Savans qui se sont appliqués à les déchiffrer & en découvrir le sens, n'ont encore pû y réussir. Les Orientaux même, qui selon toute apparence doivent avoir conservé quelque chose de la langue de leurs peres,

n'y connoissent rien non plus; de sorte qu'on doit conclure, que cette inscription est faite dans la langue primitive du genre humain avant la confusion, arrivée à Babel.

Quelques Savans sont d'opinion que cette langue consiste dans les cinq voïelles a. e. i. o. u. ou est contenu le grand Nom du Dieu vivant, savoir J E O V A, & que de la composition de ces cinq voïelles on ne sauroit former un autre mot dans quelle langue que ce soit. On dit que feu Mr. Muller fameux Savant & Prévôt à Stettin, étoit fort versé dans cette sorte de science; & qu'il avoit assuré que par le moïen de ces lettres on peut découvrir tous les mystères des autres langues. On prétend même que Mr. Muller en avoit offert la clef aux Etats-Généraux des Provinces-Unies pour une certaine somme d'argent. Il est certain que

que cette clef auroit été d'un grand avantage dans le commerce avec les Nations Orientales. Mais cette affaire se traina en longueur jusqu'à ce que ce Savant est venu à mourir; de sorte que cet important secret a été enseveli avec lui. J'ai considéré attentivement l'építaphe en question; & il me semble, que l'on doit les déchiffrer à la manière d'écrire des Romains. Si j'avois eu alors la science & la clef de Mr. Muller, j'aurois pû me flatter d'en pouvoir révéler le sens.

Au reste il ne paroît pas que cette építaphe regarde notre premier Pere: & si elle a été faite pour quelque autre personne enterrée dans cet endroit, l'opinion de ceux qui mettent le Paradis dans cette Isle, tombe d'elle-même; car on sait que l'Ange de Dieu chassa Adam & Eve du Paradis, après leur chute. Ainsi Adam ne put y mourir ni y être enterré, à

moins qu'on ne dise que le Paradis n'étoit qu'une certaine contrée ou district dans cette Isle. Quelques Historiens comme Munster & autres, assûrent qu'Adam & Eve, après leur chute allèrent demeurer aux environs de Damasco. On y montre encore aujourd'hui à deux lieues de cette ville l'endroit où Caïn tua son frere Abel. Damasco signifie *sac de sang* ; & on a donné ce nom à cette contrée en mémoire de ce premier meurtre, & de ce que Dieu dit à Caïn : *La terre a ouvert son sein pour recevoir le sang innocent de ton frere qui crie vengeance.* La plupart des voïageurs dans leurs itineraires des pais Orientaux sont d'opinion, qu'Adam fut enseveli sur la montagne de Golgatha ; & que lorsqu'après la mort de Notre Seigneur les rochers se furent fendus, on avoit trouvé dans une des fentes le crane de notre premier Pere. Epiphanes paroît être

être du même sentiment quand il dit , qu'Adam chassé du Paradis par l'Ange de Dieu, alla demeurer aux environs de Jérusalem , & qu'y étant mort il fut enterré sur la montagne de Golgatha, où l'on avoit dans la suite trouvé son crane , & que c'est pour cette raison que la montagne fut appelée *Calvaire*. Mais cette opinion me paroît insoutenable, parce que la terre ayant été bouleversée & ses parties détachées les unes des autres par le déluge universel, on doit nécessairement supposer que le tombeau d'Adam n'est pas resté dans sa première situation. Je croirois donc plutôt que l'építaphe qui se trouve dans l'Isle de Ceylan, regarde Nöé ou quelqu'un de sa famille qui y établit son regne ; & que celui que les Indiens y révèrent en qualité de premier Pere du genre humain.

Cette Isle fut découverte en
I 5 l'an

l'an 1509 par Jaques Lopez de Siquaire. Ses principales villes sont Jafnapatnam, Trinkenemale, Materolo, Punta de Galo, Colombo, Nigombo, Scytavaca, & Candy. La Compagnie possède toutes les côtes de l'Isle jusqu'à onze ou douze lieues dans le pays, & la plupart des villes que je viens de nommer. Les Portugais s'y étoient d'abord établis, & y avoient fait construire plusieurs forts pour leur sûreté ; de sorte qu'il ne fut pas facile de les en déloger. Mais aussi-tôt que les Hollandois eurent conclu une alliance secrète avec le Roi de Candy, Souverain de l'Isle, contre les Portugais, ces derniers furent attaqués par mer & par terre, & peu à peu chassés de toutes les places dont il étoient en possession. Les Hollandois s'y établirent à leur place, & en sont demeurés paisibles possesseurs jusqu'aujourd'hui. Comme ils prennent beaucoup

coup de soin de vivre en bonne intelligence avec le Roi, ils en obtiennent presque tout ce qu'ils veulent. Tous les ans la Compagnie lui envoie un Ambassadeur avec plusieurs présens, en échange desquels ce Roi donne une cassette remplie de pierres précieuses d'un si grand prix, que le vaisseau, au bord duquel on met la cassette, est estimé valoir plus que la moitié de la charge des vaisseaux de retour. On prend beaucoup de précaution à cacher cette cassette à tout l'équipage, jusques-là que le Capitaine du vaisseau même ne fait si elle est à son bord ou non. Le Gouverneur la fait venir, secrettement emballée avec d'autres marchandises.

Les deux principales places de cette Isle sont Punta de Galo & Colombo. Cette dernière est la résidence du Gouverneur & des Conseillers; l'autre en est proprement

ment le port. L'air de cette Isle quoique chaud, ne laisse pas d'être fort sain. Il y croît en quantité toutes sortes d'excellens fruits. On y trouve de bons poissons, des oiseaux; de même que des animaux tant apprivoisés que sauvages, comme des Elephans, beaucoup plus grands que ceux des autres pais aux Indes, des Tigres, des Ours, des Civettes, des Singes &c. Cette Isle est fameuse par la canelle qu'on y trouve, & qui est la meilleure de toute l'Asie. La Compagnie en fournit presque tous les endroits du monde. La canelle est la seconde écorce d'un arbre qui ressemble à un Oranger, & dont les feuilles ont la figure de celles d'un Laurier. Il y a trois sortes de canelle, la fine qu'on tire des jeunes arbres, la grosse qu'on enleve des vieux arbres, & la sauvage qui croît aussi à Malabar, dans la Chine & depuis quelque tems au Brezil. La Compagnie

pagnie fait aussi un grand commerce avec de l'huile qu'on tire de cette écorce. Elle fait aussi un trafic considérable en toutes sortes de pierres précieuses qui se trouvent dans cette Isle, comme des rubis, des saphirs blancs & bleus, des topases &c. Elle a aussi établi sur la côte de l'Isle de Manar, & de Tockecorin, une belle pêcherie de perle qui lui est d'un grand profit. Elle les donne deux fois par an en ferme à quelques marchands Nègres. Les huîtres, où les perles sont enfermées, se trouvent au fond de la mer. On va à cette pêche quand il fait beau & que la mer est calme. Les plongeurs y descendent, aiant une corde liée sous les bras qui tient au bateau, une grosse pierre attachée au pied afin d'enfoncer plus vite, & un sac à leur ceinture, pour y mettre les huîtres qu'ils ramassent. Dès qu'ils
sont

sont au fond de la mer, ils prennent promptement ce qu'ils trouvent sous leurs mains & le mettent dans leur sac. Pour revenir, ils tirent fortement une corde différente de celle qui leur tient le corps; & à ce signal on tire enhaut le plongeur qui pour revenir plus promptement, détache, s'il lui est possible, la pierre qu'il a au pied. Quand les bateaux sont remplis de ces huitres, les marchands Nègres vont sur les côtes les vendre par centaines: ainsi ce commerce est fort hazardeux pour ceux qui achètent ces huitres; tantôt ils y trouvent quelques perles, & tantôt rien.

La Compagnie tire aussi un grand profit des manufactures de mouffelines, de Chitfes & d'autres toiles; mais la plus grande partie des mouffelines se fabrique sur les côtes de Malabar.

Les habitans de l'Isle de Ceylan
sont

sont appellés Cingolesiens; ils ont en général la taille élevée, d'une couleur noire : leurs oreilles sont extrêmement grandes; ce qui vient des ornemens qu'ils y portent, à l'imitation des autres Nègres, & qui sont fort pesans. Ils sont courageux, hardis & propres pour la guerre. Ils sont de la Religion Mahometane; il s'y trouve aussi des Idolâtres qui adorent les vaches & les veaux. Ils ne font pas grand cas des Hollandois, les nommant par mépris leurs *Gardes-côtes*. Mais ceux-ci s'en mettent peu en peine; & en bons politiques font tout au monde pour entretenir la bonne intelligence avec le Roi de Candy, afin qu'il ne leur refuse pas ce qui fait leur principal commerce. Il peut le faire impunément, vû que les deux Etats sont séparés par une rivière & des montagnes & forêts si épaisses, qu'il est impossible d'y pénétrer.

nérter. Cette nation fait merveilleusement bien dresser les Elephans, tant pour le travail que pour la guerre.

CHAPITRE XXVI.

Description du second & du troisieme Gouvernement, savoir d'Amboine & Banda.

LE second des Gouvernemens que la Compagnie donne, est celui d'Amboine, une des Isles Moluques. Amboine étoit le Gouvernement général avant que Batavia fut batié. Il fut transféré à cette ville à cause de sa situation avantageuse, comme étant à peu près au milieu de tous les Comptoirs de la Compagnie; au lieu que les Moluques sont trop éloignées vers l'Orient. D'ailleurs l'Isle de Java est infiniment plus fertile qu'Amboine en toutes sortes de choses nécessaires pour

pour la subsistance de l'homme ; ainsi on n'a pas besoin de les tirer de quelques autres endroits, comme on eût été obligé de faire si le Gouvernement général eût demeuré fixé à Amboine. Cette Isle est une des plus grandes de toutes les Moluques. Elle est située dans l'Archipel de St. Lazare, entre le troisième & quatrième degré de latitude Méridionale & à cent quarante-cinq degrés de longitude des Isles Canaries, & à cent vingt lieues à l'Orient de Batavia. Les Portugais la conquièrent en 1519. & y bâtirent un fort dont les Hollandois s'emparèrent en 1605 ; mais ces derniers ne se rendirent entièrement maîtres & d'Amboine & des Isles voisines qu'en 1627. Cette conquête leur fournit le moyen de faire eux seuls le commerce des cloux de girofle. Amboine & les Isles voisines sont appelées les mines d'or de la

Compagnie; en effet le profit qu'elle en retire est immense. Une livre de cloux de girofle ou de noix muscade coute à la *Compagnie* environ huit à dix deniers, & elle la fait vendre en Europe au prix que tout le monde fait. C'est dans cette Isle qu'est le centre de l'important commerce des cloux de girofle; & la *Compagnie* pour en être la maîtresse absolue, fait arracher dans les autres Isles tous les arbres qui produisent ce fruit aromatique. Souvent même l'abondance y est si grande, qu'elle est obligée d'en bruler beaucoup. Le girofle est un arbre dont la grosseur & la hauteur sont médiocres. Son écorce est comme celle de l'olivier, & ses feuilles ressemblent à celles du laurier. Les fruits qui tombent des arbres s'enracinent aussi-tôt, & poussent des tiges qui au bout de huit ans portent fruit. La fleur, où le fruit s'engendre, est

est blanche ; mais elle devient jaunâtre à mesure que le fruit meurit. Quelques jours après que le fruit est tombé, on le ramasse & on verse de l'eau dessus , après quoi on le sèche sur des claies par le feu, & c'est de-là que de rouge il devient noir. On croit que ceux qui en font commerce le trempent, parce qu'ils appréhendent que les vers ne s'y mettent. Il y a peut-être une autre raison qui fait qu'on en agit ainsi , c'est que par l'eau la pesanteur du fruit s'augmente. Il est certain du moins, que ceux qui vont à Amboine avec des vaisseaux au nom de la Compagnie, pour y prendre une certaine quantité de cloux de girofle , après en avoir volé une partie , mettent parmi leur charge , pour en avoir le poids complet à leur retour, quelques tonneaux remplis d'eau de la mer. Cette eau est en peu de tems im-

bibée jusqu'à la dernière goutte ; en forte qu'en ouvrant les tonneaux on les trouve entièrement vuides ; & c'est par ce moien qu'ils empêchent qu'on ne puisse s'appercevoir de la fraude.

De cette façon un Capitaine de vaisseau ou un marchand ne doit pas être en peine s'il a la démangeaison de frauder. Cependant cette pratique , quelque facile qu'elle soit , est très-perilleuse ; & elle a déjà couté la vie à plusieurs personnes qui se sont laissés ébloüir par le gain. La Compagnie fait toujours punir avec la dernière rigueur tous ceux qu'on y attrappe ; & c'est pour cette raison qu'on appelle ce fruit *Galgen-Kruid* , c'est-à-dire , *épicerie qui conduit à la potence*. Le moindre commerce qu'un particulier fait en cloux de girofle , est une contrebande si forte , que la Compagnie accorderoit plutôt grace à un cri-
mi-

minel qui auroit violé publiquement les Loix Divines, que de laisser impuni un tel contrebandier. Pour le prouver, j'alléguerai l'exemple de deux délinquans, l'un desquels avoit été Prévôt ou Exécuteur, dont je ne saurois me rappeler le nom de famille, mais je fais que son nom de baptême étoit Joachim, & qu'il étoit né de Lubec. L'autre avoit été Bourgeois libre & Apoticaire, né Allemand, nommé Gunther. Le premier avoit tué d'un coup de fusil & de propos délibéré un de ses voisins. Le second, faisant commerce en huile d'aromates, succomba à la tentation de faire quelque fraude ou contrebande en cloux de girofle. Ils furent tous deux condamnés, Joachim à être arquebuse, & Gunther à être pendu. Ils furent aussi menés l'un & l'autre au lieu du supplice; & la sentence de Gunther fut exécutée sur le

K 3 champ

champ , tandis que Joachim eut son pardon , & fut renvoyé dans sa patrie , où peut-être il vit encore à l'heure qu'il est. Du tems de mon dernier voyage aux Indes Orientales , on faist vingt personnes accusées de fraude en épiceries. Si l'accusation aura été fondée , je ne doute nullement qu'elles n'aient toutes suivi le pauvre Gunther à l'autre monde.

Le Roi de cette Isle tire tous les ans une pension de la Compagnie ; & elle lui donne aussi une garde toute composée de soldats Européens.

Les habitans de cette Isle sont d'une taille moïenne & d'une couleur noirâtre. Ils sont paresseux & ont beaucoup de penchant au larcin. Quelques-uns d'entre eux sont fort ingénieux , & savent faire des cloux de girofle , quand ils sont encore verds , toutes sortes de petits ouvrages comme des vais-

vaisseaux, des couronnes &c. Ils vendent ces colifichets qui sont ordinairement envoyés comme présens à Batavia & en Europe. Ceux de cette nation qui sont sujets au Roi suivent la secte de Mahomet ; les autres sont Idolâtres, grands larrons & fort cruels, vivant toujours dans les montagnes, & ne voulant se soumettre à qui que ce soit. Quand on en attrappe un, il est d'abord fait esclave & employé à toutes sortes de rudes ouvrages. La haine qui subsiste entre les deux partis de ce peuple, fait qu'ils sont toujours en guerre l'un avec l'autre. Leurs armes sont l'épée, l'écu, la pique & le coutelas. Dans le fort qui a été bati dans cette Isle & dont j'ai parlé ci-dessus, la Compagnie entretient une nombreuse garnison. Sa situation le rend pour ainsi dire imprenable, & aucun vaisseau ne peut entrer au port ni en sortir

K 4 qu'on

qu'on ne sauroit couler à fond par le canon. Depuis quelques années on sème aussi du Cassé dans cette Ile avec beaucoup de succès; & il n'y a pas long-tems, savoir depuis que Mr. Bernard en est Gouverneur, qu'on y a trouvé des mines d'Or, qui paroissent promettre beaucoup. C'est ainsi qu'on trouve successivement ce à quoi on n'a pas ôsé seulement penser. Aujourd'hui on découvre une chose, demain une autre. Si les Hollandois dans le tems qu'ils possédoient le Brezil, avoient pû savoir que ce país cachoit dans ses entrailles de l'or & des diamans, ils ne l'auroient pas si facilement cédé aux Portugais. Mais comme alors on n'y avoit trouvé que du sucre, du tabac & du bois de teinture, ils préféroient la côte de Guinée en Afrique, parce qu'on en tiroit de l'or. Il pourra en être de même avec le tems à l'égard des terres

res Australes, quoique jusques ici on s'en forme en général une idée comme d'un païs qui ne vaut pas la peine qu'on tache de le connoître plus particulièrement. On y fera peut-être quelque heureuse découverte, & chacun dira alors: *jene l'aurois crû de mes jours.* Il se trouve aussi dans cette Isle une espèce de bois très-beau d'une couleur rougeâtre, & peint naturellement de toutes sortes de figures. Les habitans en font plusieurs ouvrages artistement travaillés, comme des cabinets & des cassettes, dont on fait présent à quelques personnes de la Compagnie & du Gouvernement; le reste se vend en différens endroits à un prix fort haut.

Le troisième Gouvernement de la Compagnie aux Indes Orientales est celui de Banda, Isle située à quarante & un degrés de latitude Méridionale & à vingt lieues d'Amboine, au Sud des Isles Mo-

lucques. Le Gouverneur est ordinairement un premier Marchand; il réside à Nera ville capitale, & il a sous son commandement plusieurs autres petites Isles voisines. Le Conseil de ce Gouvernement est à peu près sur le même pied que celui d'Amboine. Quoique Banda soit une petite Isle, en la comparant à celle d'Amboine, puisqu'elle n'a que douze lieues de circuit, il est certain qu'elle n'apporte pas moins de profit à la Compagnie. Elle est la source de l'important commerce des noix de muscade qui y croissent en si grande quantité, que les Hollandois en fournissent à tout l'Univers. L'arbre qui produit cet excellent fruit, est grand comme un poirier; ses feuilles ressemblient à celles du pêcher, hormis qu'elles sont plus petites. La noix étant parvenue à sa parfaite maturité, est grosse comme
une

une poire médiocre ou comme nos noix vertes. Elle est couverte de deux écorces: la première est fort grossière de l'épaisseur d'un doigt; elle se fend à mesure que le fruit meurit. Quand on la confit, elle est d'un goût très-agréable. La seconde est rougeâtre & odorante; en l'ouvrant on trouve proprement le fruit, & au-dessous une fleur formée en rose, belle à voir. En la cueillant on la fait sécher; mais la noix est d'abord jetée dans de la chaux vive, puisque sans cela elle se gâte par les vers qui s'y engendrent. Dans les Isles voisines de Banda il y a aussi des arbres qui produisent les noix de muscade, mais la Compagnie les y fait arracher. Cependant les oiseaux transportent ce fruit d'un endroit à l'autre & le plantent de sorte, qu'on les peut appeller *les Jardiniers des arbres aromatiques.*

Il y a dans cette Isle des habitants qui sont francs bourgeois, nommés *Perkiniers*. Ce sont eux qui cueillent les noix & en envoient à la Compagnie tant qu'elle en veut avoir. On leur donne pour leur peine quelque peu d'argent ; cependant tous ces gens sont fort à leur aise. Il croît ici de même que dans l'Isle d'Amboine une sorte d'arbre , nomme Caliputte , dont on tire une huile très salutaire ; aussi la vend-t-on fort chèrement.

Cette Isle est très-bien fortifiée ; & on la croit , pour ainsi dire , imprenable. Toutes les fois qu'un vaisseau arrive à la rade , un grand nombre de petits bâtimens sort pour l'aller examiner & l'accompagner au port. On prend cette précaution pour empêcher qu'un vaisseau étranger ne se serve d'un faux pavillon , & ne tache par ce moien de s'emparer par surprise des forts de l'Isle. La garnison qui s'y trou-

trouve, est assez nombreuse, mais le soldat est maigre, défait & languissant. Cela vient faute de bonne nourriture; car les vivres son fort rares dans cette Isle, son terroir étant sabloneux & fort stérile. Ces pauvres soldats sont si fort affamés de viande, qu'ils mangent des chiens & des chats, & c'est pourquoy ces animaux y sont si rares. La meilleure nourriture est la tortue qu'ils peuvent avoir pendant six mois de l'année. Quelquefois ils ont aussi occasion d'attraper quelques mauvais poissons. Ils font leur pain du suc d'un certain arbre, & qui ne ressemble pas mal à la lie de bière. Ce suc étant frit, devient dur comme une pierre; mais étant jetté dans l'eau il se leve & devient propre à manger. La nourriture cependant en est de peu de consistance. A l'égard des autres vivres, comme du beurre, du ris &c. les
ha-

habitans les font venir de la ville de Batavia.

Cette Isle est proprement le rendés-vous des bandits & gens de mauvaise vie. Les originaires y sont si méchans & si fort enclins à se soulever, que la Compagnie a été obligée d'en chasser ou faire mourir un grand nombre. Pour le remplacer & tenir le reste en bride, elle y a établi des Colonies Hollandoises. Mais elles sont composées de gens sans aveu ou de vauriens qui ont été ou bannis de leur patrie, ou qu'on y relegue pour leur punition. Quelques-uns sont condamnés à y demeurer le reste de leurs jours; d'autres pour un tems. La plupart n'y vivent pas longtems, & meurent ordinairement de la maladie, qu'on nomme *miserere*. On y envoie aussi des jeunes gens qui ne veulent pas se ranger & qui menent une vie déréglée, pour les ren-

rendre souples & dociles; de sorte qu'on peut avec raison appeller Banda, une *Isle de correction*.

Il y a dans cette Isle un grand nombre de Nègres. Ils y avoient établi autrefois l'entrepôt des épiceries, d'où ils les transportèrent sur les côtes de Bengale & de Surate. Ils sont assez bien à leur aise; mais depuis que les Chrétiens s'en sont emparés, ce commerce est entièrement détruit. Les autres habitans sont de la même couleur que ceux des Isles Molucques.

CHAPITRE XXVII.

Des quatre autres Gouvernemens, savoir ceux de Macassar, de Ternate, de Malacca, du Cap de Bonne Esperance.

LE quatrième Gouvernement de la Compagnie est dans l'Isle

l'Isle de Celebes ou de Macassar. Elle est entre celles de Borneo & les Molucques, environ à cent-soixante lieues au Nord-Est de Batavia. Son étendue est assez considérable, & on compte cent trente-cinq lieues du Septentrion au Midi, & six du Couchant au Levant. On l'appelle avec raison la clef de toutes les Isles des épiceries. Son dernier Gouverneur étoit un Conseiller des Indes, nomme Arweyn, qui y fut envoyé pour la seconde fois en cette qualité pour son malheur; car quinze jours après son arrivée il fut empoisonné avec une tasse de Caffé. On croit que ce fut un de ses propres esclaves qui commit ce crime horrible. La forme de ce Gouvernement est à peu près la même que celle des autres. Depuis que les Hollandois ont pris cette Isle sur les Portugais, ils l'ont fortifiée considérablement, & entretiennent

nent une bonne garnison dans le fort de Macassar où le Gouverneur fait la résidence , pour contenir les habitans , qui sont naturellement hardis & courageux. Cette nation qui pendant long-tems avoit extrêmement inquiété les Hollandois dans leur commerce , fut enfin subjuguée & contrainte de recevoir la loi. La Compagnie tire peu de profit de cette Isle si l'on excepte le commerce des esclaves ; & elle n'en conserve la possession , que parce qu'elle est le boulevard de Banda , d'Amboine & d'autres Isles. On y a découvert , il y a quelques années , une riche mine d'or à laquelle on a d'abord fait travailler par des gens expérimentés , qu'on fit venir de plusieurs endroits de l'Europe ; & la Compagnie pour retirer le profit , que cette mine promettoit , y envoya , il y a quelque tems , un Directeur , afin de

Tome II. L met.

mettre tout dans un bon état. J'ignore si l'effet a répondu à l'attente.

Cette Isle est divisée en trois différens districts gouvernés chacun par son Roi. Heureusement pour les Hollandois , ils vivent tous trois dans une mesintelligence continuelle. L'un d'eux est appelé *le Roi de la Compagnie*, parce qu'il est toujours lié avec elle & observe ses intérêts tant qu'il peut. La Compagnie pour se l'attacher davantage, lui a fait présent d'une chaine d'or & de plusieurs autres ornemens de prix , lors de son avènement à la Couronne. Elle a eu coutume de faire les mêmes présens à ses prédécesseurs, & en agira sans doute de même à l'égard de ses successeurs.

Les habitans de cette Isle sont d'une couleur jaunâtre , de moyenne taille , & beaux de visage. Ils sont tous Mahometans ; au reste
grands

grands larrons, traitres & voleurs. Ils le font au point, qu'un Chrétien n'oseroit seul s'éloigner beaucoup de la ville ou du fort, de peur d'être volé & égorgé par eux. Cette Isle est fertile en toutes sortes de beaux fruits & de plantes, comme des cocos, des pisans & autres. Elle produit aussi du ris, nourriture fort saine & agréable. Il demeure ici un grand nombre de francs-bourgeois & de Chinois, qui se servent de vaisseaux d'une structure extraordinaire, pour trafiquer sur presque tous les Comptoirs & endroits des Indes, du moins aussi loin que la Compagnie le leur permet.

Le cinquième Gouvernement est établi dans l'Isle de Ternate, où se trouve le dernier & le plus éloigné de tous les Comptoirs que la Compagnie possède en Orient; & c'est à cause de cette situation que Ternate doit être considérée

comme la frontière des autres Gouvernemens. Le Gouverneur qui y réside est un Premier Marchand, & a sous lui son Conseil ainsi que les autres Gouverneurs. Cette Isle est une des Moluques, située à une lieue de celle de Tidor au Nord. Elle est assez étendue & produit une quantité prodigieuse d'arbres de girofle; mais le Roi les fait tous arracher. La Compagnie pour le dédommager de cette perte, lui donne par an une somme d'argent ou des présens pour la valeur de dix huit mille Risdalers. Ce Prince a sa garde de corps, & on lui rend de grands honneurs. Il a conclu avec la Compagnie une alliance perpétuelle, en vertu de laquelle il est obligé de l'assister de toutes ses forces contre tous ses ennemis. Il y a ici un fort considérable, où l'on entretient une bonne garnison. Les Rois de Tidor & de Batjan dé-

dépendent de ce Gouvernement. Au reste cette Ile est très-abondante en toutes sortes de vivres. Quant au commerce qui s'y fait, il est peu considérable. La Compagnie à la vérité y debite des toiles & autres marchandises de Guinée ; mais l'écaille tortue & autres denrées qu'elle en rapporte en échange ne suffisent pas à l'entretien de ce Gouvernement. Peut-être cette Ile sera-t-elle dans la suite d'un plus grand profit qu'elle n'a été par le passé, parce qu'on y a trouvé, il y a quelques années, une mine d'or, qu'on assure être très-riche, & surpasser même toutes celles qu'on ait encore découvertes dans les Molucques.

Les habitans de cette Ile sont noirs, d'une taille médiocre : quelques-uns d'eux sont païens & idolâtres ; les autres Mahometans. On trouve aussi parmi eux des

L 3 Chré.

Chrétiens, car depuis que le Roi lui-même a embrassé le Christianisme, plusieurs de ses gens & de ses sujets l'ont imité, peut-être moins par persuasion que pour plaire à leur Souverain, suivant le proverbe qui dit : *Qualis Rex, talis Grex* ; c'est-à-dire : *Tel maître tel valet*. On a ici une sorte de vin de Palme, que les habitans nomment *Seggeweer*, qui est si fort qu'une petite quantité en enivre facilement. On y trouve aussi une espèce d'oiseaux les plus charmans qu'on puisse voir ; leur plumage est de toutes sortes de couleurs & si bien assorties qu'on en est enchanté. On les envoie ordinairement à Batavia, où ils se vendent d'un grand prix tant pour leur beauté & rareté, que parce qu'ils sont fort dociles à apprendre le chant & à imiter la parole des hommes. C'est aussi de cette Isle qu'on tire la plus gran-

grande quantité d'oiseaux de Paradis, dont nous avons déjà parlé ci-dessus. Ce que j'y ajoute ici est l'énumération des différentes espèces de cet oiseau. Sous la première il faut ranger les oiseaux de Paradis communs ou ordinaires, qui sont d'une couleur jaunâtre dont le corps n'est assez mince & long d'environ huit pouces, sans la queue dont la longueur est communément d'une demi aulne & quelquesfois même davantage. Dans la seconde espèce il faut mettre ceux qui sont d'un plumage tout-à-fait rouge; dans la troisième les bleux, & dans la quatrième les noirs. Ce dernier est le plus beau & le plus estimé; on l'appelle aussi le *Roi des oiseaux de Paradis*. Il a sur la tête une espèce de touffe ou bouquet, à peu près comme nos poules huppées, qu'il fait tantôt dresser, tantôt coucher, ainsi que sont les

Cacodus d'Inde ; c'est un oiseau blanc de la grosseur d'une jeune poule , portant sur la tete une couronne jaune. Je vis un jour à Bantam un de ces oiseaux de Paradis noirs ; il étoit très beau , & on l'y avoit envoyé en présent au Roi.

Le sixième Gouvernement dont la Compagnie dispose , est celui du Cap de Bonne - Espérance. Le Gouverneur en est toujours un Conseiller des Indes ; & il est assisté dans ses fonctions par un Conseil , ainsi que les autres Gouverneurs. Ce Cap est situé sur la côte des Taffres , & fait la pointe Méridionale de toute l'Afrique. Il fut découvert l'an 1498. par Vasques de Gama , & enlevé aux Portugais par les Hollandois en 1653. C'est une des plus importantes places qui soient sous la domination de la Compagnie , quoique le profit qu'elle en tire n'é-

n'égale pas à beaucoup près, celui qui lui revient d'une ou d'autres des Isles qu'elle possède en Orient ; autrefois même les dépenses qu'elle fut obligée d'y faire, surpassoient les revenus. Cependant elle ne sauroit se passer de ce poste à cause de ses vaisseaux qui vont aux Indes & qui en reviennent, ce Cap étant le seul endroit, où ils peuvent relâcher, pour s'y pourvoir de l'eau & d'autres rafraîchissemens nécessaires pour la continuation de leur voiage. Les malades & principalement ceux qui sont attaqués du scorbut, trouvent là de quoi se rétablir, ou du moins se procurer de grands soulagemens. Et quoiqu'il y arrive tous les ans beaucoup de monde tant d'Europe que des Indes, qui y font des provisions en toutes sortes de vivres, tout cependant y est en abondance, en quelque tems que ce soit. On y trouve

L 5 quan.

quantité des bœufs, de moutons, de volaille, de gibier & de toutes sortes de fruits & d'herbes. On conte jusqu'à quarante navires, qui y abordent par an, venant de la Hollande seule, & sur lesquels il y a en tout ordinairement huit jusqu'à neuf mille personnes. Ceux qui y arrivent, pendant une année, venant des Indes, sont au nombre de trente-six, aiant en tout à bord environ trois mille ames ; sans parler des vaisseaux étrangers qui y relâchent également. Si l'on fait attention que tous ces navires s'y pourvoient de toutes sortes de vivres & de rafraîchissemens, il faut que la quantité y soit prodigieuse. La rade n'y est jamais sans vaisseaux, hormis dans les trois mois de Mai, de Juin & de Juillet, comme la saison la plus dangereuse à cause des vents de Nord-Oüest, qui y soufflent avec violence. J'en parlerai

lerai plus amplement dans la suite de cet Ouvrage.

Le septième & dernier Gouvernement est celui de Malacca, ville capitale d'un petit Roïaume du même nom , dont les habitans sont nommés Malais. Son Gouverneur est un Premier Marchand; & la forme de la régence est la même que celle des autres Gouvernemens. Ce pais est la partie Méridionale de la Presqu'Isle de l'Inde au-delà du fleuve Gange. Il est séparé de la côte de Sumatra par un Détroit nommé Détroit de Malacca. Les Hollandois l'enleverent aux Portugais en 1641. & s'y sont maintenus depuis ce tems-là. La ville est assez considérable & marchande à cause du passage commode. Elle est le rendez-vous de tous le vaisseaux qui reviennent du Japon , & c'est-là qu'on fait la distribution des marchandises qu'ils ont apportées,

tées , pour les envoyer dans tous les bureaux de la Compagnie sur les côtes des Indes. On ne trouve pas ici beaucoup de vivres ; & tout ce qu'on y peut avoir consiste en poissons. Les Rois qui dominent dans ce pays de même que leurs sujets sont pour la plupart des pirates, & écument presque toutes les mers des Indes. Ils sont toujours contraires à la Compagnie, & ne laissent échapper aucune occasion à lui nuire. Ils ont cependant été souvent réduits à la raison tant par les Portugais, qui y étoient établis autrefois , que depuis par les Hollandois ; en sorte qu'ils sont aujourd'hui tellement affoiblis , qu'ils ne peuvent plus faire aucune entreprise considérable.

Il y a quelques années que je fus commandé à croiser avec un vaisseau monté de quatorze pièces de canon pour donner la chasse à un de ces pirates. J'eus le bonheur

heur de l'atteindre & le charger; mais comme il étoit renforcé de deux autres navires, je trouvai une forte résistance; en sorte que le combat devint si opiniâtre, que je ne pûs m'en rendre maître qu'au bout de deux jours. Deux de ces navires furent coulés à fonds, & l'autre échappa. Dans un de ces vaisseaux étoient trois Commandeurs, tous trois freres, qui furent pris prisonniers. Ils furent ensuite décapités, & leurs têtes arborées sur de longues perches à Cheribor dans l'Île de Java, pour servir de spectacle & d'exemple aux autres. Les habitans de Malacca sont en général fort robustes & vigoureux; ils sont d'une couleur noire, au reste grands larrons & voleurs. Une partie d'eux est de la Secte de Mahomet; les autres sont Idolâtres.

Voilà qui peut suffire pour donner une idée des sept Gouverne-
mens

mens, qui sont de la dépendance de la Compagnie des Indes Orientales. Dans les Chapitres suivans je parlerai des Directoires & autres places où la même Compagnie a établi des Comptoirs.

CHAPITRE XXVIII.

Des quatre Directoires, Coromandel, Surate, Bengale & Perse.

Pour ce qui regarde les autres endroits qui reconnoissent l'autorité de la Compagnie, ce sont des Directoires, Résidences & Comptoirs établis pour la sûreté & la commodité de son commerce. Elle les a sù multiplier & étendre jusque dans l'Empire du Grand Mogol, le Roïaume de Perse & dans d'autres Etats. Pour ce qui est en particulier des Directeurs, on peut dire qu'ils ont le même pouvoir & la même

au-

autorité que les Gouverneurs : cependant dans les affaires criminelles ils sont plus bornés , ne leur étant pas permis de faire exécuter aucune sentence dans le pais, mais toujours sous le Pavillon Hollandois ; en sorte que tous les malfaiteurs reçoivent la mort dans les vaisseaux.

Pour donner une description des Directoires , nous commencerons par celui des côtes de Coromandel. Ce pais appartenoit autrefois aux Portugais , mais aujourd'hui il est partagé entre les Hollandois, les Anglois & les Danois, qui tous y ont fait bâtir de belles forteresses , pour la sûreté de leur commerce. Le Directeur Hollandois est un Premier Marchand ; il est assisté dans les affaires par un Conseil ainsi que les Gouverneurs. Quand ces Messieurs s'acquittent bien de leur direction, au bout de quelques an-

années on les fait ordinairement Conseillers des Indes , quoique la charge de Directeur soit infiniment plus profitable. On m'a dit, qu'il y a eu certains Gouverneurs & des Directeurs qui pendant le tems de leur administration ont amassé chacun tant de richesses qu'elles surpassoient même le premier fonds de la Compagnie, savoir la somme de six millions & demi. On sait que Messieurs, Dishoek, Heilmans, Swaardcroon, Patras & Van Cloon ont gagné pendant le tems qu'ils avoient des Directoires ou Gouvernemens, des sommes immenses. Il y a à Batavia aussi quelques postes si lucratifs que les Premiers Marchands qui en sont ordinairement revêtus, aimeroient mieux les garder que devenir Conseillers des Indes, puisque, l'honneur à part, ces derniers ont peu ou point d'occasion de s'enrichir, leurs
ap.

appointemens même n'étant pas proportionnés au train qu'ils sont obligés de mener. Les emplois les plus lucratifs sont celui de *Sa-mandar*, ou Directeur de péage, de Fiscal de mer, de Droissard du plat-païs, de Commissaire Général; toutes ces charges rapportent des sommes considérables.

La Compagnie fait un trafic considérable sur la côte de Coromandel. Elle en tire du cotton, des mousselines, des chitises & autres toiles; & y envoie en échange des épiceries, du cuivre de Japon, de l'étain, de l'or, du bois de Sandal & de Siampan, & diverses autres marchandises. L'étendue de cette côte est considérable; & on compte de Negapatan jusqu'à Masulipatan plus de cent lieues. Il y a dans ce païs deux Rois qui y regnent, savoir le Roi de Bisnagar & celui de Harlinga. Ils vivent tous deux en bonne intelligence

Tome II. M

gence avec la Compagnie. Les trois nations, savoir les Hollandois, les Anglois, les Danois, établies sur cette côte, y ont fait bâtir chacune des forts pour la sûreté de son commerce. Les habitants de ce pays sont pour la plupart Idolâtres; les autres sont Mahometans ou Chrétiens. Pendant la Mousson d'Est il se fait ici une chaleur excessive; cependant le pays ne laisse pas d'être assez fertile en toutes sortes de vivres, comme du ris, des fruits, des herbes, du gibier. Les marchandises qui se fabriquent ici sont toutes envoyées à Batavia, d'où on les transporte ensuite en Hollande par des vaisseaux de retour.

Le second & le troisième Directoire se trouvent, l'un à Ouglie sur le Gange à trente-six lieues de l'embouchure de ce fleuve; l'autre dans la ville de Suratte, ainsi tous deux dans les Etats du Grand-Mo-

Mogol. Ces deux places sont les endroits de toute l'Asie où se fait le plus grand commerce. Les Hollandois, les Anglois, les François & d'autres peuples de l'Europe y trafiquent. Ils y ont construit des forts & des magasins considérables. Leur plus grand trafic se fait avec les marchands Nègres en toutes sortes de drogues & de marchandises, comme en opium, diamans, étoffes, la toile, chitfes, mouffelines &c. Les diamans sont assez communs dans ce país. Les Nègres sont ceux qui les cherchent le plus ; ils loient pour une somme d'argent un terrain d'une certaine étendue, par exemple de vingt ou de trente pieds de longueur & de quelques pieds de largeur. Ils remuent ce terrain, y fouillent, y cherchent cette pierre précieuse. Quelques-uns y réussissent ; d'autres y perdent leur peine, leur tems & leur argent.

L'Empire du Grand-Mogol est un pais extrêmement étendu ; il passe pour le plus riche de tout l'univers.

Quoique l'air y soit sain , il y regne pourtant outre le mal de tête une espèce de fièvre très-dangereuse qui attaque principalement les étrangers. Si le malade échappe le troisième jour , il est toujours hors de danger. La plupart des habitans de ce pais sont noirs , d'une taille bien prise , vifs & gais. A l'égard de la Religion , les uns sont Idolâtres , les autres Mahométans , d'autres enfin Chrétiens. Celle de Mahomet y est la dominante. Quant aux Idolâtres , ils sont divisés entre plusieurs sectes ; quelques-uns d'eux croient la Metempsicose , & c'est pour cette raison qu'ils n'ôtent la vie à quelque créature que ce soit , jusques-là qu'ils épargnent les insectes , & qu'ils n'oseroient pas tuer une puce ou une mouche. Ils ont aussi établi
des

des hôpitaux pour y nourrir de vieux bœufs & de vieilles vaches, jusqu'à ce que ces bêtes viennent à tomber d'elles-mêmes. Le Peuple en général est assez industrieux ; mais avare, traître, peu sincère. Ce qu'il y a de singulier & de barbare, c'est qu'ils se dressent des embuscades pour s'enlever les uns les autres. Celui qui fait une capture, vend d'abord sa proie aux marchands étrangers, & souvent pour un prix très-mo-
dique. On a ici beaucoup de manufactures de soye, de coton, de lin. Les habitans de la Campagne s'adonnent à la culture des terres ; & on transporte de ce Roïaume tous les ans à Batavia une grande quantité de graines. Il y a aussi beaucoup d'éléphans que les habitans savent dresser à toutes sortes de tours d'adresse & à la guerre. Le païs au reste est rempli de montagnes qui cachent

dans leur sein plusieurs veines d'or & d'argent très-riches.

Le Grand-Mogol est un des plus riches & des plus puissans Princes de toute la terre. Il entretient toujours sur pied une armée très-formidable & une Cour des plus nombreuses. Messieurs les Directeurs de Bengale & de Suratte savent merveilleusement bien lui faire leur cour, en lui envoyant de tems en tems des présens assez rares, mais de peu de valeur intrinsèque, pour tirer de lui en échange des diamans & d'autres pierres précieuses.

Le dernier & quatrième Directoire est celui de Gameron en Perse. Son Directeur est un Premier Marchand, qui a son Conseil & son Fiscal. Gameron est une ville située dans le golphe de Balsera, & le seul port considérable que le Roi de Perse ait sur la mer des Indes. Comme ce Directoire, est extrême-

mement éloigné de Batavia & que l'air y est fort mal sain, sur-tout aux étrangers, il est peu recherché. Il faut pourtant dire de l'autre côté qu'il est très-lucratif; & les Directeurs de même que les autres personnes qui ont vécu à Gameron au service de la Compagnie seulement pendant cinq ou six ans, sont assez riches pour n'avoir plus besoin de trafiquer. Le commerce avantageux y a attiré plusieurs nations; les Hollandois cependant y ont les établissemens les plus considérables, & quelques forts bien munis. Les vagabons, dont les montagnes de cette contrée fourmillent, les ont souvent attaqués, mais toujours sans succès.

Le Roi de Perse d'aujourd'hui, qui fait sa résidence souvent à Gameron, distingue & estime beaucoup la nation Hollandoise; & il lui a accordé de grands privi-

lèges & des prérogatives. Il y a quelques années que ce Roi envoya au Gouverneur Général de Batavia une selle à chevaux d'or pur, & richement garnie de pierreries, en le priant de vouloir lui donner en échange un habit à l'Européenne pour lui, & un autre pour la Reine.

Le Roïaume de Perse est extrêmement étendu, divisé en plusieurs Provinces, & arrosé par un grand nombre de belles rivières. Sa situation à l'égard du grand Océan & de la mer des Indes est fort avantageuse pour le commerce; mais la nation n'a pas du goût pour la Marine & l'abandonne à d'autres. Elle s'applique à l'agriculture & à planter des vignes. Les Persans sont en général pâles, secs & maigres, & d'un bon naturel; mais au reste fort débauchés & lascifs. Ils sont de la Religion Mahometane, & ne diffèrent des Turcs que dans quelques

ques points. Cependant ces deux peuples se haïssent cruellement ; ce qui provient principalement de ce que les Turcs portent la couleur verte à leurs turbans en honneur de leur Prophete, au lieu que les Persans la mettent à leurs culottes.

Les guerres intestines de Perse ont depuis quelque tems affoibli la force & le lustre de ce puissant Roïaume. De tous les vaisseaux qui de Batavia partent pour la Perse, il faut qu'un y reste pendant une année à cause de l'incertitude ou l'on est , qui enfin sera reconnu pour légitime Souverain de cet Etat , afin qu'en cas de besoin , & si le commerce de la Compagnie étoit menacé d'une entière ruine, on puisse du moins en sauver les meilleurs effets & les personnes qui sont à Gameron & ailleurs, en les faisant embarquer à bord d'un tel vaisseau. Du côté de

Gameron & dans les mers voisines on est souvent attaqué par les Pirates. Ces Pirates ne sont pas toujours des Persans; il y a parmi eux aussi des Européens, qui après s'être rendus les maîtres des vaisseaux & effets de leurs Principaux, sont obligés pour éviter la punition, d'embrasser cette occupation. Il y a quelques années, que le vaisseau le *Levrier*, allant de Batavia en Perse, les matelots s'en emparèrent, en forçant les premiers Officiers, sous peine de mort, de faire avec eux, sans la moindre opposition, le métier de Corsaire. Ces scélérats, après avoir écumé pendant quelque tems la mer, entrèrent enfin dans la mer rouge, où ils se battirent souvent contre les Pirates d'Arabie. Comme ils n'avoient pas assez de vivres, & qu'ils n'osoient point entrer dans aucun port de Perse, ils résolurent de s'en retourner. Mais voyant
que

que l'eau leur manquoit , ils crûrent devoir en faire dans une Ile voisine. Ils mirent pour cet effet la chaloupe en mer ; & la plupart des principaux rebelles y entrèrent. Les Officiers , qui étoient demeurés dans le vaisseau , se voiant les maîtres des autres matelots , couperent le cable de l'ancre , firent voile , & arriverent enfin heureusement à Gameron. Ainsi ce vaisseau & sa charge fut conservé & rendu à la Compagnie. Les complices des mutins furent pendus ; & ceux qu'ils avoient forcés à se lier avec eux dans le vaisseau , recompensés largement. Dans la suite le même navire entra heureusement au port de Batavia. Voilà ce que j'ai crû devoir dire sur les Directoires de la Compagnie aux Indes Orientales.

CHAPITRE XXIX.

Des Commandeurs ou Chefs de Malabar , de Gallo, de Java , de Bantam.

Après les Directeurs, sont les Commandeurs ou Chefs. Le premier d'eux réside à Cuschien sur la côte de Malabar. S'il est un Premier Marchand, il dépend de l'Etat civil ; & s'il est Capitaine, il dépend de l'Etat militaire. Celui qui y a le commandement aujourd'hui, est un Capitaine né dans le Mecklenbourg, nommé Jules de Goltz. Le Commandeur a de même que les Directeurs son Conseil & Fiscal. Son pouvoir est à peu près aussi étendu, hormis qu'il n'ose faire exécuter aucune sentence criminelle, sans en avoir reçu premièrement la confirmation de Batavia. La Com-

Compagnie fait dans ce païs un trafic considérable, principalement en poivre.

Malabar est le premier païs que les Portugais aient découvert aux Indes Orientales pour y établir leur commerce. Ils y réussirent non sans répandre bien du sang humain. Cependant leur jouissance ne dura pas long tems ; ils furent chassés par les Hollandois. Peu s'en fallut que ces derniers ne fussent dépossédés à leur tour par les Malabares même. Ce peuple les attaqua rudement, & remporta au commencement de grands avantages sur eux ; mais la bravoure & la prudence du Major Jean Bergman conserverent cet établissement de la Compagnie. Ce païs peut avoir cent lieues de côtes, & vingt de largeur. L'air quoique chaud, est fort sain, & le terroir fort fertile en ris, en fruits, en toutes sortes d'herbes. Il y a dans l'éten-
due

due de ce païs plusieurs petits Roïaumes , comme Canaron , Calecut , Cranganor , Cochin , Calicoulang , Porca Coulang , Travankor. La ville de Cochin est la résidence du Commandeur. Les forts que la Compagnie y possède , sont assez considérables,

Les habitans de ce païs sont de grands Idolâtres, & font au Démon des offrandes d'une partie de tous leurs revenus. Les Bramins ou Prêtres y ont une grande autorité. Ils ont introduit dans leur Religion une coutume assez plaisante, c'est qu'un époux n'ose pas coucher la première nuit avec la nouvelle mariée. Un des Bramins doit s'acquitter de ce devoir, & quand on n'en peut avoir, il faut que l'époux s'adresse à un autre homme, pour qu'il lui fasse ce plaisir. C'étoit autrefois une jolie ressource pour les étrangers à qui on s'adressoit ordinairement ,
en

en leur offrant pour leur peine de l'argent ; ce qui montoit quelquesfois à cinq jusqu'à six cens florins. Aujourd'hui cette source a tari , Messieurs les Bramins sont devenus plus religieux, & remplissent avec exactitude cette partie de leurs fonctions. Ils vont même plus loin , & fréquentent librement les femmes sans excepter aucune, pas même les femmes & les concubines des Rois , toutes les fois qu'ils le trouvent à propos ; de sorte que les enfans dans ce pais ne peuvent jamais savoir qui est leur pere naturel. C'est aussi pour cette raison que les fils & les filles ne succèdent point au pere & à la mere dans leurs biens ; mais les neveux ou les nièces, enfans de la sœur, héritent tout : & cette coutume a lieu non seulement dans les familles des particuliers, mais aussi dans celles des Rois.

Le second Commandeur réside à
Gal-

Gallo, dans l'Isle de Ceylan, & y est subordonné au Gouverneur ; de sorte qu'il ne peut rien faire qui soit de quelque importance sans son aveu & son approbation. Pour ce qui regarde le commerce qui s'y fait & d'autres choses qui y peuvent avoir du rapport, nous en avons déjà parlé ci-dessus au Chapitre qui contient la description de ce Gouvernement.

Le troisième Commandeur réside à Samaran dans l'Isle Java. Il a son Conseil & son Fiscal sur le même pied que les autres. C'est de lui que dépendent tous les Comptoirs établis sur les côtes de Java, hormis ceux qui se trouvent hors de la juridiction ou banlieuë de la ville de Batavia, lesquels commencent à Tengale environ à dixhuit lieuës de Cheribon. Le Commandeur de Samaran a dans son département plusieurs Résidens, la Cour de l'Empereur de Java,

Java , & plusieurs autres districts jusqu'à Surbai & Passurvan.

Après les Commandeurs viennent les Chefs qui sont toujours Premiers Marchands ; ils ont aussi leur Conseil, avec lequel ils délibèrent sur les affaires qui surviennent. Le premier demeure à Bantam , où la Compagnie a fait construire un fort , dans lequel elle entretient une bonne garnison pour tenir en bride les Bantamois, qui sont fort enclins à la mutinerie. Le Roi de cette nation a aussi un fort qui n'est éloigné de celui de la Compagnie que de quelques centaines de pas ; mais la garnison est Hollandoise & sert, comme nous l'avons remarqué plus haut , de garde à ce Prince. Il est obligé de fournir tous les ans à la Compagnie une certaine quantité de poivre , qui y croît en abondance, quoique les Hollandois en peuvent avoir assez d'ailleurs, comme

de la côte de Malabar & de celle de Java.

C'est ici que se trouve le plus étroit passage du Détroit de la Sonde. Tous ceux qui veulent y pénétrer, sont obligés de passer le haut pays de Bantam ; & c'est pourquoi, lorsqu'on est informé qu'il y a dans les mers des Indes des vaisseaux à qui il est défendu d'y aller, on envoie ici des vaisseaux de guerre pour les saisir. Ce passage est autrement nommé la clef du Détroit de la Sonde. La Compagnie est obligée de faire de grandes caresses au Roi de Bantam, parce qu'il est Souverain d'un grand pays & d'un peuple courageux, vindicatif & ennemi des Chrétiens. Il n'y a pas longtems, qu'ils tuerent un Lieutenant avec une vingtaine de soldats de la Compagnie ; & c'est pour prévenir de pareils accidens qu'on a augmenté la garnison du fort, qui

qui a enfin pû contenir les Bantamois. Ils sont presque tous Mahometans , & envoient leurs enfans aux écoles & Académies où cette Religion est dominante. Ils sont au reste bruns de couleur, d'une taille moyenne , fort agiles , dégagés & bien faits. Le païs est très-fertile en fruits & plantes ; & on y trouve toutes sortes de bétail & de gibier. Entre Borneo & Bantam il y a des contrées qui cachent dans leur sein des diamans & d'autres pierres précieuses, & qui par-là rapportent un grand profit au Roi.

Le dernier de ces Rois, mort il y a quelques années, étoit âgé de cent ans. Son successeur est encore jeune ; je l'ai vû, il est gracieux & aimable. Pendant qu'il n'étoit encore que Prince , il témoignoit beaucoup d'inclination pour la piraterie , & fit même équiper des vaisseaux pour aller en course. On dit au reste, qu'il

suit les traces de son prédécesseur ; qui étoit extrêmement débauché , ayant non seulement eu plus de cinq cens concubines , mais aussi engroilé ses sœurs , ses belles-sœurs & ses propres filles , & commis d'autres abominations. Le Gouvernement de Batavia l'avoit plusieurs fois exhorté , le priant de ne plus mener une vie si scandaleuse , en lui remontrant sur-tout , que de faire de sa propre fille sa femme , étoit une chose inouïe & abominable parmi tous les peuples , quelque Religion & quelques loix qu'ils eussent. Mais le Roi répondit qu'il ne pouvoit comprendre pourquoi ce qu'on lui reprochoit étoit un crime ; qu'il étoit au reste Souverain & maître de ses Etats , où il pouvoit faire telles loix & introduire telles coutumes qu'il trouveroit à propos. Pour rendre sa conduite plus excusable , voici la comparaison dont il

il se servoit. *Un jardinier*, dit-il, *ayant planté des arbres, n'auroit-il pas la prérogative de jouir des prémices de leurs fruits?* Il pria, y a quelque tems, la Compagnie de lui envoyer une jeune fille Européene, promettant de la prendre pour son épouse; mais elle le lui refusa, regardant comme un péché de consentir que le sang Chrétien fût mêlé avec celui d'un Mahometan. Cependant pour le contenter en quelque manière, on lui envoya un beau portrait de fille en grandeur naturelle. Ce Prince a commis plusieurs autres excès & bassesses très-indignes d'un Souverain. Il en reconnut tout le mal; & c'est pourquoi il n'ôsa plus sortir à la fin de son fort, craignant que la Compagnie ne le fît arrêter. Enfin ce Prince débauché, recevant le salaire de sa conduite déreglée, mourut subitement.

CHAPITRE XXX.

Des Chefs residans à Sumatra & au Japon.

LE second des Chefs ou Commandans réside à Padang sur la côte de Sumatra, autrement nommée côte d'or. Ce Chef a aussi son Conseil & son Fiscal ainsi que les autres. Ce país est proprement une île, étant séparé de la terre ferme par le Détroit de Malacca. Il est rempli de hautes montagnes, où l'on trouve des minéraux, de l'or, de l'argent, du plomb &c. La Compagnie y possède des mines d'or qui lui rapportent beaucoup. On y trouve aussi dans les rivières de la poudre de ce précieux metal, sur-tout dans la Mousson d'Oüest, lorsque les eaux découlent brusquement. Ce país fournit aussi du benjoin, du camphre, du poivre &

& autres drogues ; son étendue est d'environ cent cinquante lieues. Il est divisé en plusieurs Roïaumes, dont chacun a son Roi à part ; le plus puissant d'eux est celui d'Achem. Toute cette Isle abonde en vivres, mais l'air y est très mal sain à cause des vapeurs de minéraux dont il est rempli. Il n'y a point de pais dans toutes les Indes, où pendant la Mousson d'Oüest il fasse des pluies aussi fortes & accompagnées de tonnerre, d'éclair & de tremblement de terre, qu'il en fait ici ; quoique les habitans comme y étant accoutumés, n'en sont pas fort effraïés. Les habitans sont de la Religion Mahometane ; ils sont fort adroits à faire toutes sortes d'ouvrages en or avec peu d'instrumens ; & leur travail est inimitable. La Compagnie envoie tous les ans dans ce pais un grand nombre d'esclaves pour les faire travailler dans les mines. Les

Rois de cette contrée ne vivent pas en trop bonne intelligence avec les Hollandois. Un d'eux, savoir celui qui possède le plus de mines & de montagnes, & qui pour cela est surnommé *Roi des montagnes*, s'étant brouillé avec la Compagnie, a rappelé tous les ouvriers de ses sujets qui travailloient pour elle.

Il y a dans ce païs une nation qui jusques ici n'a encore voulu se soumettre à quel Souverain qu'il soit, se nommant toujours la *nation libre*; elle est dans une guerre continuelle avec les Rois, quoiqu'elle n'y trouve point son compte. Les Hollandois ont ici quelques forts pourvûs de bonnes garnisons. Les Anglois y trafiquent aussi, mais ce commerce n'est pas grand'chose, quoique les habitants aiment mieux avoir à faire avec eux qu'avec les Hollandois. Il y a quelques années que le Chef
Hol-

Hollandois avec tout son Conseil fut cité à Batavia pour y rendre compte de son administration, parce qu'on les avoit accusés d'avoir commis des malversations & fraudé les droits de la Compagnie. J'ignore quelle a été la suite de cette affaire, & si ces Messieurs ont été convaincus.

Le troisième Chef réside au Japon. Il est toujours un premier Marchand & assiste dans ses occupations par quelques écrivains. Le profit que la Compagnie tira au commencement de cet établissement a été considérable, mais depuis il a fort baissé ; car les quatre-vingt ou cent pour cent qu'elle y gagna autrefois, sont aujourd'hui réduits à huit ou dix pour cent. Cette diminution doit être attribuée aux Chinois qui ont commencé il y a quelque tems à acheter toutes sortes de marchandises à Canton pour les envoyer

de-là au Japon. On dit même qu'ils se sont engagés envers les Japonois de leur livrer les marchandises au même prix que les Hollandois les donneront. A quoi il faut ajouter ceci, savoir que les Japonois taxent eux-mêmes les marchandises que les Hollandois y apportent, leur disant, nous vous en donnerons tant ou tant, & si vous ne voulés pas y acquiescer, vous pouvés les rapporter. Peut-être même l'idée de cette maxime a été suggerée aux Japonois par les Chinois, qui furent traités autrefois de la même manière à Batavia. Le Gouverneur Général *Van Zwol* fit taxer alors les marchandises & merceries des Chinois, & celles de la Compagnie qu'on donnoit en échange. Les Chinois se plainquirent de cette nouveauté à leur Souverain, & les choses allerent si loin, que le commerce entre les deux nations fut

fut interdit jusqu'à la mort de Mr. *Van Zwol*. Son Successeur Mr. *Zwaerdekrone* suivant d'autres principes mit les choses sur l'ancien pied & rétablit la liberté du trafic entre les Chinois & la Compagnie.

Il n'y a point de païs aux Indes Orientales où les Hollandois aient si peu d'autorité & où leur établissement soit si petit qu'au Japon. Ils n'y possèdent qu'une petite Isle, où ils ont fait bâtir quelques magasins pour leurs marchandises & quelques maisons pour ceux qui y sont au service de la Compagnie. Mais cette Isle est comme une prison, & ceux qui y demeurent y sont comme relegués, ne leur étant pas permis de passer seulement le pont qui joint l'Isle à la ville de Mangazaqui. Le Chef Hollandois, accompagné de deux ou trois personnes, va cependant tous les ans en qualité d'Ambassadeur

deur à la Cour de l'Empereur, pour y renouveler le traité d'amitié & de commerce qui subsiste entre ce Prince & la Compagnie. La raison principale pourquoi les Japonois accordent si peu de liberté aux Hollandois, c'est que ces derniers se sont souvent trop familiarisés avec leurs femmes. En second lieu l'Empereur leur ayant permis de bâtir un fort à condition qu'ils n'y planteroiént aucun canon, Messieurs les Hollandois crurent pouvoir y en mettre à son insçu. Pour cet effet ils y transporterent de gros tonneaux remplis de plusieurs pièces de fonte ; mais en déchargeant le vaisseau, un de ces tonneaux se brisa. Les Japonois virent alors quel étoit le dessein des Hollandois. Ils en avertirent d'abord l'Empereur, qui après avoir fait saisir les canons, défendit, sous peine de vie, à tous les Hollandois de sortir, à quel-

quelque occasion que ce soit, de l'Isle qu'on leur avoit cédée, pour y établir leur Comptoir. Cette découverte a fait une si forte impression sur l'esprit des Japonois, qu'ils l'ont fait passer en proverbe qui dit : *Le Hollandois est fin & rusé, mais le Japonois l'est davantage.* Les Hollandois n'y sont pas même maîtres de leurs propres vaisseaux; car aussi-tôt qu'il y en arrive un, les Japonois viennent d'abord s'en saisir, en débarquent la poudre & les munitions en les mettant dans un lieu de sûreté : & lorsque ce même vaisseau est prêt de s'en retourner, ils y rapportent tout ce qu'ils en avoient ôté auparavant; tant ce peuple se méfie des Hollandois. C'est une chose admirable, que l'Empereur, qui réside dans un endroit éloigné du golphe plus de trente journées, puisse savoir en trois jours combien de vaisseaux y entrent. Il le fait
par

par le moyen des drapeaux qu'on arbore & des buchers qu'on allume la nuit sur le sommet de certaines montagnes dont le pais est rempli ; & le nombre de ces signaux marque celui des vaisseaux arrivés.

Pour ce qui regarde le terroir de ce vaste Empire, il est très-fertile en ris, froment & toutes sortes de fruits. Les forêts du pais sont remplies de bêtes sauvages de toute espèce. En un mot on y trouve tout ce qui est nécessaire pour la subsistance des habitans ; les seuls Hollandois réduits à leur petite Isle, sont obligés de païer tout fort chèrement, jusqu'à acheter au poids le bois à brûler & de charpente. Les montagnes renferment de belles veines d'or, d'argent, de cuivre ; ce dernier metal sur-tout est estimé le meilleur qu'il y ait dans l'univers. Le pais fournit aussi plusieurs marchandises précieuses, des étoffes de

de soie , des ouvrages vernissés ,
& principalement de la porcelaine ,
qui n'a pas sa pareille au monde.
On a crû autrefois , que le Japon
étoit une terre ferme ; mais les
Hollandois en ont fait le tour &
prouvé par-là que c'est une Isle.
Cependant quelque étendue qu'elle
ait , il n'y a qu'un seul bon port
sur ses côtes. Elle est au reste en-
tourée de montagnes & de rochers
escarpés de sorte , que les Japonois
ne doivent pas craindre qu'une
nation étrangere en fasse si facile-
ment la conquête. Tout le païs
est divisé en plusieurs Royaumes ,
dont les Rois sont tous vassaux de
l'Empereur. Il y a de belles &
grandes villes fort peuplées. Les
Japonois sont de bons soldats , &
surpassent de beaucoup dans l'art
militaire les Chinois , dont on dit
cependant qu'ils descendent à cau-
se de la conformité de ces peuples
dans leur Religion , leur façon
d'écri-

d'écrire , & leur langue. Les Chinois y possèdent aussi une Isle pour la commodité de leur Commerce ; ils peuvent même librement trafiquer sur toutes les côtes. Mais la foire publique se tient toujours dans l'Isle des Hollandois , où les marchands Japonois se rendent de toutes parts. Autrefois toutes les nations avoient la liberté d'y envoyer leurs marchandises ; mais depuis que le nom Chrétien est devenu odieux dans le Japon , on n'y en souffre plus aucune , hormi des Hollandois , qui même étant interrogés à leur arrivée s'ils sont Chrétiens , répondent simplement : *Nous sommes Hollandois.* De quelle manière les Japonois y ont persécuté autrefois les Chrétiens , & quelle malheureuse fin y ont eu les établissement des Portugais , ce sont des choses trop connues dans l'Histoire , pour que je doive en parler ici.

Les

Les professions sont dans ce païs-ci comme héréditaires , je veux dire , que les fils suivent toujours celles de leurs peres. Quand quelqu'un fait une mauvaise action, ou qu'il tient une méchante conduite , toute sa famille s'en rend responsable, à moins qu'elle ne l'en châtie elle-même. Les Japonois sont de grands Idolatres ; quelques-uns adorent le Démon même , ainsi que les Chinois , le priant de ne leur pas faire du mal. D'autres prennent pour leur Dieu tutelaire un Idole , qu'ils placent en certains endroits comme une sentinelle , afin qu'il détourne tous les malheurs ; & quand il leur arrive quelque chose de sinistre , ils le frappent rudement , lui reprochant *qu'il ne s'acquite pas bien de son devoir.*

CHAPITRE XXXI.

*De trois Résidens de Cheribon, de
Siam & de Mocca.*

CEs trois Résidens sont toujours des Négocians & sont assistés dans leurs fonctions par un sous-marchand ou teneur de livre. Ils correspondent directement avec le Gouverneur Général de Batavia, & ne dépendent d'aucun autre Gouverneur ou Directeur, ainsi que les autres Résidens.

Le premier réside à Cheribon sur la côte de Java, à quarante lieues de Batavia, ainsi que je l'ai déjà dit ci-dessus. La Compagnie y fait un trafic assez avantageux en café, cardamome, indigo, fil, &c. Le pays est fort fertile en ris & autres vivres autant que pays au monde. Il y a ici quatre Princes regnans, qu'on appelloit au-

autrefois Pangerans , & aujourd'hui Sultans ; l'un d'eux est nommé le Sultan de la Compagnie , parce qu'il est obligé d'observer ses intérêts. Tous les quatre se sont mis sous la protection de la Compagnie pour se mettre à l'abri de la vexation du Roi de Bantam , qui leur faisoit la guerre. Ils auroient sans doute été réduits sous sa domination , si les troupes de la Compagnie ne les eussent assistés & chassés de leur pays les Bantamois. Depuis ce tems-là ces Princes n'ont plus été attaqués , qui par reconnoissance ont accordé à la Compagnie dans leurs États de grands privilèges. Elle y a entre autres avantages un fort , où elle entretient une garnison de soixante hommes. A une demie lieuë de ce fort sont les tombeaux des Princes de Cheribon dans un temple fort vaste. Ils sont hauts de trois étages & construits de

toutes sortes de pierres rares. On dit, qu'il s'y trouve des trésors immenses; & que les Princes sont persuadés qu'ils ne peuvent être volés ni enlevés de force. On rapporte même l'exemple de plusieurs personnes, qui s'étant trop approchées des endroits où ces trésors sont déposés, moururent sur le champ.

Il y a des gens qui prétendent que les Prêtres Javanois ou Mahometans savent donner cette mort subite par les forcelleries. Quoiqu'il en soit, il est certain, & j'en suis témoin oculaire, que ces Prêtres enchantent des serpens, des crocodilles & autres bêtes; ils savent par exemple faire entrer le crocodile dans l'eau & en sortir, & obliger un serpent de s'arrêter sans qu'il bouge. Dans les tombeaux, dont j'ai parlé tout à l'heure, il demeure une quantité surprenante de Prêtres, parmi lesquels

quels il y en a plusieurs qui vont souvent en pèlerinage à la Mecque, & qui pour cela sont en grande estime & vénération. Leur grand Pontife est extrêmement révééré & presque plus que les Sultans mêmes. Les Anglois avoient ici autrefois un établissement considérable; mais comme ils débauchent trop les femmes du païs, ils furent dans une nuit tous massacrés, & la ville, qu'ils avoient bâtie, rasée.

Le second Résident demeure dans le Royaume de Siam, & a sous lui un sous-marchand ou teneur de livre. La Compagnie y fait un trafic considérable en étain, plomb, éléphants, de la gomme, de la lacque, laine & autres marchandises. Ce Royaume est fort puissant, & son étendue est d'environ trois cens lieues. Comme le Roi a beaucoup d'inclination pour le commerce, toutes

tes les nations y peuvent trafiquer librement ; mais les gros vaisseaux sont obligés de s'arrêter à trente-six lieues de la Capitale. Ils auroient trop de peine de remonter la rivière de Menan dont le courant est fort rapide. Ce fleuve , ainsi que le Nil , déborde tous les ans & inonde les campagnes voisines : desorte qu'une bonne partie du païs reste pendant la moitié de l'année sous l'eau ; & c'est pour cela que les maisons sont bâties sur des pilotis. On compte dans la Capitale environ cinquante mille maisons , & près de trente mille temples. Les habitans sont tous païens ; & ils disent que toute Religion est bonne , pourvû qu'elle tende à honorer Dieu. Ils regardent cependant la leur comme la meilleure , quoiqu'ils aient souvent avoué que le Dieu des Chrétiens étoit plus fort & plus puissant que le leur , puisque le tonner-

re

re avoit déjà deux fois cassé la tête à leur premier Idole. Cette statue est peut-être aujourd'hui la plus grande qui soit au monde; les Hollandois le nomment par dérision : *le grand sot de Sust*. Il est représenté assis, les jambes croisées, ainsi que les tailleurs, & dans cette attitude il est haut de septante pieds; un seul de ces doigts du pied est gros comme le corps d'un homme.

A trois lieues de la Capitale est un temple fort vaste, où il y a un autre Idole un peu moins haut. Les Prêtres disent que c'est la femme de l'autre, & qu'elle va voir son mari tous les sept ans une fois, ou que c'est lui qui va alors voir sa femme. Quelques-uns ont cru que cette statue étoit faite de quelque metal ou d'or massif; mais le Lecteur peut être assuré, que les matériaux ne sont que briques & de la chaux, simplement
O 4 dorées.

dorées. On le fait depuis que le tonnerre brisa la tête de cet Ido-le pour la seconde fois.

Il y a ici dans un endroit une potence d'une hauteur énorme, construite d'une espèce de bois dur comme du fer : les gens d'ici disent, que Haman premier Ministre du Roi de Perse Ahasvenes dont parle la Ste. Ecriture, y fut pendu.

Ce Royaume abonde en toutes sortes de fruits & de bétail. On y a une espèce de poules, pas plus grosses qu'un pigeon, dont le plumage est de diverses couleurs bien assorties. On en envoie dans les pays les plus éloignés, comme un oiseau rare & beau à voir.

Les Hollandois jouissent ici, préférentiellement à d'autres nations, de très-grands privilèges. Ils peuvent aller & trafiquer librement où ils veulent, sans qu'on leur dise

dise la moindre chose, au lieu que les autres étrangers sont fort gênés. Cette différence est le fruit de la mauvaise conduite des derniers, comme ayant commis autrefois plusieurs excès, & s'être sur-tout trop familiarisés avec les Concubines du Roi.

Le troisième & dernier Résident demeure à Mocca, une des plus grandes villes marchandes de l'Arabie heureuse, sur la mer rouge. Il est toujours un sous-marchand, & assisté dans son emploi par deux teneurs de livre. Comme ils ont tous trois le titre de Résident, ils ont eu de grands démêlés ensemble, les deux derniers n'ayant pas voulu déferer aux ordres du premier, quoique celui-ci ait été constitué Résident en Chef. Cette desunion a causé de grands préjudices à la Compagnie. Pour en prévenir les suites, ils ont été cités tous trois pour

O 5 se

se sifter pardevant le tribunal de Batavia, afin que leurs querelles y pussent être examinées & vuidées.

Le plus grand commerce se fait ici en Caffé, estimé le meilleur; & comme Mocca est un port franc & libre, on y voit des marchands de toutes Nations, Hollandois, Anglois, François, Portugais, Maures, Persans, Arméniens, & Juifs. Les Hollandois y portent des épiceries, dont les Arabes font une grande consommation, & en rapportent en échange de l'encens, de la mirre, de la gomme, de la manne, de la casse, du beaume de la Mecque, de l'aloës, du sang de dragon, & autres drogues & marchandises.

L'Arabie Heureuse est divisée en plusieurs Principautés. Les Souverains y sont appelés Emirs, qui signifie Princes; mais ils sont vassaux, ou sous la protection du Grand-

Grand-Seigneur. Pour dire un mot sur la mer rouge, je dois relever ici l'erreur de ceux qui s'imaginent que cette mer est ainsi nommée, parce que ses eaux sont rougêâtres. Cette dénomination vient uniquement de ce que le fonds en plusieurs endroits est de la couleur de corail rouge.

CHAPITRE XXXII.

Du commerce de la Compagnie dans l'Isle de Borneo, & dans la Chine.

CEs deux branches du trafic de la Compagnie ne sont pas fort considérables; aussi n'entretient-elle point de bureaux ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux pais. Lorsqu'elle y envoie des vaisseaux, on en donne le soin à quelque Commissaire. Il est vrai qu'elle a pû, il y a long-tems, établir un Comptoir en Borneo, un des
Rois

Rois de cette Isle aiant envoyé plusieurs fois des Ambassadeurs à Batavia, pour y conclure un Traité de commerce. Mais comme les Anglois qui y avoient des établissemens ont été massacrés, il y a quelques années, par les habitans, la Compagnie n'ôsa pas se fier à cette nation, qu'on fait être si rebelle & si perfide que leurs propres Rois ne peuvent pas toujours la contenir. La Compagnie y envoie tous les ans quelques vaisseaux dont la cargaison consiste en sel, & qui y chargent en échange du poivre, du camphre, du sucre, de la cire, du vif argent, de l'or & des diamans. On y trouve aussi la pierre-de-porc, fort recherchée par les Médecins, qui prétendent que pour savoir si un malade échappera de sa maladie ou non, on n'a qu'à lui faire avaler de l'eau où cette pierre a été trempée auparavant.

paravant. Elle est estimée si précieuse aux Indes, qu'on paie jusqu'à trois cens écus pour une seule pièce.

Cette Isle passe pour la plus grande de toutes celles de la Sonde, & même de tout l'Océan Oriental. Ses habitans sont pour la plupart Mahometans, les autres Idolâtres. Elle est soumise à plusieurs Rois, dont les trois principaux, savoir ceux de Banjermasse, où les vaisseaux arrivent, de Borneo & de Sambas, sont en correspondance avec la Compagnie. Toute cette Isle est abondante en ris, herbes, fruits & bétail; mais l'air y est mal-sain à cause que son terroir est fort bas & rempli de marais.

Pour ce qui regarde le commerce de la Chine, on y a depuis quelques années, envoyé des vaisseaux directement de la Hollande, puisqu'on voioit que la Compagnie

gnie Impériale d'Ostende, les Anglois, les François, les Suédois, les Danois en faisoient autant. Cependant on fait que la Compagnie n'y a pas trouvé son compte; & il n'en faut pas être surpris, car toutes les marchandises que les Hollandois voudroient tirer de cet Empire, les Chinois les portent eux-mêmes à Batavia, où en prenant d'autres en échange, ils les donnent souvent à aussi bon marché que dans la Chine même. D'ailleurs il est certain que les fraix de l'équipement d'un vaisseau pour un voyage d'aussi long cours qu'est celui de Hollande jusques en Chine, sont trop considérables pour que le profit y puisse être proportionné. D'ailleurs par ce commerce direct on affoibliroit beaucoup celui qui se fait entre la Chine & Batavia. On compte jusqu'à trente vaisseaux Chinois qui arrivent tous les ans au
port

port de Batavia , & où chacun paie pour les droits d'entrée & de sortie environ quatre ou cinq mille écus ; & si l'on fait attention que le trafic direct de Hollande dans la Chine ne rapporte qu'environ vingt-cinq pour cent , ce qui à proportion du tems & du risque n'est pas beaucoup , on peut conclure que ce commerce rapporteroit à la Compagnie plus de préjudice que de profit. Dans le tems que les Hollandois possédoient encore l'Isle de Formosa , leur commerce avec les Chinois étoit fort avantageux. Le rendez-vous de tous les vaisseaux étrangers en Chine est à Canton , ville où se fait beaucoup de trafic.

Les habitans de ce vaste Empire sont païens & Idolâtres , depuis l'arrivée des Missionaires Catholiques , plusieurs ont été convertis au Christianisme. Ces premiers sont divisés en plusieurs

Sec-

Sectes. Les uns vivent selon la loi de la nature , croient que le monde a été de toute éternité , & n'admettent point de déluge universel. D'autres enseignent le dogme de la métempicoïse , admettent le ciel & l'enfer , croient qu'il y ait un Dieu , adorent cependant aussi le Diable , afin qu'il ne leur fasse du mal. D'autres enfin soutiennent , que l'ame aussi bien que le corps de l'homme après la mort sont anéantis ; & que le souverain bien consiste dans la volupté.

L'Empereur de la Chine gouverne despotiquement. Il est appelé dans la langue du païs *Thien sou*, c'est-à-dire, *fiis du ciel*. Les revenus de cet Empire montent à trois cens millions d'écus. Les habitans sont rusés , fins , pénétrans , & entendent bien le commerce ; & on peut dire hardiment, que c'est la nation la plus spirituelle

ruelle de toute l'Asie. Les marchandises qu'on peut tirer de la Chine sont des étoffes de soie, du coton, des camelots, du chanvre, de la pierre d'azur, du marbre, du thé, du sucre, du musc, du vif argent, de la racine China, de la rhubarbe, de l'ambre, de l'or, des pierres précieuses, des porcelaines, des cabinets & autres ouvrages vernissés d'une manière inimitable.

Après avoir ainsi donné une courte description des Etats soumis à la Compagnie des Indes Orientales, de son commerce & des Comptoirs & bureaux qu'elle a établis en différens endroits de l'Asie, je vais reprendre le fil de ma narration historique pour apprendre au Lecteur, ce qui nous est arrivé pendant notre voyage de Batavia jusques en Hollande.

Aussi-tôt que nous nous fûmes

embarqués dans les vaisseaux de retour, on fit voile avec un vent favorable ; & au bout de deux mois & demi nous arrivâmes à la rade du Cap de Bonne-Esperance. Pendant ce voyage il ne nous est arrivé rien qui mérite d'être raconté , hormis qu'à la hauteur d'Angola, sous la côte d'Afrique, une violente tempête surprit nos bâtimens , & pensa les jeter sur les rochers. Nous y vîmes flotter quelques débris du vaisseau le Schonenberg, qui peu auparavant y avoit fait naufrage.

CHAPITRE XXXIII.

- I. De l'arrivée de l'Auteur au Cap de Bonne-Esperance. II. Description des païs, soumis à la Compagnie des Indes Orientales, en Afrique. III. Des monstres & bêtes sauvages d'Afrique.

AUssi-tôt que nous eumes découvert la rade du Cap de Bonne-Esperance, nous y vîmes plusieurs vaisseaux, Hollandois, Anglois, François, dont quelques-uns étoient sur le point d'aller aux Indes, & d'autres de faire voile chacun pour son païs. L'entrée de cette baye se fait du côté de Sud-Est, & sort de celui de Nord-Oüest. Avant l'entrée est une petite Isle, qu'on nomme l'Isle des chiens de mer. Il s'y trouve un Sergent avec un petit détachement de soldats, dont l'occu-

pation consiste à apprêter l'huile de baleine, & à amasser des moules dont ils font de la chaux. C'est dans cette Isle qu'on rélegue les malfaiteurs, où il sont assujettis à des travaux fort rudes. Aussitôt que le Sergent voit arriver des vaisseaux, il fait arborer un pavillon ou drapeau, & tirer autant de coups de canon qu'il y a de bâtimens, afin d'en avertir le Gouverneur du Cap. La baie est fort large & peut contenir commodément plus de cent vaisseaux, mais son fonds n'est pas par tout également bon. Elle est commandée par un Fort garni de plus de cent pièces de canon. La ville & le Fort sont situés au pied de trois montagnes au bout d'une plaine dont le circuit est de trois lieues. Ces montagnes sont, la montagne des *lions*, celle de la *table*, & celle du *Diable*, dont la seconde est la plus haute, parce que dans un
tems

tems clair & serein on l'apperçoit à une distance de plus de vingt lieuës. Les maisons de la ville sont belles & agréables ; mais on n'ose pas les élever à plus de deux étages, à cause des vents du Sud-Est qui y sont trop dangereux.

En l'an 1650. la Compagnie acheta des Hottentots un certain district de ce pais, qu'elle a eu soin de faire habiter, pour la commodité de ses vaisseaux. Les habitans qui demeurent au Cap & sur les côtes sont pour la plûpart Chrétiens, & appelés Afriquains ; les autres qui habitent plus avant dans le pais sont païsans. Ils sont ou Européens eux-mêmes, ou d'origine Européene. Il y en a qui demeurent dans des endroits éloignés de trois cens lieuës : malgré cela ils sont obligés de se rendre une fois par an dans un lieu nommé Stellenbousch, où le Droffard du pais réside. On les

y fait passer en revûe, parce qu'ils forment, ainsi que les bourgeois, des Compagnies commandées par des Officiers. Après cela ils s'en retournent chez eux, se servant de cette occasion pour acheter tout ce qu'il leur faut dans leur ménage. Ces gens cultivent la terre, & y sement du seigle, de l'orge, des poix, des feves. Ils plantent aussi des vignes, dont le vin est excellent. Il y a de ces païsans, qui passent pour très-riches, aiant outre de belles terres, des troupeaux considérables.

Entre autres Colonies il y en a une à huit lieues de la ville, toute composée de François Réfugiés, qui cultivent aussi les terres. L'endroit où ils demeurent, s'appelle Drachenstein; ils y ont aussi leurs Eglises & leurs Ministres.

Une partie des habitans de la ville du Cap sont au service de la Compagnie; les autres Francs-bour-

bourgeois. Ils ont tous leurs Magistrats qui reconnoissent dans les petites disputes & de peu de conséquence. Mais les affaires de quelque importance sont portées par devant le Gouverneur & son Conseil, qui les jugent en dernier ressort. Il en est à peu près de même dans le plat-païs: le Drosfard y vuide les petits demêlés des païsans; mais dans les affaires tant soit peu graves, soit civiles soit criminelles, les sentences sont prononcées définitivement par le Gouverneur ou la haute Justice.

L'état militaire est ici sur le même pied qu'à Batavia. En cas d'attaque tous les habitans bourgeois & païsans doivent courir aux armes & se ranger chacun sous ses étendars.

Les païsans d'ici savent tirer fort adroitement. Ils l'apprenent dès leur tendre jeunesse, allant

souvent à la chasse. C'est une chose étonnante d'entendre dire avec combien de hardiesse ces païsans attaquent les bêtes féroces. Il y en a qui ne voudroient pas tuer un lion dormant, parce qu'ils disent, qu'il ne faut pas être fort adroit de le faire ; de sorte que quand ils apperçoivent un lion qui dort, ils lui jettent des pierres jusqu'à ce qu'il se reveille, & ce n'est qu'en le voyant sur ses pieds qu'ils font feu sur lui. Il n'y a pas long-tems qu'il arriva à ce sujet une chose assez singulière. Deux païsans allerent ensemble à la chasse ; l'un d'eux apperçoit un lion & tire dessus, mais le manque. Le lion s'élançe aussitôt sur son homme, qui laisse tomber son fusil pour n'en être pas embarrassé. L'autre païsan aiant entendu tirer, se rend à l'endroit où le coup se fit ; & trouvant son camarade aux prises avec le lion, il vole à son secours.

Il prend d'abord le fusil qu'il voit à terre, en décharge de furieux coups sur la tête du lion, & l'asomme. Le païsan ainsi sauvé voyant son fusil en pièces, s'empporte contre l'autre, & prétend qu'il le lui paie, lui demandant qui l'avoit appelé à son secours; qu'il auroit pû s'en passer, & qu'il seroit venu lui-même à bout de tuer l'animal. On voit par cet exemple, avec combien d'intrépidité ces gens attaquent les bêtes féroces. C'étoit autrefois chez eux une espèce de miracle, quand quelqu'un y avoit tué un lion. Aujourd'hui cela y arrive aussi aisément comme on tire chez nous un lièvre.

Les environs de la ville sont tous remplis de vignes & de jardins. La Compagnie en a deux, l'un derrière le Fort, l'autre à deux lieues de-là, nommé le païs nouveau. On y cultive avec suc-

cès les arbres & les plantes qui croissent dans les quatre parties du monde, tant le terroir y est bon & l'air temperé. Le païs en général est montagneux, mais il y a des vallées agréables & fertiles, & tout s'y produit en abondance. Il ne faut pas s'en étonner; ce païs est situé dans le meilleur climat, je veux dire, le cinquième. On prétend aussi que les montagnes cachent de l'or & autres minéraux précieux. La seule chose qui manque sur les côtes, c'est le bois; mais on en a, plus avant dans le païs.

Feu Mr. Van Steel, Gouverneur du Cap, a traversé cette contrée & l'a examinée avec beaucoup de soin & d'attention. Il a fait établir en plusieurs endroits des jardins, & des maisons de plaisance. Les païsans qui furent obligés d'y travailler, s'en plaignirent à la Compagnie; & le
Gou-

Gouverneur fut rappelé. L'intérieur du país est habité par sept sortes de nations, qui toutes sont connues sous le nom général de Hottentots. La premiere est peu considérable & sans Chef; plusieurs de ses habitans se mettent au service des bourgeois ou païsans qui sont aux environs du Cap. Ceux de la seconde nation demeurent dans les montagnes & cavernes, & vivent de rapine & de vol qu'ils font aux autres Hottentots, avec qui ils sont continuellement en guerre. Ce qu'il y a de singulier dans leur conduite, c'est qu'ils ne volent jamais rien aux Chrétiens.

La troisième nation est appelée la petite Macqua; la quatrième la grande Macqua; la cinquième la petite Kricqua; la sixième la grande Kricqua. Ces quatre nations sont distinguées les unes des autres; & les noms de Macqua & Kric-

Kricqua signifie Roi ou Chef. Elles sont toujours engagées dans une guerre les unes avec les autres; mais aussi-tôt qu'une est menacée de sa ruine, elle est assistée par une ou deux des autres; de sorte qu'on peut voir qu'elles tachent d'établir & d'observer entre elles un parfait équilibre. Une partie de ces Hottentots se sont soumis à la Compagnie, & on les nomme aussi les Hottentots de la Compagnie. Les Hollandois envoient tous les ans vers eux cinquante ou soixante personnes pour y acheter du bétail, & leur donner en échange de l'Arrak ou eau de vie d'Indes, du tabac, du chanvre, toute sorte de semences, & autre chose de cette nature.

Ces Hottentots de la Compagnie sont souvent attaqués par les autres; & quand ils voient qu'ils ne pourront plus se défendre contre eux, alors leur Roi se met en che.

chemin avec quelques troupes pour aller au Cap y demander du secours. En y arrivant , il se rend , accompagné des principaux de sa nation & tenant à la main le bâton dont la Compagnie lui fait présent & où elle fait graver ses armes , chez le Gouverneur , & le prie de vouloir l'assister contre ses ennemis. Si le Gouverneur ne trouve pas à propos de lui accorder sa demande , & qu'il le console uniquement par de bonnes paroles , le Roi jette le bâton aux pieds du Gouverneur & lui dit en mauvais Hollandois : *Voor my niet meer Compagnies - Hottentot* , c'est-à-dire , *Pour moi je ne veux plus être Hottentot de la Compagnie.* Cependant le Gouverneur lui accorde ordinairement quelques troupes pour l'escorte chez lui & il est de l'intérêt de la Compagnie de le ménager , puisqu'elle obtient de lui presque tout ce qu'elle veut.

Cette

Cette nation est fort grossière & crasseuse. Ils se frottent le corps de vieille graisse, ce qui répand une odeur fort désagréable, & on les sent quand ils sont encore bien loin. Les enfans en naissant sont blancs, mais à force d'être frottés de la graisse & exposés au soleil, ils deviennent bruns. Quand une femme accouche de deux enfans, un des deux doit mourir, & ils l'attachent à un arbre où il reste jusqu'à ce qu'il expire. Parmi quelques-uns on a la coutume d'ôter un des témoins aux garçons nouvellement-nés, dans l'espérance, qu'en se mariant, leurs femmes ne pourront mettre au monde qu'un seul enfant à la fois, quoique l'expérience leur apprenne souvent le contraire.

Quant à leur Religion, ils en ont peu ou point; ils regardent pourtant avec admiration les corps célestes, & disent que *celui qui les*
gou-

*gouverne doit être une homme grand
& puissant.*

Ils tiennent au reste plus de la bête que de l'homme. Ils sont aussi d'une figure fort des-agréable ; de sorte qu'à tous égards c'est une des plus vilaines nations de la terre. Ils sont d'une couleur brune , causée , ainsi que je l'ai déjà dit , par le frottement de graisse & l'ardeur du soleil. Leur taille est moyenne, le nez plat, écrasé & semblable à celui d'un chien. Ils ont les lèvres grosses, les dents blanches mais fort longues & défigurées, dont quelques-unes leur sortent de la bouche ainsi que les défenses d'un sanglier. Leurs cheveux sont noirs & frisés comme de la laine. Ils sont fort agiles & courent avec une vitesse surprenante. Ils se couvrent de peaux de mouton , portant un carquois sur le dos, & un arc à la main. Quand ils vont au devant de l'ennemi,

nemi, ils font de grands cris, sautent & dansent.

La septième nation est celle des Caffres. Ce sont proprement les antropophages, dont on parle tant. Les Hottentôts sont bien sur leurs gardes pour ne pas tomber entre leurs mains, sachant bien qu'ils seroient ou grillés ou rôtis. Cette abominable nation n'a jamais voulu trafiquer avec les Chrétiens, mais leur a toujours dressé des pièges pour les massacrer & manger ensuite. On dit pourtant que depuis quelque tems elle commence à s'humaniser un peu, & à faire commerce avec les Chrétiens. Elle est fort puissante & redoutable; enforte que les Ternatanés mêmes la craignent. Au reste ces Caffres sont fort robustes, grands & bien faits, d'une couleur brune. Ils ont les cheveux noirs & frisés; & le visage plein & mâle.

A dix-huit lieues du Cap il y a un
au-

autre port, nommé la baye de Sal-
deney. Ce port seroit infiniment
plus commode que le Cap même,
si l'on y pouvoit faire de l'eau. Les
entrées y sont en grand nombre,
le fonds de très bon ancrage, &
les vaisseaux y sont en sureté, quel-
que tempête & quelque vent qu'il
fasse. Voilà qui peut suffire pour
donner quelque idée de l'import-
tant établissement de la Compagnie
des Indes Orientales au Cap. Je
dirai dans ce Chapitre encore
quelque chose sur les monstres
qu'on voit dans cette partie de
l'Afrique.

Il n'y a personne qui soit en état
de donner une description exacte
& complete de toutes les différen-
tes espèces d'animaux qui se trou-
vent dans les vastes forêts d'Afri-
que, puisque ceux même qui y
demeurent & qui traversent sou-
vent le pais, avoient, qu'ils
voient tous les ans des espèces de

bêtes, dont ils n'ont jamais eu aucune idée. Les habitans de ces contrées croient que la cause de ces nouvelles productions peut être celle-ci, savoir que pendant le fort de l'été les animaux, pressés de soif faute de pluie qui y tombe rarement, & cherchant à se désaltérer, vont du côté des trois rivières, celle de sel, celle d'éléphant & celle de St. Jean; que se trouvant-là en grande quantité, les mâles s'accouplent avec les femelles de différente espèce; ce qui produit ces monstres qui étonnent par leurs figures bizarres. Les habitans qui sont soumis à la Compagnie, portent souvent les peaux de ces monstres au Gouverneur du Cap. Il n'y a pas longtems qu'on en tua un, dont j'ai vû la peau. Il étoit gros comme un veau de six mois. Ses yeux étoient au nombre de quatre, & sa tête ressembloit à celle d'un lion; mais le poil étoit droit

&

& uni par tout le corps & d'une couleur grisâtre. Il avoit des dents ou défenses comme un sanglier. Ses jambes de derriere avoient la figure de celles du porc, & les jambes de devant celle du tigre.

Pour ce qui regarde les espèces d'oiseaux qui nichent dans ce pais, elles sont infinies. Et quoique l'on remarque qu'ils se procréent sans se mêler, il est cependant certain qu'il y en a aussi de bâtards. Les plus gros & les plus rares sont en Afrique. On y trouve entre autres l'Autruche, le plus grand de tous les oiseaux. Elles sont ordinairement hautes de sept pieds. Son bec est court & pointu, & son cou extrêmement long. Les mâles sont blancs & noirs; les femelles presque toutes mêlées de gris, de noir & de blanc. Leurs plumes servent d'ornement aux chapeaux, aux lits, aux dais &c.

Les mâles sont plus estimés que les femelles, parce que leurs plumes sont plus larges & mieux fournies, leurs bouts plus touffus, & leurs soies plus fines. Cet oiseau est extrêmement vite, & on le chasse avec des Barbets harpés comme levriers, qui les attrappent à la course. Il se sert de ses ailes, non pour voler mais pour aider à sa course, principalement quand le vent lui est favorable. C'est une erreur de croire que l'Autruche digère le fer; elle l'avale bien, mais ce n'est que pour aider à broier la nourriture, ainsi que font les autres oiseaux qui avalent des cailloux.

On a vû, il y a quelques années, sur la montagne de la table, un oiseau plus grand qu'un cheval, d'un plumage noir & gris. Son bec étoit long & crochu comme celui d'un aigle, & ses griffes terribles. Il a demeure longtems
sur

sur cette montagne, & le commun le prit pour le fabuleux oiseau Griphon. Il enlevait des moutons, des veaux & des vaches, qui lui servoient de nourriture. On commença à craindre qu'il n'enlevât aussi des hommes, & on le tua. Sa peau fut ensuite envoyée à la Compagnie en Hollande. Depuis on n'a pas trouvé de cette espèce d'oiseau, & les habitans les plus âgés assurèrent n'en avoir jamais vu non plus, ni même entendu parler.

Les montagnes de ce vaste pays sont remplies de minéraux & de cristal; peut-être cachent-elles dans leur sein des choses bien précieuses. Il y en a une à cinq cens lieues d'ici, très-fameuse, nommée la montagne de cuivre, parce qu'on y trouve ce métal en quantité, & on prétend qu'il est mêlé d'or. Quelques Européens, soupçonnant que les gens du pays vont

de tems en tems chercher de ce dernier metal aux environs de la montagne, prirent le parti de les suivre pour faire une si belle découverte; mais ils paierent chèrement leur curiosité; ils furent tous massacrés par les habitans. On a trouvé dernièrement dans une montagne, peu éloignée de la ville, la caverne dont les Hottentots avoient tiré le venin, avec lequel ils empoisonnoient la pointe de leurs flèches. Il y a quelques années qu'on a découvert à vingt lieues de la ville, des bains chauds chargés d'acier. Plusieurs personnes malades s'en étant servies, ont été guéries.

CHAPITRE XXXIV.

- I. *Départ du Cap de Bonne-Esperance.* II. *Description des Isles de Ste. Helene & de l'Ascension.* III. *Des herbes marines & des courans.* IV. *Retour de l'Auteur en Hollande.*

N Os vaisseaux ne furent pas si-tôt ravitaillés & prêts de faire voile, qu'il s'éleva un vent du Sud-Est qui nous éloigna du Cap, & nous fit sortir heureusement de cette dangereuse baye, sur la fin du mois de Mars 1723. Le nombre des vaisseaux qui partirent à la fois, étoit d'environ vingt-trois, dont la plûpart appartenoient à la Compagnie, & les autres étoient des bâtimens Anglois. Nous prîmes d'abord le cours vers l'Isle de Ste. Helene, où nous arrivâmes aussi au bout de trois semaines.

Q 4 mai.

maines. Lorsqu'on crut n'en être pas beaucoup éloigné, le Commandant de la flotille fit prendre les devants à deux vaisseaux qui passaient pour les meilleurs voiliers qu'il y avoit alors avec nous, pour aller reconnoître s'il ne se trouvoit pas à la hauteur de cette Isle, des Corsaires; car peu de tems auparavant nous en vîmes un, à qui on donna la chasse sans cependant l'atteindre, parce qu'il alloit plus vite qu'aucun de nos vaisseaux; & qu'on soupçonna qu'il pourroit avoir pris avec quelques autres la route de cette Isle. En y approchant, on donna le coup du signal pour ranger les vaisseaux en ordre de bataille. Cette précaution est toujours bonne, mais alors elle étoit inutile: nous ne rencontrâmes aucun vaisseau ennemi.

L'Isle de Ste. Helene peut avoir douze lieues de circuit, &
el-

elle est située à la hauteur de seize degrés de latitude Méridionale. Elle est assez élevée & fort fertile en toutes sortes de fruits & d'herbes ; on y trouve aussi quantité de bétail. Toutes ces vivres y sont toujours prêtes ; en sorte que cette Isle peut être regardée comme un Comptoir de rafraîchissement pour les vaisseaux Anglois qui y relâchent. Quoique les Hollandois en aient été pendant un tems les maîtres, les Anglois s'en sont emparés de nouveau. Les vaisseaux Hollandois, qui par quelque orage ou autre accident passent le Cap, peuvent cependant y aborder en toute liberté pour s'y pourvoir de vivres & de rafraîchissemens.

Les habitans de cette Isle sont pour la plupart Anglois, ou du moins Anglois d'origine. Le culte de leur Religion est institué selon le rite de l'Eglise Anglicane.

Q 5 Après

Après avoir passé cette Isle , nous navigames vers celle de l'Ascension , située à deux cens lieus de l'autre. Elle est à huit degrés de latitude Méridionale , & à peu près de la même étendue que celle de Ste. Helene. Mais comme ses côtes sont remplies de rochers escarpés & de difficile abord , elle est entièrement déserte. Il y a cependant un seul havre , où l'on peut relâcher assez commodément ; & dans l'Isle même on peut faire de l'eau. On y relegue quelquefois des malfaiteurs , comme il est arrivé à un certain teneur de livre , né Hollandois : il y fut exposé pour crime de Sodomie.

En nous éloignant de cette Isle , nous cinglâmes vers la ligne équinoctiale , que nous passâmes sans être incommodés par la chaleur , parce que le soleil dardant ses rayons vers le Nord , les vents soufflerent avec
plus

plus de force. Enfin nous découvrimes à notre grande joye l'étoile du Nord, que nous n'avions pas vûe depuis un an & demi. Nous nous trouvâmes bientôt à dix-huit degrés de latitude Septentrionale. Ici nous étions dans cette partie de la mer qui est tellement remplie d'herbe, que de loin elle paroît comme un champ. Cette herbe est jaunâtre, & creuse en dedans. Quand on la presse, il en sort une humidité visqueuse. Il y a des années où l'on ne voit pas cette herbe. Quelques-uns croient, qu'elle croît au fonds de la mer; du moins les plongeurs disent qu'il est en quelques endroits tapissé de fleurs & de verdure. D'autres s'imaginent qu'elle vient des côtes d'Afrique. Mais ni l'une ni l'autre de ces opinions me paroît fondée. Car si cette herbe sort du fonds, il faudroit qu'elle se trouvât aussi quelque autre part ;
&

& si elle vient des côtes d'Afrique, pourquoi la voit-on uniquement ici, & non pas aux endroits moins éloignés ? Je crois beaucoup plus vraisemblable l'opinion de ceux, qui soutiennent que cette herbe tire sa source des côtes d'Amerique, & qu'elle vient du Golphe de Bahama; car elle y croit en abondance: & quand elle est parvenue à sa maturité, elle tombe & est poussée au large, & entraînée par la force des courans.

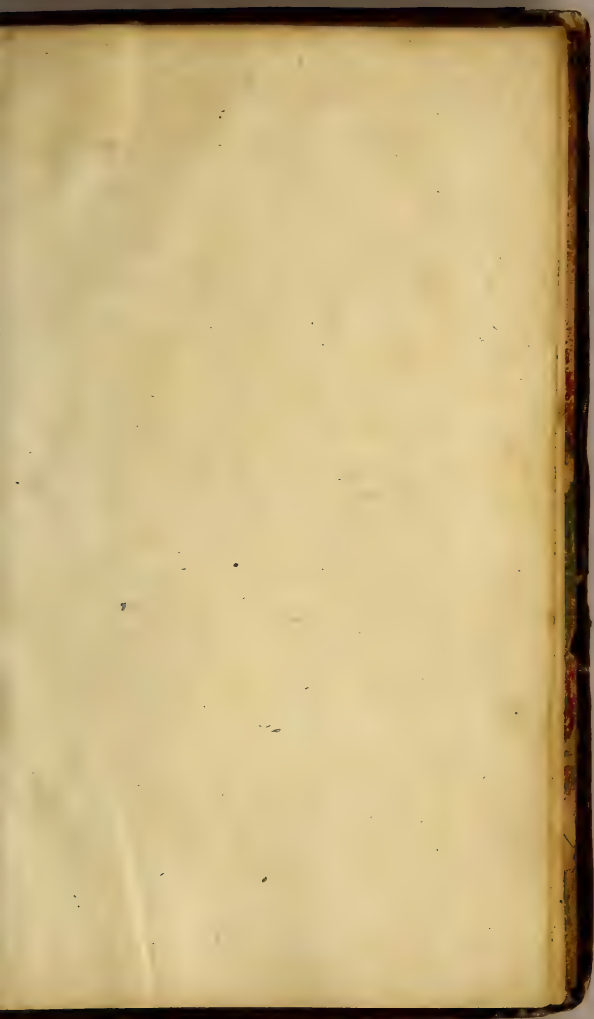
De cette mer nous entrâmes dans celle d'Espagne. Comme elles'y creuse beaucoup le Pilote du vaisseau d'avis perdit son gouvernail. Cet accident l'obligea de passer par le Canal & d'aller sur les côtes d'Angleterre pour y faire faire un autre gouvernail. Nous nous tournâmes ensuite au Nord-Est vers l'île de Hitland. Les vaisseaux François, Danois & autres passent ordinairement par le
Ca-

Canal; mais les vaisseaux Hollandois, appartenans à la Compagnie des Indes Orientales, sont obligés de faire le tour de l'Irlande, parce qu'on craint qu'en passant par le Canal dans un gros tems, ils ne soient forcés d'aborder sur les côtes d'Angleterre, ce qui par plusieurs endroits seroit fort préjudiciable. Il en faut excepter les vaisseaux, qui étant endommagés & se trouvant près du Canal, ne seroient pas en état de tenir la mer aussi longtems qu'il faudroit pour faire le tour de l'Irlande, comme il arriva aussi au vaisseau d'avis, dont je viens de parler.

Nous navigâmes donc encore trois semaines, & eumes tous les jours des brouillards. Enfin nous fumes à la vûe des Orcades Fagorel & Hitland, à la hauteur de soixante degrés de latitude Septentrionale, où les Hollandois ont leur pêche de Hareng. Nous y trou-

trouvâmes quelques vaisseaux de conserve qui nous y attendoient. Ils nous escorterent jusques sur les côtes de Hollande, où chacun chercha le port où il lui falloit entrer ; & nous autres prisonniers arrivâmes , à l'aide de Dieu, heureusement au Texel, le 11. Juillet 1723, & cinq jours après devant Amsterdam, ainsi précisément le même jour auquel nous en étions partis deux ans auparavant.

F I N.



35377

J739

B421h

v. 1-2

cop. 1





2410
W

1416

